

L'ESPRIT DE LA LIGUE;

O U

HISTOIRE POLITIQUE DES TROUBLES DE FRANCE; *Pendant les XVI^e. & XVII^e. siècles.*

Il faut dire la vérité , quand on écrit l'Histoire ; mais il faut la dire avec tout l'éclat de son tonnerre , quand on parle des vices des Princes , & de ces vices encore , qui ruinent les Monarchies , & qui fauchent des races royales toutes entières.
(*Le Laboureur* , tom. II. pag. 622.)

T O M E S E C O N D.



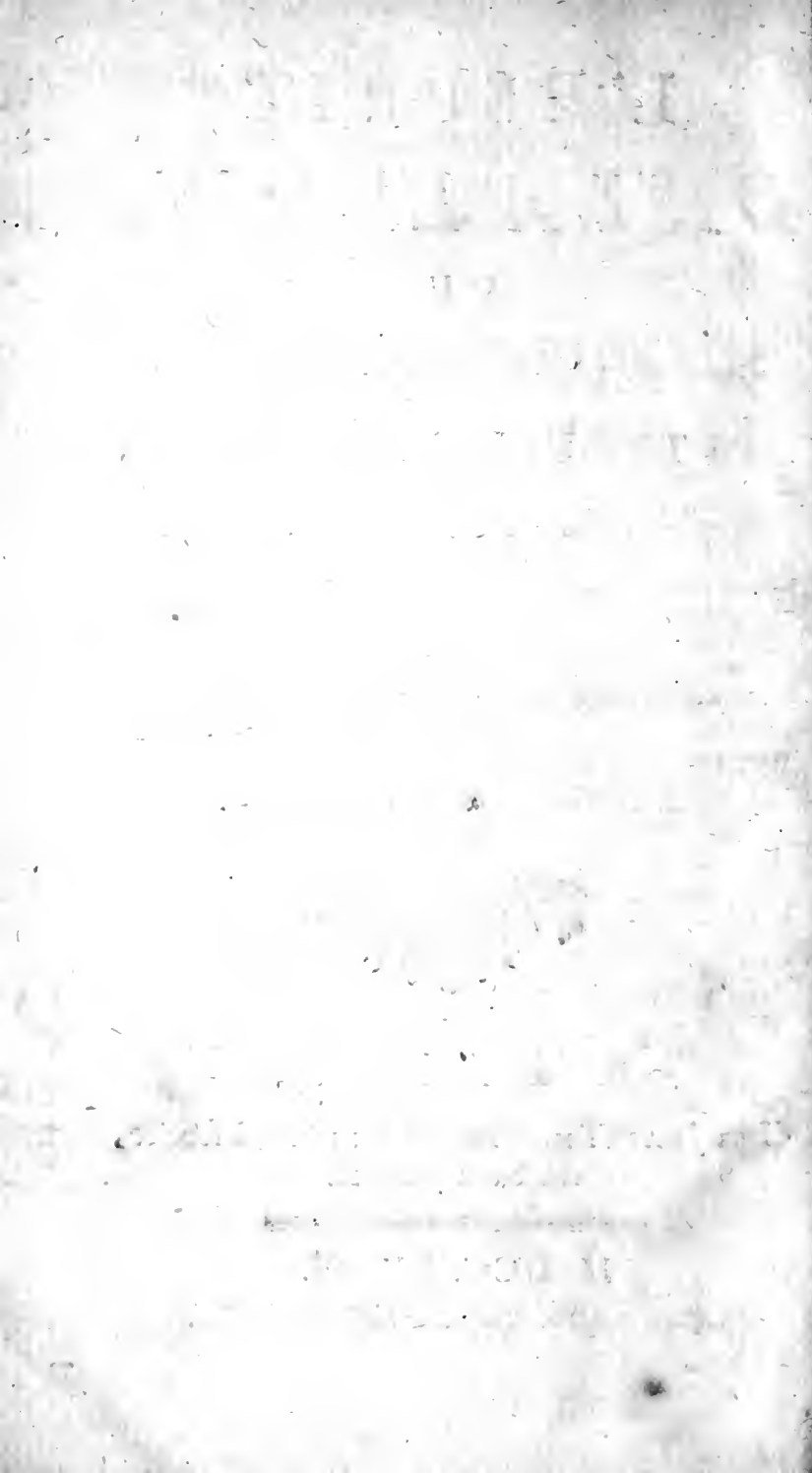
A P A R I S,

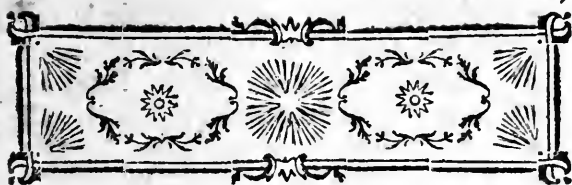
Chez JEAN-TH. HERISSANT Fils, Libraire,
rue Saint Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.







TABLE

SOMMAIRE.

LIVRE QUATRIEME.

1571.

GRANDE tranquillité en France. Si elle ne servit qu'à préparer de nouveaux troubles. Mesures qu'on prend après la paix. On propose le mariage du prince de Béarn avec la sœur du roi. Mariage de l'amiral & autres. On parle de la guerre de Flandre. L'amiral & la reine de Navarre viennent à la cour. Les deux reines s'observent. On remet la guerre de Flandre sur le tapis.

1572.

Embarras de Charles IX, il trouve des obstacles pour le mariage de sa sœur. Comment il rassure le pape. Ce qu'on doit penser des auteurs contemporains, résultat de leurs récits. Le roi ménage les Calvinistes. Les Catholiques

en prennent ombrage. Mort de la reine de Navarre, son caractère. Craintes des Calvinistes, sécurité de l'amiral. Mariage du roi de Navarre. Charles IX goûte l'amiral & ses projets. Adresse de la reine, elle fait craindre au roi son ressentiment & l'audace des Calvinistes. On veut se défaire de l'amiral, il n'est que blessé. Colère du roi, il promet de punir les coupables; il visite l'amiral. Frayeur de la reine mère, elle épouvante le roi à son tour. Bravades des Calvinistes, la reine s'en sert pour changer les sentimens du roi, il consent au massacre. Mesures pour l'exécution, comment on trompe l'amiral. Le massacre fixé au jour de Saint Barthélemy, le duc de Guise chargé de commencer. Ordres généraux, signal du massacre, meurtre de l'amiral, massacre dans la ville & dans le Louvre. Danger que courent le roi de Navarre & le prince de Condé. Multitude des pros crits. Différens motifs des massacreurs, fureur du roi & du peuple. Aventure de Vézins & de Régnier. Conduite embarrassée du roi, il va au Parlement, prend sur lui le massacre, l'ordonne dans les provinces. Quelques gouverneurs refusent d'obéir. Aucuns Calvinistes ne le défendent. Conversion forcée du roi de Navarre, du prince de Condé & autres. On fait le procès à Briquemaut & à Cavagne, leur mort. On flétrit la mémoire de Coligny, son caractère. Ce qu'on pense de la Saint

S O M M A I R E. v

Barthélemi à Rome , en Allemagne ,
en Espagne. Quatrième guerre civile.

1573.

Siège de la Rochelle. Le roi y fait entrer
la Noue pour commander , sa condui-
te , ses exploits ; il est rappelé , sa pru-
dence. Secours d'Angleterre pour la
Rochelle , négligence du duc d'Anjou ,
activité des Rochelois. Quatrième paix.
Punition de Sancerre. Le duc d'Anjou
roi de Pologne , il quitte la France.

1574.

Dépérissément de Charles IX. Intrigues
de cour , entreprise des *jours gras* mal
conduite. On trompe la reine. Aveu de
la Mole & terreur de la cour. Mesures
que prend la reine. Procès de la Mole
& de Coconnas. Véritable but de l'in-
trigue , punition des conjurés. Avan-
tages que la reine tire de ce complot ,
ce qu'on en pensa. La reine se saisit du
gouvernement. Mort de Charles IX ,
son caractère. Etat du royaume , dis-
positions des esprits , mœurs de la cour.
Voyage de Henri en Pologne , comme
il s'y conduit , comment il la quitte.
Factions en France & petites guerres.
Montgomeri décapité. Assemblée de
Millaud , Damville signe la confédéra-
tion de Millaud. Henri III rentre en
France , son caractère. Cinquième guer-
civile. Insolence des révoltés , pour-
quoi les affaiblirent. Le roi s'affaiblit.

Tome II.

a 3

focie aux Pénitens. Mort du cardinal de Lorraine.

1575.

Mariage du roi. Confédération de Nîmes, ses conditions. Le roi se fait haïr dans sa cour. Caractère du duc d'Alençon. Méfintelligence entre les frères. Embarras de la reine mère, son antipathie contre le roi de Navarre. Insulte faite au duc d'Alençon. On veut se défaire de Montmorenci. Tranquillité du roi. Les mécontents appellent une armée étrangère. Le duc d'Alençon quitte la cour, effet de cette évasion. Catherine cruelle & indulgente. Combat auprès de Langres, trêve de sept mois. Henri forcé de céder de tous côtés. Duguaft son favori assassiné. Amusemens puérides du roi, ses dévotions.

1576.

Hostilités pendant la trêve, l'armée étrangère en France, le roi de Navarre se sauve de la cour, prétentions outrées des confédérés, la reine fait la paix, les favoris commencent à être appelés *mignons*.

LIVRE CINQUIEME.

1576.

SINGULARITÉ de la Ligue, son origine éloignée, son chef, sa naissance, les

conditions, ses progrès, son plan, ce qu'on en pense dans le temps. Premiers Etats de Blois.

1577.

Embarras du roi au sujet de la Ligue, il s'en déclare chef. Députation aux mécontents, leurs précautions contre les Etats. Conduite particulière du roi de Navarre, sa réponse à la députation, celle des autres chefs. Les Etats ne décident rien sur la guerre, partage à ce sujet dans le conseil du roi. On négocie. Damville se laisse gagner, les autres chefs cèdent. Edit de Poitiers & articles de Bergerac. Nécessité de cet édit pour le roi, pour le royaume. Cruauté de Baleins. Sixième paix, les armées se séparent, le roi se livre aux plaisirs.

1578.

Foible de Henri III pour ses Mignons, picoteries de jeunes gens. Projets du duc d'Anjou sur la Flandre, mal secondé par le roi. Insolence des mignons à l'égard de Monsieur, le roi les appuie & se brouille avec le duc, les deux frères se réconcilient & les favoris aussi. Le duc d'Anjou quitte la cour. Querelles des mignons, mort de Caylus & Maugiron, chagrin du roi, mort de Saint-Maigrain.

1579.

Mort de Bussi. Retour du duc d'Anjou en

cour, la reine travaille à établir la paix.
Traité de Nérac.

1580.

Rupture, septième guerre dite des *amoureux*; ses causes, l'une galante, l'autre politique. Brusques expéditions de tous côtés, le roi se met en défense & négocie. Septième paix.

1581.

Espérances du duc d'Anjou. Profusion du roi en faveur de ses nouveaux favoris, sa folle amitié pour eux, ses fausses idées sur la religion. Aventure de la farbacane. Politique du duc de Guise.

1582.

Celle du roi bien inférieure, il se brouille avec le clergé. Le duc d'Anjou nommé duc de Brabant, ses affaires prennent un bon tour, dépit des Espagnols, conjuration de Salcède, il est puni, on étouffe l'affaire.

1583.

Excès des prédicateurs, patience du roi. Affront fait à la reine Marguerite par son frère, elle reste déshonorée & oubliée. Contrariétés entre les loix de Henri & sa conduite, indignation des peuples contre le luxe & les divertissemens du roi.

1584.

Négociations générales, fautes du duc

d'Anjou en Flandre , sa mort , son caractère.

1585.

La Ligue se fortifie sous le nom du roi. Le duc de Guise se détermine à agir. On prend le prétexte de la succession au trône. Droit prétendu par le cardinal de Bourbon. Appas que le duc de Guise lui présente , ruses par lesquelles il attache les autres seigneurs à la Ligue , alarmes qu'il jette dans l'esprit des peuples ; il ne trouve pas la Ligue encore assez forte pour éclater. Le roi d'Espagne l'exige. Premiers efforts de la Ligue & huitième guerre. Origine de la *faction des Seize*. Paris devient le centre de la Ligue , fermentation qui y règne. Manifeste de la Ligue & autres écrits , ses agens zélés. Le P. Matthieu , *courier de la Ligue* , en marque le but. Le roi se laisse épouvanter , il prend le plus mauvais parti. Conférence d'Épernay. Traité de Nemours , crainte qu'il inspire au roi de Navarre , combien cette paix fut utile au duc ; le roi de Navarre par condescendance ne s'y oppose pas , il prend néanmoins des mesures. Henri III se prépare malgré lui à la guerre contre le roi de Navarre , il en marque sa répugnance , les Ligueurs n'en deviennent que plus hardis ; il met des troupes sur pied. Bon mot de la duchesse d'Uzès. Neuvième guerre dite des *trois Henrys*. Exploits rapides du roi de Navarre. La Ligue a

recours au pape. Dispositions de la cour de Rome, Sixte V fulmine une bulle contre le roi de Navarre, ce qu'elle contenoit ; elle se répand, mais sans forme légale ; les Bourbons en interjettent appel ; ce qu'on en pense à Rome. Edit du roi de Navarre.

1586.

Ses manifestes. Henri III soupçonné de connivence avec lui, lève deux nouvelles armées & de l'argent. Le roi de Navarre a recours aux étrangers. Ambassade des Suisses à Henri III. Espèce de croisade d'Allemands contre les Ligueurs, précédée d'une ambassade qui ne trouve pas le roi à Paris. Motifs de son éloignement, ses amusemens puérils à Lyon ; il revient à Paris & donne audience aux ambassadeurs ; leur hauteur choque le roi qui les mécontente, & ses projets d'accommodement choquent la Ligue. Les chefs dans l'assemblée d'Orcamp, se déterminent à pousser la guerre à toute outrance.

1587.

Conférence de Saint-Bris. Intention de de la reine mère, celles du roi de Navarre, piège séduisant qu'on lui tend en vain, grandes précautions qu'il est obligé de prendre. Trait cruel de la reine mère, les conférences se rompent sans succès. Le roi embarrassé fait des propositions au duc de Guise, les Calvinistes lui en font aussi. Complica-

S O M M A I R E. xj

tion d'intérêts. Le roi ne fait à qui se fier, il ne fait que luter d'adresse avec les rebelles. Le conseil de la Ligue bruse les affaires. Passion de la duchesse de Montpensier contre le roi. Conjuration contre Boulogne, révélée par Poullain, il en découvre d'autres contre la personne même du roi. Projet des barricades; le duc de Mayenne à la tête; il le manque, le roi se contente de le railler. Le duc de Guise s'irrite de la précipitation des Ligueurs & s'apaise. Différence entre Henri III & Elisabeth. Mort de Marie Stuart, son supplice utile aux Ligueurs. Processions blanches. Le comte du Bouchage se fait Capucin. Nôces du duc d'Epemnon. Les Allemands entrent en France. Le roi forme un plan de défense. Présomption de Joyeuse. Elle le pousse à combattre le roi de Navarre. Bataille de Coutras. Bonté & bravoure de Henri IV, sa piété. Défaite des Catholiques, modération de Henri après la victoire. L'armée Allemande souffre dans sa marche, elle est mal commandée, elle veut joindre le roi de Navarre & se trouve arrêtée. Etat déplorable où elle est réduite. Le roi sort de Paris contre elle, forcé par les Ligueurs; ils pressent le duc de Guise d'arrêter le roi, raisons politiques qui l'en empêchent. Le roi de Navarre ne seconde point l'armée Allemande, battue & investie, elle pose les armes. Le roi permet aux Allemands de se retirer, affreux massacre qu'on en fait dans

xij TABLE SOMMAIRE.
leur retraite. Le roi rentre triomphant
dans Paris.

1588.

Assemblée de Nancy, la Ligue y dresse
une requête insolente. Perplexité du
roi, causée par l'ignorance où on le
tient, par les partialités dont il est té-
moin. Estime générale pour le duc de
Guise, ses grandes qualités. Petiteesse
du roi. Mort du prince de Condé, son
caractère. Comment Guise est poussé
aux derniers éclats.

Fin de la Table Sommaire du Tome II.



L'ESPRIT



L'ESPRIT DE LA LIGUE,

OU
HISTOIRE POLITIQUE

DES TROUBLES DE FRANCE,

Pendant les XVI^e & XVII^e Siècles.

LIVRE QUATRIEME.

PENDANT que le bruit des armes se faisoit entendre dans toute l'Europe, que les princes Catholiques, excités par Pie V, couvroient la mer de vaisseaux, & opposoient des efforts victorieux aux conquêtes du cruel Sélim, empereur des Turcs : pendant que l'Allemagne surchargée de sectes, s'agitoit encore pour établir l'équilibre entr'elles; que la discorde régnoit en Ecosse; que l'Angleterre étoit en proie aux conjurations, & que les Flamands, soutenant

CHARLES IX.

1571.

Grande tranquillité en France.

De Thou,
liv. I.

Davila,
liv. V.

Tome II,

A

CHARLES IX.

1571.

contre les forces redoutables de l'Espagne leur liberté, & le droit de professer la nouvelle Religion, éprouvoient toutes les horreurs d'une guerre intestine; on vit en France une révolution bien surprenante: la paix, l'union, la concorde entre tous les ordres de l'Etat. On vit ces confédérés si ombrageux, si disposés à frapper les premiers coups, dans la crainte d'être prévenus, déposant leurs soupçons, vivre tranquillement sous la sauve-garde de la parole royale. On vit Charles, oubliant le crime des révoltés, s'intéresser tendrement à la félicité de ses sujets désormais appliqués à lui plaire, leur proposer des mariages, discuter les plaintes par des envoyés pacifiques, punir les brouillons, artisans de nouveaux troubles, recevoir des Calvinistes plusieurs avis avantageux à l'Etat, en concerter avec eux l'exécution, & gagner leur confiance au point d'en obtenir avant le temps la restitution des places de sûreté. Que penser de Charles IX, d'un jeune roi de vingt-deux ans, si tant de témoignages de bonté ne furent qu'une feinte employée pour enfoncer plus sûrement le poignard? & s'il eut l'ame assez noire pour méditer pendant deux ans l'af-

Sully, tome I, p. 75.

freux projet d'assassiner soixante-dix mille de ses sujets?

CHARLES IX.

1571.

C'est encore un problème, de savoir quels furent les ressorts secrets du massacre connu sous le nom de *la S. Barthelemy*; jusqu'à quel point Charles IX y trempa; si l'on eut d'abord dessein d'étendre la proscription à un si grand nombre de victimes; enfin, à quelle époque il faut faire remonter la résolution prise en cour d'abattre le Calvinisme, en exterminant les plus capables de le soutenir. Le crime une fois commis a paru si horrible, tant de gens ont eu intérêt de déguiser les faits, afin de détruire, s'ils avoient pu, les monumens de leur honte, qu'il n'est point étonnant que dans la discussion de ce point d'histoire, nous ne marchions qu'environnés de ténèbres.

Si elle ne servit qu'à préparer de nouveaux troubles.

Mais à travers ces obscurités affectées, il nous reste encore assez de lueurs pour indiquer d'une main sûre les principaux conseillers, & les vrais auteurs de cette sanglante catastrophe. Quant au fil de l'intrigue, à l'époque de son commencement, au degré de complicité des coupables, si nous n'avons pas sur toutes ces choses des témoignages aussi concluans, du moins ne manquons-

4 *L'Esprit de la Ligue.*

 nous pas de connoissances propres à
 CHARLES IX. satisfaire une curiosité réglée par la
 1571. raison. Ceux qui écrivent après l'évé-
 nement, ont coutume de lier les cir-
 constances, comme si elles avoient été
 toutes prévues & arrangées à dessein.
 Il est néanmoins constant, que dans les
 affaires les mieux combinées il y a tou-
 jours des faits qui ne sont que le fruit
 de l'occasion, & l'ouvrage du moment.
 On verra l'application de ce principe,
 dans ce qui se passa avant & après la
 S. Barthélemi.

Mesures
 qu'on prend
 après la paix.

La paix faite, la cour vit avec peine
 les chefs des confédérés fixer leur sé-
 jour à la Rochelle, comme s'ils eussent
 craint une nouvelle surprise, en se sé-
 parant & en retournant dans leurs ter-
 res, dont le séjour tranquille sembloit
 faire auparavant l'objet de leurs desirs.
 Elle leur en témoigna sa peine. Ils ré-
 pondirent qu'ils ne se méfioient point
 du roi; que cependant le voyant tou-
 jours obsédé par les Guises, & les au-
 tres auteurs des troubles, ils avoient
 tout lieu d'appréhender le retour des
 préjugés qu'on lui avoit inspirés con-
 tr'eux dès son enfance: qu'au reste ils
 ne faisoient aucuns mouvemens, ni pré-
 paratifs de guerre: qu'ils avoient à la

Livre quatrième. 5

vérité augmenté les troupes mises en garnison dans les places de sûreté, mais parceque le roi avoit lui-même augmenté celles des villes voisines : qu'enfin ils ne restoiént assemblés que pour faire sur eux-mêmes la répartition des dettes qu'ils avoient contractées pour la cause commune.

Ces raisons étoient plausibles ; aussi s'appliqua-t-on moins à y répondre, qu'à les détruire, en donnant toute satisfaction aux princes & à l'amiral. En traitant la paix, on avoit parlé de marier le prince de Béarn avec Marguerite de Valois, la dernière sœur du roi. On remit peu de temps après cette alliance sur le tapis, comme un moyen assuré de dissiper tous les doutes, & de serrer les nœuds d'une union parfaite. La princesse étoit de quelques mois plus âgée que son futur époux, belle, spirituelle, & montrant déjà pour l'intrigue un goût qui se tourna plutôt vers la galanterie que vers la politique. Jeanne, reine de Navarre, répondit respectueusement à cette proposition, mais sans s'engager.

Il sembloit qu'un vieux guerrier, comme l'amiral, étoit inattaquable du côté de la tendresse : cependant il ai-

CHARLES IX.

1571.

On proposa le mariage du prince de Béarn avec la sœur du roi.

Brantôme,
tome I.

Mariage de l'amiral.

8 *L'Esprit de la Ligue.*

CHARLES IX.

1571.

ma, il fut aimé, & le mariage de l'homme peut-être le plus grave de la France, se traita comme une aventure de roman. Une dame de Savoie, nommée Jacqueline d'Entremont, veuve très-riche, s'éprit d'une vive passion pour l'amiral, sur sa seule réputation; & l'enthousiasme s'en mêlant, elle résolut de donner à ce héros de sa Religion sa main & ses biens. Ce dessein rendit le duc de Savoie attentif aux démarches de la veuve; mais malgré les surveillans, Jacqueline s'évada, & vint à la Rochelle épouser Coligny. Le duc irrité, saisit ses terres. En vain le roi réclama par les deux époux, interposa ses bons offices, le prince demeura inflexible.

Et autres.

L'amiral se montra peu sensible à cette disgrâce; & dans le même temps il donna une autre preuve non équivoque de désintéressement, en mariant Louise de Châtillon sa fille à Téligny, simple gentilhomme, sans fortune, mais excellent négociateur, possédant à fond les affaires du parti, & plus en état qu'aucun autre d'en faire valoir les intérêts, par son habileté & sa prudence. Le prince de Condé se prépara aussi à épouser Marie de Clèves troisième sœur de la duchesse de Guise, qui avoit été élevée

Livre quatrième. 7

par la reine de Navarre dans la nouvelle Religion. Enfin la cour de France fit à Elisabeth, reine d'Angleterre, des propositions de mariage entr'elle & le duc d'Anjou, frère du roi; mais ce projet ne fut point alors appuyé des démarches nécessaires.

CHARLES IX.
1571.

Il en revenoit du moins cet avantage, que les esprits amusés par l'espérance, les plaisirs ou les soins d'une nouvelle alliance, perdoient insensiblement l'habitude de la guerre. L'amiral auroit voulu qu'on eût ainsi captivé les Calvinistes, moins par la violence que par la diversion. *Je sais bien ce qu'il m'en dit à la Rochelle*, écrivoit Brantôme, voyant bien le caractère de ses Huguenots, que s'il ne les occupoit & amusoit au-dehors, pour le sûr ils recommenceroient à brouiller au-dedans, tant il les connoissoit brouillons, remuans, frétilans, & amateurs de la picorée. Il desiroit ardemment quelque guerre étrangère, & n'en voyoit pas de plus commode & de plus avantageuse à la France, que celle des Pays-bas.

On parle de
la guerre de
Flandre.

Brantôme.

Ces provinces révoltées contre l'Espagne, épuisées par leurs propres victoires, étoient réduites à ne pouvoir plus se soutenir sans troupes étrangères.

8 *L'Esprit de la Ligue.*

CHARLES IX
1571.

Au défaut de la France, elles menaçoient de se jeter entre les bras de l'Angleterre. Première raison de les aider, pour ne pas laisser cet avantage à nos rivaux. De plus, on ne pouvoit douter que ce ne fût le roi d'Espagne, qui par ses conseils, son argent, les secours mesurés, non sur nos besoins, mais sur les règles de sa politique, n'entretînt la guerre civile en France. Or, nul meilleur moyen de se venger sans risque & sans peine, que de lui opposer dans son propre pays les Calvinistes François, dont il poursuivoit la ruine.

L'amiral & la reine de Navarre viennent à la cour.

Louis de Nassau, frère du prince d'Orange, vint exprès en France exposer ces raisons au conseil. Charles IX parut les goûter; mais il renvoya Nassau à Coligny, lui faisant entendre qu'avant de prendre sa dernière résolution, il vouloit conférer avec l'amiral. Si c'étoit un appas destiné à lui inspirer une confiance pernicieuse, il étoit trop flatteur pour que l'amiral ne s'y laissât point prendre. Il se détermina donc à paroître à la cour.

Sur la fin de l'été, le roi alla de Blois en Touraine. Cette démarche se faisoit en faveur de la reine de Navarre, qui ne pouvant décemment se refuser aux avances de la cour, au sujet du

Livre quatrième. 9

mariage du prince de Béarn, ne se li-
vroit cependant qu'avec inquiétude. CHARLES IX.

1571.

Elle amena au roi Henri son fils, le prince de Condé, & enfin l'amiral. *Je vous tiens*, dit le roi à ce vieux guerrier, en le retenant lorsqu'il se jeta à ses pieds par respect, *je vous tiens, & vous ne nous quitterez pas quand vous voudrez. Voici*, ajouta le monarque d'un air satisfait, *le jour le plus heureux de ma vie*. La suite de la réception répondit au commencement : la reine mère, le duc d'Anjou, tous les seigneurs, comblèrent Coligny de caresses ; & surtout le duc d'Alençon, le plus jeune frère du roi, qui se laissant aller à la franchise de son âge, sembloit ne pouvoir assez exprimer les sentimens d'estime dont il étoit pénétré pour l'amiral.

Au milieu des plaisirs qu'occasionna cette réunion, on parla de décider le mariage du prince de Béarn. Difficul-

Les deux reines s'observent.

tés par rapport à la différence de Religion, au temps, à la manière de la célébration : le roi, qui souhaitoit la conclusion de cette affaire, aplanissoit tout.

Mém. de Tavannes, p. 376.

Jeanne d'Albret étoit étonnée de tant de complaisance. Elle regardoit, elle examinoit avec la circonspection d'une personne qui se défie, & qui a honte.

10 *L'Esprit de la Ligue.*

CHARLES IX.

1571.

de le faire paroître. La reine mère, non moins curieuse sur le compte de Jeanne, l'observoit, & auroit voulu lire dans son ame. *Comment m'y prendre*, disoit-elle un jour à Tavannes, *pour découvrir le secret de la reine de Navarre? Entre femmes*, répondit Tavannes en riant, *mettez la première en colère, & ne vous y mettez point; vous apprendrez d'elle, & non elle de vous.*

On remet la guerre de Flandre sur le tapis.

Mém. de Mornay.

On parla aussi de la guerre de Flandre. Il y eut des mémoires pour & contre. Le roi les lut, & en conféra avec l'amiral. Il le consulta aussi sur le traité que la France étoit sur le point de conclure avec l'Angleterre; & toujours il paroissoit prendre un singulier plaisir dans sa conversation. Coligny demanda, dans l'automne, permission d'aller faire un tour à Châtillon-sur-Loing. Charles le lui accorda, le rappela peu de temps après, lui permit de retourner encore; & ainsi finit l'année, avec toutes les apparences d'une confiance réciproque.

—————

1572.

Embaras de Charles IX.

Que Charles IX fût arrêté à la résolution d'exterminer les prétendus Réformés, ou qu'il n'en eût pas le dessein, il est certain que jamais prince ne se trouva dans une position plus criti-

Livre quatrième. 11

que & plus embarrassante. Dans le premier cas, il falloit parler toujours contre ses idées, accabler de caresses des gens qu'on étoit prêt à égorger, commander à ses yeux, aux fibres même de son visage, pour n'être point trahi par quelques vivacités ou autre mouvement involontaire. S'il avoit dessein de ménager le Calvinisme, autre embarras de la part des Catholiques, princes étrangers, seigneurs de sa cour, prélats, magistrats, qui lui remplissoient l'esprit de soupçons contre ceux qu'il vouloit protéger.

Rien, par exemple, ne lui tenoit plus à cœur, que d'effectuer le mariage de Marguerite sa sœur avec le prince de Béarn, & il entendoit autour de lui à ce sujet une réclamation générale. Les Guises murmuroient, par dépit de voir passer à un autre une princesse que le jeune duc avoit eu l'audace de prétendre pour lui-même. Le cardinal de Lorraine s'en étoit expliqué hautement à l'ambassadeur de Portugal, qui la demandoit pour son maître. *L'ainé de ma maison*, dit-il, en parlant du duc de Lorraine, *a eu l'ainée, le cadet aura la cadette*. Cette arrogante prédiction ne se vérifia pas. Le roi, qui en

CHARLES IX.

1572.

Il éprouve des obstacles pour le mariage de sa sœur.

Brantôme, tome I.

Matthieu, liv. VI, p.

333. Mém. de

Tavannes, p. 377.

CHARLES IX.

1572.

fut averti, entra dans une grande colère, & le duc en craignant les éclats, épousa précipitamment Catherine de Clèves. Mais comme les rois ne commandent point aux cœurs, le duc de Guise conservoit des droits cachés sur celui de Marguerite; & Charles appréhendoit que ces dispositions secrètes de sa sœur, venant à la connoissance de la reine de Navarre, ne la refroidissent sur cette alliance. Le duc d'Anjou ne voyoit pas non plus de bon œil ce mariage, dans la crainte qu'il ne rendît le prince de Béarn trop puissant. Enfin, le pape se récrioit plus que tous les autres, & protestoit de ne jamais accorder de dispense. Il envoya même en France son neveu, le cardinal Alexandrin, chargé de renouveler les instances en faveur du roi de Portugal, & de faire des reproches au roi sur ses liaisons avec les Huguenots.

Comment
il rassure le
pape.

*Préface du
Stratagème.*

Le légat s'acquitta exactement de sa commission. Il pressa vivement le roi; & comme il le poussoit à ne savoir que répondre : *Monsieur le cardinal, lui dit le monarque embarrassé, plût à Dieu que je pusse tout vous dire ! Vous connoîtriez bientôt, ainsi que le souverain pontife, que rien n'est plus propre que*

ce mariage pour assurer la Religion en France, & exterminer ses ennemis. CHARLES IX.

Oui, ajouta-t-il, en lui serrant affectueusement la main, croyez-en ma parole; encore un peu de temps, & le saint pere lui-même sera obligé de louer mes desseins, ma piété & mon ardeur pour la Religion. Il voulut assurer ces promesses, en faisant glisser un diamant au doigt du cardinal; mais le prélat le remercia, & dit qu'il se contentoit de la parole du roi. 1572.

Si Charles IX a tenu ce discours, il méditoit certainement pour lors le massacre de la Saint-Barthélemy. Mais de Thou nous avertit qu'il faut se défier des historiens Italiens, dont est tiré ce récit. La plupart abusés par les Guises, qui avoient intérêt de ne point passer pour les seuls auteurs d'une action si atroce, ou trompés par les Catholiques zélés, fidèles échos des Guises, ont enveloppé toute la cour dans le complot, & sur-tout le roi, qu'ils ont toujours mis à la tête. Au contraire, les Mémoires du temps, faits par les personnes les mieux instruites, tels que ceux de Brantôme, de la reine Marguerite, de Chiverny, de Villeroy, de Castelnau, sur-tout de Tavannes, d'après lesquels

Ce qu'on doit penser des auteurs contemporains.

se sont décidés *Dupleix*, le *Laboureur*,
 CHARLES IX. l'auteur des *Commentaires*, & les meil-

1572. leurs historiens, portent expressement
 deux choses : la première, que Char-
 les IX ne se détermina au massacre,
 qu'après la blessure de l'amiral : la se-
 conde, qu'il n'eut d'abord dessein d'y
 comprendre que quelques chefs, & non
 une si grande multitude.

Résultat de
 leurs récits.

Voici donc, autant qu'on peut dé-
 brouiller ce cahos, l'idée qu'il faudroit
 se former de la marche de l'intrigue.
 On peut croire que dès l'instant de la
 paix, Charles IX eut dessein de s'assu-
 rer de l'amiral & des autres chefs, &
 que les bonnes manières qu'il employa
 pour les attirer à la cour, ne tendoient
 qu'à se procurer la facilité de les avoir
 sous sa main, s'ils venoient à remuer,
 & de rompre leurs projets par la pri-
 son, & par un châtiment juridique. Il
 est aussi à présumer que ce dessein de ré-
 primer les Calvinistes par la force, tour-
 na en projets de ménagemens, quand
 Charles vit qu'ils demeuroient tran-
 quilles, & qu'ils prenoient confiance
 en lui. Cette disposition pacifique du
 roi, traversée néanmoins par des alter-
 natives de craintes & de soupçons, a pu
 durer jusqu'à la blessure de l'amiral.

Quant à ce malheur, qui eut des suites si funestes, ce fut l'ouvrage d'une politique ténébreuse, qui poussa le roi à des extrémités qu'il n'avoit pas prévues; politique dont on exposera tous les ressorts.

CHARLES IX.
1572.

Ce prince avoit été trop mal servi dans la guerre, pour ne pas vouloir sincèrement la paix. Voyant que pour y parvenir il n'étoit question que de quelque condescendance envers les Calvinistes, Charles les ménageoit; & on a droit de penser, que sans adopter leurs opinions, il goûta leurs personnes. La reine mère, soit vues d'Etat, soit attachement à la Religion Romaine, s' alarma de ces liaisons. Elle s'unit secrètement aux Guises, pour ramener son fils à ses anciens principes, & le forcer même par un coup d'éclat, s'il étoit nécessaire, à rompre tout engagement avec les Sectaires.

Le roi ménage les Calvinistes.

Mém. de Tavannes.

On imagina d'abord de tenter s'il seroit sensible à l'abandon des Catholiques, ses anciens amis. En conséquence les Guises, les Montpensiers & leurs proches, quittèrent brusquement la cour. C'étoit, disoient-ils, une chose odieuse, qu'une famille qui avoit rendu de si grands services, fût si peu con-

Les Calvinistes en prennent ombra-

siderée ; & que loin de venger la mort
 CHARLES IX. *d'un homme qui s'étoit sacrifié pour la*

1572. *Religion & pour l'Etat , on affectât*
d'accabler de bienfaits ses ennemis &
ses assassins. On ne manquoit point de
faire parvenir ces discours au roi ; mais
il sembloit ne point s'en embarasser : au
contraire , il paroissoit libre & gai au
milieu des Calvinistes , que les nôces
prochaines du prince de Béarn atti-
roient auprès de lui. Cependant tous
ne s'y fioient pas. Si ces nôces se font
à Paris , disoit le père de Sully , les
livrées en seront vermeilles.

Mort de la
 reine de Na-
 varre.

Journ. de
Henri III,
t. I, p. 43
Cayet, t. I,
p. 128.

La reine de Navarre arriva à la cour
 au milieu du mois de Mai , & le 9 Juin
 elle étoit morte. Un cri se fit entendre
 par toute la France qu'elle avoit été
 empoisonnée. Cependant , malgré les
 recherches les plus exactes , on ne lui
 trouva aucune marque de poison. Mais
 que ne pouvoit-on pas présumer , après
 les exemples trop sûrs qu'on avoit de
 morts aussi nécessaires procurées par
 différens moyens ? Celle de Lignerolles ,
 favori & confident du duc d'Anjou , tué
 sous ses yeux au milieu de la cour , par-
 cequ'il avoit eu le malheur , dit-on ,
 d'apprendre de son maître les secrets
 du roi : d'autres disent , parcequ'il avoit
 une

une intrigue avec la reine mère. Celle du cardinal Odet de Châtillon, empoisonné par son valet-de-chambre lorsqu'il étoit prêt à revenir en France. Celle du seigneur de Mouy, assassiné à Niort par Maurevel, qu'on appeloit publiquement *le tueur du roi* ; & tant d'autres dont la fin tragique tournoit en preuves les moindres soupçons.

CHARLES IX.
1572.

Jeanne d'Albret, après avoir aimé les plaisirs, se les interdit lorsqu'elle y étoit encore propre, réforma son luxe, & montra une austerité de dévotion qui la rendit chère à son parti. Elle eut les vertus & les vices ordinaires à ce genre de vie : sévère dans ses mœurs, réglée dans son domestique, ferme contre les revers, zélée, libérale; mais aigre, impérieuse, aimant à parler théologie, & faisant sa principale compagnie des ministres, dont sa maison étoit l'asyle. Dans les manifestes auxquels Jeanne eut part, on remarque toujours contre le Clergé, & sur-tout contre le cardinal de Lorraine, des traits mordans, qui dénotent la femme piquée. Pendant que son fils étoit en cour, avant le voyage de Baïonne, elle lui écrivit une lettre, qu'on jugeroit moins destinée à retenir dans le devoir un enfant de neuf à dix

Son caractère.

Le Lab.
tome I, p.
837.

18 *L'Esprit de la Ligue.*

CHARLES IX.
1572. ans, qu'à satisfaire sa causticité, en censurant des vices qui ne la regardoient pas. Elle n'étoit pas moins amère dans ses reproches à ceux de sa Religion qui s'écartoient de leur devoir; mais aussi elle n'avoit rien à elle, & toutes ses richesses étoient au parti. Les Catholiques même reconnoissent son courage, sa constance, sa fermeté, & ne blâment que son entêtement, qui faisoit sa gloire dans l'esprit des Calvinistes. Sa mort retarda le mariage du prince de Béarn, qui prit aussi-tôt le titre de roi de Navarre.

Craintes des
Calvinistes.

De Thou,
liv. III.

Davila,
liv. V.

Matthieu,
liv. VI. page
338.

L'amiral, pendant cet intervalle, se retira dans son château de Châtillon-sur-Loing. Là il recevoit tous les jours des lettres de ses amis, qui le conjuroient de ne point retourner à la cour. Leurs craintes étoient fondées sur une multitude de circonstances, qui prises chacune à part, ne pouvoient tout au plus fournir la matière que de quelques soupçons; mais qui rapprochées, formoient un corps de présomptions effrayantes.

Sécurité de
l'amiral.

Coligny, sûr de la bonne-foi du roi, se faisoit sérieusement contre l'importunité des donneurs d'avis. Quant à ceux avec lesquels il vouloit bien entrer en explication, il leur disoit que

ses mesures étoient prises avec Charles; ~~_____~~
qu'il y avoit une ligue signée contre CHARLES IX.
l'Espagne, entre la France, l'Angleterre 1572.
& les princes Protestans d'Allemagne,
& que la guerre de Flandre alloit se dé-
clarer. Lui faisoit-on remarquer les
troupes que la cour rassembloit sur les
côtes du Poitou? Il répondoit aussi-tôt
qu'elles n'étoient point destinées con-
tre la Rochelle, mais contre les Pays-
bas, où des vaisseaux devoient les trans-
porter; que c'étoit par son avis qu'on
avoit pris cet expédient, tant pour épar-
gner aux soldats la fatigue de la mar-
che, que pour tromper les ennemis. Si
on lui parloit des emprunts que le roi
faisoit de tous côtés, il disoit que c'é-
toit pour subvenir aux frais de cette
guerre, & qu'on les faisoit sur les prin-
ces Catholiques par préférence, afin de
les priver de la ressource de leur ar-
gent. Enfin il prétendoit n'avoir rien
à craindre des Guises, parceque le roi
les avoit reconciliés avec lui, & que
d'ailleurs ils n'avoient plus grand cré-
dit: que même le cardinal de Lorraine,
le plus redoutable entr'eux, étoit à Ro-
me, occupé dans le Conclave, bien
éloigné de pouvoir lui nuire. Enfin,
dût-il être trompé, il prioit très-in-

stantement les amis de ne plus le fati-
 guer par de pareils soupçons.

1572.

Ces raisons ne satisfaisoient pas tout le monde. Un gentilhomme, nommé *Langoiran*, les ayant bien repassées dans son esprit, alla trouver l'amiral, & lui demanda son congé. *Pourquoi donc*, dit Coligny étonné? *Parcequ'on vous fait trop de caresses*, répondit Langoiran, & *que j'aime mieux me sauver avec les fous, que de périr avec les sages*. Ce bon mot fut regardé comme une de ces saillies qu'essuient souvent les projets les plus prudents; & l'amiral continua dans sa sécurité.

Mariage du
 roi de Navar-
 re.

Les nêces de Henri roi de Navarre, & de Catherine, sœur du roi, furent célébrées avec une pompe vraiment royale. Elles avoient été précédées de celles du prince de Condé & de Marie de Clèves. La Noblesse Calviniste, nombreuse, leste & magnifique, fit les honneurs des unes & des autres. Pour l'amiral, au milieu des plaisirs, il ne s'occupoit que de sa chimère, la guerre de Flandre : tout sembloit lui en inspirer le desir. Voyant le jour du mariage, aux voûtes de la cathédrale, les drapeaux pris sur lui dans les journées de Jarnac & de Montcontour : *Bien-*

tôt, dit-il, en les montrant au maréchal de Damville, *bien-tôt ils seront remplacés par d'autres plus agréables à des yeux François.* Téligny, la Rochefoucault, Rohan, tous les chefs du parti, pensoient comme Coligny, sur la certitude de cette guerre; & de plus défiants s'en seroient flatés à leur place, tant Charles y paroissoit résolu.

A force de conférer sur ce projet, il en avoit senti l'avantage, & le prenoit à cœur. En réglant le plan des opérations, l'adroit Coligny faisoit sentir au jeune monarque, qu'il ne falloit pas se conduire dans cette guerre comme dans les précédentes, c'est-à-dire, confier ses forces à son frère le duc d'Anjou, qui avoit recueilli tout l'honneur de la victoire; mais que le roi devoit se mettre lui-même à la tête de ses troupes. La reine votre mère, ajoutoit-il, ne cherche qu'à vous tenir en tutelle, afin de gouverner seule; c'est pour cela qu'elle vous a engagé à prendre un lieutenant général. Mais il est temps de secouer le joug, & de vous montrer à vos peuples digne de leur commander.

Ces discours faisoient une vive impression sur l'esprit d'un roi susceptible

Le roi goûte l'amiral & ses projets.

D'Aubigné, t. II, l. I.

Le Labour, tome III, page 31.

Mém. de Tavannes, p. 376.

Mém. de Villeroi, t. II, p. 361.

Mém. de Tavannes, p. 415.

22 *L'Esprit de la Ligue.*

CHARLES IX. & jaloux. Catherine en étoit informée ;
1572. mais certaine de son ascendant, elle se contenta d'abord de prendre quelques mesures générales, comme de s'assurer, en cas de besoin, le secours des Guises & de leurs partisans. Cependant le danger augmentoit. La reine fut avertie par Villequier, de Sauve, Rets, courtisans assidus & pénétrants, en qui même le roi avoit une grande confiance, que son fils alloit lui échapper, qu'il étoit totalement gagné par les Religionnaires, & que sans quelque remède violent, il n'y avoit point à se flater de le ramener.

Adresse de la reine.

Mém. de Tavannes.

A un mal si pressant, Catherine se résout d'appliquer un remède extrême. Elle saisit le moment d'une chasse, pendant laquelle son fils se trouvoit loin des conseillers qui l'obsédoient ordinairement : elle l'entraîne dans un château, s'enferme avec lui dans un cabinet, & éclate en reproches amers. Mêlant la tendresse à la force, elle lui représente ce qu'elle a fait pour lui dès son enfance, les peines qu'elle a essuyées, les dangers qu'elle a courus de la part de ces mêmes hommes, avec lesquels il a l'imprudence de se lier si étroitement. S'ils se rendent maîtres des affaires, que deviendrai-je, dit-elle.

le, en sanglotant? Que deviendra le duc d'Anjou, l'objet perpétuel de leur haine? Comment échapperons-nous à leur fureur? *Donnez-moi, ajoute-t-elle, congé de m'en retourner à Florence; donnez à votre frère le temps de se sauver.*

CHARLES IX.

1572.

Le roi épouvanté, *non tant, dit Tavannes, des Huguenots, que de sa mère & de son frère, dont il fait la finesse, ambition & puissance dans son Etat,* craignant une révolution, s'il continue à soutenir les Calvinistes, avoue son tort à sa mère, & la prie de l'excuser. Catherine feignant un mécontentement sans retour, se retire dans une maison voisine. Le roi la suit. Il la trouve avec le duc d'Anjou, les sieurs de Rets, de Tavannes & de Sauve, comme tenant un conseil. Nouveau sujet d'inquiétude pour le jeune Charles, qui tremble qu'on ne machine quelque chose contre lui.

Elle fait craindre au roi son ressentiment.

Il entre en explication, & demande qu'on lui fasse du moins connoître les nouveaux crimes des Calvinistes. Chacun s'empresse de le satisfaire, en rapportant tout ce qu'il fait de leurs prétentions vraies ou supposées. L'un dit que, non contents d'avoir libre exercice de leur Religion, ils veulent encore abolir la Catholique; l'autre, qu'ils se

Et l'audace des Calvinistes.

24 *L'Esprit de la Ligue.*

CHARLES IX.

1572.

Brantôme.

vantent de posséder l'esprit du roi, & de faire désormais tout ce qu'ils voudront; que l'amiral sur-tout ne cesse d'exalter ses exploits, & qu'il se promet bien de se venger un jour des arrêts de proscription donnés contre lui.

Il faut avouer que Téligny & les autres ne furent pas toujours assez modérés dans leurs paroles. La Noue désapprouvoit ces bravades : il en appeloit les auteurs *de vrais fous & malhabiles*. En pareille circonstance, ces propos ne manquèrent pas d'être relevés & assaisonnés de toutes les manières capables de piquer le roi. Attaqué de tant de manières, il se laissa vaincre, & promit de se tenir désormais plus en garde, afin que l'amiral & les siens n'abusassent pas davantage de sa bonté. Mais comme le monarque ne paroissoit pas encore bien décidé, on résolut de le commettre avec les Calvinistes, de façon qu'il n'y eût jamais lieu à réconciliation.

On veut se
défaire de l'a-
miral.

En conséquence on expédia un courrier au duc d'Aumale, qui vint avec son neveu le duc de Guise, les ducs de Nemours, d'Elbœuf, de Nevers, de Montpensier, & une grosse suite de gentilshommes. Tout cela se passoit
avant

avant le mariage du roi de Navarre, & on ne jugea pas à propos de différer plus de quatre jours après pour se délivrer des craintes que donnoit Coligny.

CHARLES IX.
1572.

L'assassin fut bien-tôt trouvé. On choisit le fameux Maurevel, qui se cacha dans une maison devant laquelle l'amiral passoit tous les jours en revenant du Louvre. Par une fenêtre couverte d'un rideau, il tira à Coligny un coup d'arquebuse, dont les balles lui firent une grande blessure au bras gauche, & lui coupèrent l'index de la main droite. Sans la moindre émotion, l'amiral montra la maison d'où partoît le coup. On enfonça la porte, mais l'assassin étoit déjà sauvé. Coligny tout sanglant, appuyé sur ses domestiques, se retira chez lui.

Il n'est que
blessé.

Le roi jouoit à la paume, quand il apprit cet accident. *N'aurai-je jamais de repos*, s'écria-t-il, *en jettant sa raquette avec fureur? Verrai-je tous les jours troubles nouveaux?* Le premier moment ne fut que tumulte & confusion. On alloit, on venoit, on se parloit, on s'épuisoit en conjectures. Des partisans de l'amiral, les uns menaçoient, les autres restoient mornes &

Colère du
roi.
De Serres,
t. II, p. 740.

CHARLES IX.

1572.

Il promet
de punir les
coupables.

gardoient le silence. Tous donnoient des avis, & l'embaras du choix faisoit qu'on n'en suivoit aucun.

Revenus du premier transport, ils résolurent d'aller se plaindre au roi, & demander justice. Le roi de Navarre & le prince de Condé se chargèrent de la requête. Charles répondit que personne n'étoit plus fâché que lui de ce qui venoit d'arriver, & qu'il en tireroit une vengeance éclatante. La reine mère ajouta que ce crime attaquoit le roi lui-même, & que s'il le laissoit impuni, bien-tôt il ne seroit pas en sûreté dans le Louvre. Les princes se retirèrent satisfaits des dispositions de la cour, d'autant plus qu'on avoit paru prendre d'abord toutes les mesures pour arrêter l'assassin. Les portes de Paris furent fermées : il y eut des commissaires chargés d'informer : on fit des visites dans toutes les maisons suspectes. De plus, le roi dit aux ambassadeurs de déclarer à leurs maîtres que cette action lui déplaisoit ; & il ordonna d'écrire aux gouverneurs de province, *qu'il feroit en sorte que les coupables d'un si méchant acte fussent découverts & punis.*

Il visite l'a-
miral.

Coligny, l'après-midi de sa blessure, demanda à voir le roi. Charles se ren-

dit dans la chambre du malade avec sa mère, le duc d'Anjou, les maréchaux de France, & un brillant cortège. En abordant l'amiral, il le consola, & lui

CHARLES IX.

1572.

jura par le nom de Dieu, comme il en avoit la mauvaise habitude, qu'il tiroit de ce forfait une vengeance si terrible, que jamais elle ne s'effaceroit de la mémoire des hommes. Coligny le remercia; & après une courte protestation de sa fidélité, il tourna la conversation sur la guerre de Flandre, sa manie ordinaire. Il représenta au roi qu'il tardoit trop à la déclarer; que pendant ce temps de braves soldats, qui sous la conduite de Genlis, de l'aveu secret de sa majesté, s'étoient exprès transportés dans les Pays-bas pour son service, avoient été battus faute de secours; & après leur défaite, traités par le duc d'Albe comme des brigands. Qu'on tournoit en ridicule publiquement à la cour le projet de cette guerre, & que le conseil d'Espagne favoit tout ce qui se decidoit dans celui de France. Il se plaignit aussi que les édits en faveur des Calvinistes n'étoient point observés. *Môn père*, répondit le roi, *comptez que je vous regarde toujours comme un fidèle sujet, & comme*

28 *L'Esprit de la Ligue.*

un des plus braves généraux de mon
 CHARLES IX. *royaume. Reposez-vous sur moi du soin*
 1572. *de faire observer mes édits, & de vous*
venger, si-tôt qu'on aura découvert les
coupables. Ils ne sont pas bien difficiles
à trouver, reprit Coligny; les indices
sont assez claires. Tranquillisez-vous,
répliqua le roi; une plus longue émo-
tion pourroit nuire à votre blessure. En
 achevant ces mots, il alla du côté de
 la porte, demanda à voir la balle qu'on
 avoit retirée de la blessure, se fit racon-
 ter les circonstances du pansement; &
 après quelques signes d'attendrissement
 & d'intérêt pour la santé du malade, il
 sortit.

Frayer de
 la reine mère.

Mém. de
Villeroi, t.
II, p. 361.

Durant cette visite, qui fut envi-
 ron d'une heure, on remarqua que la
 reine mère ne s'éloigna jamais du roi,
 & qu'elle prêtoit toujours l'oreille,
 comme appréhendant de perdre quel-
 qu'une des paroles de l'amiral à son
 fils. Précaution inutile, si on en croit
 la relation de Miron, médecin du duc
 d'Anjou, écrite en Pologne sous la di-
 ctée de ce prince. Le duc y dit que Co-
 ligny trouva moyen de glisser au roi
 quelques mots qui ne furent pas enten-
 dus; & que, faisant pour lors attention
 qu'ils étoient dans la chambre de l'ami;

ral, entourés de Calvinistes, la reine mère & lui frémirent, & se sentirent saisis d'une frayeur subite.

CHARLES IX.
1572.

Il ne falloit en effet qu'un mot pour les perdre, si le jeune Charles, dont le premier mouvement étoit terrible, se fût apperçu qu'on le jouoit, & que ce crime qui lui faisoit tant de peine, étoit l'ouvrage de ses plus proches. Dans les conversations qui suivirent l'assassinat, la reine lui avoit fait entendre qu'elle soupçonnoit violemment le duc de Guise; & que c'étoit sans doute pour venger la mort de son père tué devant Orléans; meurtre dont au fond Coligny ne s'étoit jamais bien lavé. *Mais ces raisons, dit la reine Marguerite, n'appaisoient pas le roi. Il ne pouvoit modérer ni changer le passionné desir d'en faire justice, commandant toujours qu'on cherchât M. de Guise, qu'on le prît; qu'il ne vouloit point qu'un tel acte demeurât impuni.*

Mém. de la
reine Marg.
p. 35.
Mém. de
Villeroi.

Cette fureur du roi, dont on appréhendoit les éclats, fit prendre enfin le parti de lui révéler le mystère. On députa le maréchal de Rets, qui avoit la confiance de Charles, & savoit l'amener à ses vues. Il va le trouver dans son cabinet, & après les adoucif-

Elle épouvante le roi à son tour.

CHARLES IX.

1572.

semens propres à lui faire digérer une pareille confiance, il lui avoue que la blessure de l'amiral n'est pas l'ouvrage de Guise seul, mais de sa mère & du duc d'Anjou ; qu'ils y ont été forcés par les menées sourdes de ce rebelle, qui vouloit les perdre ; que la chose une fois faite, il n'y a plus de milieu, & qu'il faut ou se joindre aux Catholiques pour achever ce qui est commencé, ou s'attendre à une nouvelle guerre civile. Ces premiers propos mis en avant, la reine survient, comme on en étoit convenu, accompagnée du duc d'Anjou, du comte de Nevers, de Birague, garde des sceaux, & du maréchal de Tavannes. Elle confirme à son fils tout ce que le duc de Rets venoit de lui dire ; & elle ajoute que depuis la blessure de l'amiral, les Huguenots sont entrés dans un tel désespoir, qu'il y a à craindre qu'ils s'en prennent non-seulement au duc de Guise, mais au roi lui-même.

Bravades
des Calvinistes.

*Mém. de
Marguerite.
Dupleix,
tome III, p.
724.*

En effet, les discours imprudens de quelques-uns des Calvinistes, ne donnoient que trop lieu à ces imputations. Ils disoient nettement que si le roi ne leur faisoit justice, ils se la feroient eux-mêmes. Pardaillan s'en vanta publiquement au souper de la reine. Le

seigneur de Piles fit plus: il osa tenir ces mêmes propos au roi en face. *Les paroles indiscrettes, le geste insolent, & le front sourcilleux de ce téméraire seigneur, firent frémir le roi, & tous les Catholiques de la Cour.*

CHARLES IX.
1572.

Catherine, en lui rappelant leurs menaces dans ce conseil secret, affirma encore que l'amiral, depuis sa blessure, avoit fait partir plusieurs dépêches pour l'Allemagne & la Suisse, d'où il espéroit tirer vingt mille hommes: que si ces troupes se joignoient aux mécontents François, dénué, comme étoit le roi, d'argent & d'hommes, elle ne voyoit plus pour lui de sûreté en France; qu'au surplus elle étoit bien aise de l'avertir, qu'à la moindre apparence de collusion de la part de Charles avec les Religionnaires, les Catholiques étoient déterminés à élire un capitaine général, & à faire une ligue offensive & défensive contre les Huguenots; qu'ainsi il se trouveroit entre les deux partis, sans puissance ni autorité dans son royaume.

Elles servent à la reine à changer le roi.

Ces considérations firent, dit le duc d'Anjou, dans la relation de Miron, une merveilleuse & étrange métamorphose au roi; car s'il avoit été aupara-

Il consent au massacre.
Mém. de Villeroi.

32 *L'Esprit de la Ligue.*

 vant difficile à persuader , ce fut lors à
CHARLES IX. nous à le retenir. Se levant , il nous
1572. dit de fureur & de cholère , en jurant par
la mort D . . . puisque nous trouvions
bon qu'on tuast l'amiral , qu'il le vou-
loit ; mais aussi tous les Huguenots de
France , afin qu'il n'en demeurast pas un
qui lui peust reprocher après , & que nous
y donnassions ordre promptement.

Mesures
pour l'exécu-
tion.

Ce terrible arrêt prononcé , on ne
songea plus qu'à l'exécution ; & Char-
les , dès ce moment , se prêta à tous les
déguisemens qu'on lui fit sentir néces-
saires pour la réussite. Il s'agissoit de
rassembler dans le même canton de la
ville les gentilshommes Calvinistes , afin
de les prendre tous comme dans un fi-
let. Ils en fournirent eux-mêmes les
moyens. L'amiral alarmé de quelques
mouvemens qu'on voyoit parmi le
peuple , envoya prier le roi de lui don-
ner une garde. On avoit peu de jours
auparavant introduit dans Paris , sous
d'autres prétextes , le régiment des
Gardes. Le roi , non-seulement en fit
placer une compagnie devant la porte
de Coligny , mais encore il y eut ordre
aux Catholiques du voisinage de céder
leurs logemens aux Religionnaires. Les
officiers de la ville furent chargés d'en

faire un rôle, & de les exhorter à se retirer auprès de l'amiral. Par une suite des mêmes attentions, on mit dans la maison de l'amiral, des Suisses de la garde du roi de Navarre; & ce prince lui-même fut averti par le roi de faire venir au Louvre tout ce qu'il avoit de gens de main; afin de servir à la cour de rempart contre les Guises, en cas qu'ils voulussent tenter quelqu'entreprise.

CHARLES IX.

1572.

Tant de précautions, qui toutes paroissent à l'avantage des Calvinistes, rassurèrent infiniment le plus grand nombre des amis de l'amiral. Quelques-uns insistoient cependant encore sur le parti le plus prudent, qui étoit d'enlever le malade, de sortir de Paris, & d'aller au loin entendre gronder l'orage. Mais Coligny s'y opposa toujours. Il dit que ce seroit faire injure au roi, & qu'il vouloit se fier à sa parole, dût-il en être victime. Téligny & la Rochefoucault pensoient comme lui. Cette réunion de sentimens n'empêcha pas les plus méfians de faire de nouveaux efforts. Ils disoient qu'on avoit fait entrer beaucoup d'armes dans le Louvre, comme si on vouloit en faire un arsenal d'où partiroient les foudres desti-

Comment
on trompe
l'amiral.

nées contr'eux. Le malade répondoit
 CHARLES IX. que c'étoit pour un tournoi dont le roi
 1572. vouloit se donner le divertissement, &
 qu'il avoit eu la bonté de l'en faire
 avertir. Ils répliquoient que cela pou-
 voit n'être qu'une ruse, & qu'en pareil
 cas il ne falloit rien négliger. Le zèle
 de ces conseillers fut encore inutile.

Le massacre
 fixé au jour
 de Saint Bar-
 thélemy.

Comment.
liv. X.

Mém. de
Villeroi.

Mém. de
Tavannes.

Mais la reine mère qui avoit des es-
 pions parmi eux, apprit ces délibéra-
 tions: elles la déterminèrent à presser
 l'exécution, qu'on fixa au point du jour
 de saint Barthélemy, 24 Août. La ré-
 solution en fut prise dans le château
 des Tuileries, entre la reine, le duc
 d'Anjou, le duc de Nevers, le comte
 d'Angoulême, frère bâtard du roi,
 Birague, garde des sceaux, le maréchal
 de Tavannes & le comte de Rets. Des
 auteurs assez sûrs disent qu'on hésita si
 on envelopperoit dans la proscription
 le roi de Navarre, le prince de Condé
 & les Montmorencis. D'autres préten-
 dent que l'intention étoit d'abord de
 mettre aux mains les chefs des Calvini-
 stes & des Catholiques; & quand ils au-
 roient été épuisés, le roi sortant du
 Louvre à la tête de ses gardes, seroit
 tombé sur les uns & sur les autres, &
 en auroit fait une boucherie entière.

Enfin il est encore incertain, si on eut dessein de rendre le massacre aussi général qu'il le fut. *Pour moi*, disoit Catherine après l'exécution, *je n'ai sur la conscience que la mort de six*. Quelle affreuse sécurité!

CHARLES IX.
1572.

Quoi qu'il en soit, on résolut de confier le meurtre de l'amiral, & comme la première scène de la tragédie, au duc de Guise. Afin de prévenir jusqu'à l'ombre du soupçon, les princes Lorrains feignirent de craindre quelque violence de la part de leurs ennemis, & sous ce prétexte ils vinrent demander au roi permission de se retirer. *Allez*, leur dit le monarque d'un air courroucé; *si vous êtes coupables, je saurai bien vous retrouver*. Ainsi congédiés, & maîtres de cacher leurs mouvemens sous les apparences de l'embaras inséparable d'un départ, ils eurent plus de facilité à rassembler leurs gens, sans donner d'ombrage.

Le duc de Guise chargé de commencer.

Tavannes fit venir en présence du roi les prévôts des marchands, Jean Charron, & Marcel son prédécesseur, qui avoient grand crédit auprès du peuple. Il leur donna l'ordre de faire armer les compagnies bourgeoises, & de les tenir prêtes pour minuit à l'Hôtel-de-

Ordres généraux.
Brantôme, tome IX.
Mém. de Tavannes.

CHARLES IX.

1572.

ville. Ils promirent d'obéir. Mais quand on leur dit le but de l'armement, ils tremblèrent, & commencèrent à s'excuser sur leur conscience. Tavannes les menaça de l'indignation du roi, & il tâchoit même d'exciter contr'eux le monarque, trop indifférent à son gré. *Les pauvres diables ne pouvant pas faire autre chose, répondirent alors : Hé! le prenez-vous là, Sire, & vous, monsieur? Nous vous jurons que vous en aurez nouvelle; car nous y menerons si bien les mains, à tort-à-travers, qu'il en sera mémoire à jamais. Voilà, ajoute Brantôme, comme une résolution prise par force a plus de violence qu'une autre, & comme il ne fait pas bon acharner un peuple; car il y est après plus âpre qu'on ne veut.* Ils reçurent ensuite les instructions, savoir, que le signal seroit donné par la cloche de l'horloge du Palais; qu'on mettroit des flambeaux aux fenêtres; que les chaînes seroient tendues; qu'ils établiroient des corps de gardes dans toutes les places & carrefours, & que pour se reconnoître ils porteroient un linge au bras gauche, & une croix blanche au chapeau.

Signal du
massacre.

• Tout s'arrange, selon ces dispositions, dans un affreux silence. Le roi

craignant de faire manquer l'entreprise par trop de pitié, n'ose sauver le comte de la Rochefoucault qu'il aimoit. Le voyant sur le soir prêt à sortir du Louvre, Charles l'invite, le presse d'y rester. Le comte refuse. Charles ne pouvant le retenir sans risquer d'être dévoté, l'abandonne à son sort, gémissant au fond du cœur de se voir forcé de le sacrifier à la sûreté de son secret. Triste & morne, le roi attend avec une secrète horreur l'heure fixée pour le massacre. Sa mère le rassure & l'encourage. Il se laisse arracher l'ordre pour le signal, sort de son appartement, entre dans un cabinet tenant à la porte du Louvre, & regarde dehors avec inquiétude. Sa mère & son frère ne le quittoient pas. Un coup de pistolet se fait entendre. *Ne saurois dire en quel endroit, rapporte le duc d'Anjou, ni s'il offensa quelqu'un; bien sai-je que le son nous blessa tous trois si avant dans l'esprit, qu'il offensa nos sens & notre jugement, épris de terreur & d'appréhension des grands désordres qui s'alloient lors commettre.* Ils envoyèrent en diligence un gentilhomme, dire au duc de Guise de ne rien entreprendre contre l'amiral, ce qui auroit suspendu

CHARLES IX.

1572.

Comment.

liv. X, p. 32.

Mém. de Villeroi.

38 *L'Esprit de la Ligue.*

CHARLES IX.

1572.

Meurtre de
l'amiral.

tout le reste; mais il étoit déjà trop tard.

Le vindicatif Guise avoit à peine attendu le signal pour se rendre chez l'amiral. Au nom du roi, les portes sont ouvertes, & celui qui en avoit rendu les clefs est poignardé sur le champ. Les Suisses de la garde Navarroise surpris, fuient & se cachent. Trois colonels des troupes Françoises, accompagnés de Petrucci, Siennois, & de Bême, Allemand, escortés de soldats, montent précipitamment l'escalier, & fonçant dans la chambre de Coligny: *A mort*, s'écrient-ils tous ensemble, d'une voix terrible. Au bruit qui se faisoit dans sa maison, l'amiral avoit jugé d'abord qu'on en vouloit à sa vie: il s'étoit levé &, appuyé contre la muraille, il faisoit ses prières. Bême l'apperçoit le premier. *Est-ce toi qui es Coligny*, lui dit-il? *C'est moi-même*, répond celui-ci, d'un air tranquille. *Jeune homme, respecte mes cheveux blancs*. Bême lui enfonce son épée dans le corps, la retire toute fumante, & lui coupe le visage: mille coups suivent le premier. L'amiral tombe nageant dans son sang. *C'en est fait*, s'écrie Bême par la fenêtre. *M. d'Angoulême ne le veut pas*

croire, répond Guise, *qu'il ne le voie* à ses pieds. On précipite le cadavre. CHARLES IX.
Le duc d'Angoulême essuie lui-même 1572.
le visage pour le reconnoître; & on dit
qu'il s'oublia jusqu'à le fouler aux
pieds.

Aux cris, aux hurlemens, au vacar- Massacre
dans la ville.
me épouvantable qui se fit entendre de D'Aubigné,
t. II, l. I,
p. 548.
tous côtés, si-tôt que la cloche du Pa-
lais sonna, les Calvinistes sortent de
leurs maisons à demi-nuds, encore en-
dormis, & sans armes. Ceux qui veu-
lent gagner la maison de l'amiral, sont
massacrés par les compagnies des Gar-
des postées devant sa porte. Veulent-
ils se réfugier dans le Louvre, la garde
les repousse à coups de piques & d'ar-
quebuses: en fuyant, ils tombent dans
les troupes du duc de Guise & dans les
patrouilles bourgeoises, qui en font un
horrible carnage. Des rues on passe
dans les maisons, dont on enfonce les
portes; tout ce qui s'y trouve, sans di-
stinction d'âge ni de sexe, est massa-
cré; l'air retentit des cris aigus des
assassins, & des plaintes douloureu-
ses des mourans. Le jour vient éclairer
la scène affreuse de cette sanglante tra-
gédie. *Les corps détranchés tomboient
des fenêtres; les portes-cochères étoient*

CHARLES LX.

1572.

Et dans le
Louvre.*Mém. de
Marguerite.*

bouchées de corps achevés ou languissans, & les rues, de cadavres qu'on traînoit sur le pavé à la rivière.

Ce qui se passoit au Louvre ne démentoit pas les fureurs de la ville. Les événemens arrivés depuis huit jours, que Marguerite de Valois étoit mariée au jeune Henri, roi de Navarre, avoient substitué une sombre tristesse aux plaisirs que promet ordinairement un nouvel hymen. La contrainte perçoit à travers les divertissemens ordonnés par la cour. Nulle confiance, nul épanchement de joie. La jeune épouse, suspecte aux Calvinistes par sa Religion, aux Catholiques par son mariage, n'osoit seulement pas demander la cause des mouvemens qu'elle remarquoit. Le soir, veille de la Saint Barthélemy, la reine mère apercevant sa fille un peu tard, lui ordonna de se retirer. *Comme je faisois la révérence, dit Marguerite, ma sœur de Lorraine me prend par le bras, m'arrête, & se prenant fort à pleurer, me dit : Mon Dieu, ma sœur, n'y allez pas !* A ce mouvement Catherine s'irrite, & reproche à sa fille aînée son imprudence. *Quelle apparence, répond celle-ci, de l'envoyer ainsi sacrifier ? S'ils découvrent quelque*

que chose, ils se vengeront sur elle.

Cette altercation finit par de nouveaux CHARLES IX.

ordres à Marguerite de se retirer. Sa 1572.

sœur l'embrasse fondante en larmes. *Et moi, dit-elle, je m'en allai toute transie & toute éperdue, sans pouvoir imaginer ce que j'avois à craindre.*

Appelée par son mari, je trouvai, ajoute-t-elle, son lit environné de trente ou quarante Huguenots que je ne connoissois point encore. Toute la nuit, ils ne firent que parler de l'accident advenu à M. l'amiral. Moi, j'avois toujours dans le cœur les larmes de ma sœur, & ne pouvois dormir pour l'appréhension dans laquelle elle m'avoit mise, sans savoir de quoi. La nuit se passa de cette façon, sans fermer l'œil.

Au point du jour, Henri se lève, sort de sa chambre, & tous ses gentilshommes avec lui. La jeune reine, accablée de sommeil, fait fermer les portes & s'endort.

Une heure après elle se réveille en sursaut, au bruit que faisoit un homme, qui frappant contre la porte des pieds & des mains, crioit de toutes ses forces : *Navarre, Navarre!* Sa nourrice, croyant que c'étoit le roi, ouvre. Un homme tout sanglant se jette à

CHARLES IX.

1572.

corps perdu dans la chambre, pour sui-
 vi par quatre archers, qui entrent pêle-
 le-mêle avec lui. Il avoit un coup d'é-
 pée dans le coude, & un coup de hal-
 lebarde dans le bras. *Lui, se voulant*
garantir, continue Marguerite, se jette
dessus mon lit. Moi, sentant cet hom-
me qui me tenoit, je me jette à la ruel-
le, & lui après moi, me tenant tou-
jours à-travers du corps. Je ne cognois-
sois point cet homme, & ne savois s'il
venoit là pour m'offenser, ou si les
archers en vouloient à lui ou à moi.
Nous criions tous deux, & étions aussi
effrayés l'un que l'autre. Enfin, le ca-
 pitaine des gardes arriva, qui renvoya
 les archers, & accorda la vie à cet hom-
 me, aux prières de la reine. Il l'em-
 mena ensuite elle-même à l'apparte-
 ment de sa sœur, la duchesse de Lor-
 raine. Comme elle entroit dans l'anti-
 chambre, un gentilhomme fut percé d'un
 coup de hallebarde à trois pas : elle
 tomba presqu'évanouie, & ne se rassu-
 ra que quand elle fut avec sa sœur.

Danger que
 courent le roi
 de Navarre &
 le prince de
 Condé.

Sully, t. I,
p. 68.

Sa première inquiétude fut pour le
 roi son mari. On lui dit qu'il étoit en
 sûreté. Charles IX l'avoit mandé, ainsi
 que le prince de Condé. *Il les reçut*
avec un visage farouche, & des yeux

ardens de courroux , & leur dit que c'étoit par son ordre qu'on venoit de tuer l'amiral & les autres chefs des Rebelles ; que pour eux , persuadé qu'ils avoient été entraînés dans la révolte , moins de leur propre mouvement , que par de mauvais conseils , il étoit prêt à leur pardonner , pourvu qu'ils abjurassent leur fausse Religion , & professassent la Catholique. Sur leur réponse ambiguë & embarrassée , Charles leur donna trois jours.

CHARLES IX.

1572.

Du lieu où cette scène se passoit , ils pouvoient entendre les derniers cris de leurs amis , qu'on égorgeoit dans le Louvre. Les gardes ayant formé deux haies , tuoient à coups de hallebardes les malheureux qu'on amenoit désarmés , & qu'on pouffoit au milieu d'eux , où ils expiroient les uns sur les autres entassés par monceaux. La plupart se laissoient percer sans rien dire ; d'autres attestoient la foi publique , & la parole sacrée du roi. *Grand Dieu ! s'écrioient-ils , prenez la défense des opprimés. Juste Juge , vengez cette perfidie !*

Le massacre dura trois jours , & il y a peu de familles distinguées qui ne trouvent dans la liste des proscrits quel-

Multitude des proscrits.

Brantôme , t. IX, p. 43.

CHARLES IX.

1572.

qu'infortuné de son nom. La Roche-foucault, Crussol, Téligny, Pluviaux, Berny, Clermont, Lavardin, Caumont de la Force, Pardaillan, de Lévi, & mille autres braves capitaines, périrent par le poignard. Quelques-uns se sauvèrent, entre lesquels on compte Rohan, le vidame de Chartres, Montgommery, Grammont, Duras, de Gamaches, Bouchavannes, obtinrent grace du roi. Les Guises en épargnèrent aussi quelques-uns; mais ces exemples d'humanité furent rares. *Saignez*, s'écrioit l'impitoyable Tavannes, *saignez*; *les médecins disent que la saignée est aussi bonne en ce mois d'Août, comme en Mai.* Le duc de Guise, le duc de Montpensier, & le bâtard d'Angoulême, se promenant dans les rues, disoient que c'étoit la volonté du roi, qu'il falloit tuer jusqu'au dernier, & écraser cette race de serpens. Excitées par ces exhortations, les compagnies bourgeoises s'acharnèrent au massacre de leurs concitoyens, comme elles l'avoient promis, & on vit un nommé Crucé, orfèvre, montrant son bras nud & ensanglanté, se vanter que ce bras en avoit égorgé plus de quatre cents en un jour.

Différens

Il ne faut pas croire que la Religion

seule éguisa les poignards. Plusieurs Catholiques, reconnus pour tels, périrent dans le tumulte. Des héritiers tuèrent leurs parens, des gens de lettres leurs émules de gloire, des amans leurs rivaux de tendresse, des plaideurs leurs parties. La richesse devint un crime, l'inimitié, un motif légitime de cruauté ; & le torrent de l'exemple entraîna dans les excès les plus incroyables des hommes faits pour donner aux autres des leçons d'honneur & de vertu. Brantôme rapporte que plusieurs de ses camarades, gentilshommes comme lui, y gagnèrent jusqu'à dix mille écus. Les pillards n'avoient pas honte de venir offrir au roi & à la reine les bijoux précieux, fruits de leur brigandage, & ils étoient acceptés.

Les violences commises sous les yeux de la reine Marguerite, prouvent que les meurtriers étoient incapables d'égards. Brion, gouverneur du prince de Conti, vieillard octogénaire, se voyant poursuivi par les assassins prit entre les mains son jeune élève, comme une sauve-garde ; mais il n'en fut pas moins poignardé, malgré les efforts du prince, qui mettoit ses petites mains au-devant des coups. Enfin, il n'y eut genre

CHARLES IX.
1572.

motifs des
massacreurs.

Brantôme,
tom. VII,
p. 16.

Comment.
liv. X, pag.
19 & 441.

D'Aubigné,
t. II, liv.
XI, p. 556.

CHARLES IX.

1572.

de cruauté qui ne fût commise. Des enfans de dix ans tuèrent des enfans au maillot ; & on vit des femmes de la cour parcourir effrontément de leurs yeux les cadavres nus des hommes de leur connoissance, cherchant matière à des observations licencieuses, qui les faisoient éclater de rire.

Fureur du
roi & du peu-
ple.

Brantôme,
tome IX, p.
410.

Le fougueux Charles, une fois livré à son caractère impétueux, ne connut plus de bornes. On l'accuse d'avoir tiré lui-même sur les malheureux Calvinistes qui fuyoient. Il ne se tint pas renfermé dans son palais pendant ces jours de sang : il en sortit, & se promena par la ville, accompagné de sa cour ; cortège brillant, qui faisoit un contraste révoltant, avec les traces du massacre imprimées sur toutes les murailles. Il alla à Montfaucon, où sont les fourches patibulaires de Paris, voir le corps de l'amiral. Tout ce que peut imaginer la rage d'une multitude forcenée, fut exercé sur ce cadavre par la populace de Paris. Ils le traînèrent par les rues, & le mutilèrent de la manière la plus indigne. Ils le plongèrent dans la rivière, ne l'en retirèrent que pour le jeter au feu, d'où on l'arracha à demi rôti, & on le porta à Montfaucon, où il fut

pendu par les cuisses à des crochets de fer.

CHARLES IX.

1572.

Entre tant de traits de barbarie, les historiens n'en ont conservé qu'un de générosité, qui même porte encore l'empreinte de la férocité du siècle. Vezins, gentilhomme du Quercy, étoit depuis long-tems brouillé avec un de ses voisins nommé Regnier, Calviniste, dont il avoit plus d'une fois juré la mort. Tous deux se trouvoient à Paris, & Regnier trembloit que Vezins, profitant de la circonstance, ne satisfît, aux dépens de sa vie, la haine invétérée qu'il lui portoit. Comme il étoit dans ces alarmes, on enfonce la porte de sa chambre, & Vezins entre l'épée à la main, accompagné de deux soldats. *Suis-moi*, dit-il à Regnier d'un ton dur & brusque. Celui-ci consterné, passe entre les deux satellites, croyant aller à la mort. Vezins le fait monter à cheval, sort de la ville en hâte : sans s'arrêter, sans dire un seul mot, il le mene jusqu'en Quercy dans son château. *Vous voilà en sûreté*, lui dit-il : *j'aurois pu profiter de l'occasion pour me venger ; mais entre braves gens, on doit partager le péril ; c'est pour cela que je vous ai sauvé.*

Aventure de Vezins & de Regnier.

D'Aubigné, t. II, l. I, p. 559. Sully, tome I, p. 75.

Quand vous voudrez, vous me trouverez prêt à vuidier notre querelle, comme il convient à des gentilshommes.

CHARLES IX.

1572.

Regnier ne lui répondit que par des protestations de reconnoissance, & en lui demandant son amitié. Je vous laisse la liberté de m'aimer ou de me haïr, lui dit le farouche Vezins, & je ne vous ai amené ici que pour vous mettre en état de faire ce choix. Sans attendre sa réponse, il donne un coup d'éperon à son cheval & part.

L'incertitude, l'irrésolution, les aveux faits & rétractés, la contrariété des démarches, tout dénote le trouble qui agitoit l'esprit des auteurs de la Saint Barthélemy, pendant & après le massacre. Le roi écrivit le premier jour aux gouverneurs des provinces, qu'il n'avoit aucune part au désordre, qui étoit le fruit de l'animosité des deux maisons de Guise & de Châtillon; qu'ils eussent donc soin de faire entendre à tout le monde, que ce qui venoit d'arriver n'apporteroit aucun changement aux édits de pacification, & qu'il commandoit que chacun restât tranquille. Mais dès le lendemain on dépêcha, par toutes les villes considérables du royaume,

royaume, des Catholiques accrédités, chargés d'ordres verbaux tout contraires.

CHARLES IX.

1572.

Il va au
Parlement.

Enfin, le troisième jour, le roi se rendit au Parlement, où il tint son lit de justice. Il y déclara, qu'après une suite non interrompue de révoltes & d'attentats contre son souverain, mille fois pardonnés, Coligny avoit comblé ses crimes, par la résolution d'exterminer le roi, la reine, les ducs d'Anjou & d'Alençon, & le roi de Navarre, quoique de la même Religion. Qu'après ces assassinats l'amiral avoit dessein de mettre sur le trône le prince de Condé & de s'en défaire ensuite, pour y monter lui-même, lorsqu'il l'auroit rendu vacant par l'extinction totale de la famille royale. Cette déclaration, si elle eût été appuyée de preuves solides, devoit être faite dès le premier jour; & rien n'étoit plus capable de justifier les excès auxquels on se porta. Ce fut la réflexion du président de Thou, qu'on vit gémir d'être forcé, par sa place de premier président au Parlement, d'approuver en apparence les faux motifs suggérés au roi.

Charles, en donnant son consentement à la Saint Barthélemy, crut que

Prend sur
lui le massa.
cre.

CHARLES IX.

1572.

l'odieux tomberoit sur les Guises, & ce fut le but de sa première déclaration. On ne le laissa pas long-temps dans cette agréable espérance. La reine mère, qui savoit tourner cet esprit susceptible, le plaça habilement entre sa gloire & son autorité. Outre les inconvéniens de voir rallumer une guerre plus furieuse entre les Guises & les Montmorency, dont les derniers voudroient venger la mort de Châtillon, tant qu'ils en croiroient les princes Lorrains seuls coupables, elle fit entendre à son fils, que rejeter cette action sur d'autres, ce seroit avouer sa foiblesse & son impuissance; qu'il ne faut pas que dans un royaume rien paroisse arriver sans l'aveu du souverain; qu'autrement il est bien-tôt méprisé, & exposé à voir tout bouleversé dans son Etat.

L'ordonne
dans les pro-
vinces.

Selon la coutume des caractères extrêmes, le jeune Charles une fois convaincu de ces maximes, ne connut plus de modération. Il autorisa de son nom le massacre qui se fit dans les provinces. Il fut horrible à Meaux, à Angers, à Bourges, à Orléans, à Lyon, à Toulouse, à Rouen, sans compter les petites villes, les bourgs & les châteaux particuliers, où les seigneurs ne furent

pas toujours en sûreté contre la fureur des peuples ameutés. Les cadavres pourrissoient sur la terre sans sépultures; & plusieurs rivières furent tellement infectées des corps qu'on y jetoit, que ceux qui en habitoient les bords ne voulurent de long-temps boire de leurs eaux, ni manger de leur poisson.

Ajoutons, pour la satisfaction du lecteur, rebuté de tant d'horreurs, que quelques commandans de province refusèrent de se prêter à l'exécution de ces ordres sanguinaires; le comte de Tendes, en Provence; Gordes, en Dauphiné; Chabot-Charny, en Bourgogne; Saint-Héran, en Auvergne; de la Guiche, à Mâcon. De pareils noms doivent aller à la postérité. Jean Hennuyer, évêque de Lisieux, obtint de celui à qui les lettres de la cour étoient adressées, qu'il surseoirait au massacre; & par ce sage délai il sauva les Calvinistes de sa ville & de son diocèse. Le vicomte d'Orthe, commandant à Baïonne, écrivit au roi: *Sire, j'ai communiqué le commandement de votre majesté à ses fidèles habitans & gens de guerre de la garnison. Je n'y ai trouvé que bons citoyens & braves soldats, mais pas un bourreau: c'est pourquoi, eux & moi, supplions très-humblement*

CHARLES IX.
1572.

Quelques
gouverneurs
refusent d'obéir.

Mézeray,
tome II, p.
2207.

~~.....~~ votre majesté, de vouloir employer nos
 CHARLES IX. bras & nos vies en choses possibles ;
 1572. quelque hasardeuses qu'elles soient, nous
 y mettrons jusqu'à la dernière goutte de
 notre sang. On respire, en voyant du
 moins que l'humanité n'étoit point ban-
 nie de tous les cœurs. Mais la mort pré-
 cipitée du vicomte d'Orthe & du comte
 de Tendes, a fait croire que leur gé-
 nérosité fut récompensée par le poi-
 son.

Aucuns Cal-
 vinistes ne se
 défendent.

Pasquier,
 liv. V, lett.
 22.

Il est étonnant que de tant de braves
 capitaines, deux hommes seuls se soient
 défendus : Guerchi, qui, le bras enve-
 loppé de son manteau, combattit long-
 temps dans la maison de l'amiral, & ne
 fut accablé que par le nombre ; & Ta-
 verny, lieutenant de la maréchaussée,
homme de robe longue, qui, avec un
 seul valet, soutint dans sa maison com-
 me un siège de neuf heures. Une sem-
 blable résistance de plusieurs autres,
 auroit donné au gros le temps de se
 reconnoître. Mais comme si la surprise
 eût engourdi tous les sens, à peine
 songeoient-ils à fuir ; & semblables à
 des victimes dévouées à la mort, ils
 tendoient le col à ceux qui les égor-
 geoient.

Conversion
 forcée du roi

L'épouvante fit des conversions,

dont la plupart durèrent autant que la crainte. Mais ce motif ne fut pas victorieux sur tous également : au contraire, Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, dit que l'horreur de la Saint Barthélemy le porta à se faire Calviniste. Il manquoit un triomphe à la cour, & tant de violences devenoient inutiles, si ceux qui approchoient le plus du trône persistoient dans leur obstination. Tous les jours des théologiens choisis catéchisoient le roi de Navarre & le prince de Condé. Leurs amis y joignoient des exhortations, des prières, & jusqu'à des menaces. On eut même, s'il faut en croire les historiens Calvinistes, l'adresse de ménager l'abjuration d'un fameux ministre nommé Durozier, dans l'espérance que cet exemple les gagneroit ; mais ils différoient toujours, sous prétexte d'avoir besoin d'une plus ample instruction.

Ennuyé de ces délais, Charles IX, dans un mouvement impétueux de colère, ordonne qu'on lui apporte ses armes, que le régiment des Gardes se range autour de lui, & qu'on lui amène les princes. La jeune reine son épouse, princesse pleine de douceur & d'humanité, déjà très-touchée de ce qui s'étoit

CHARLES IX.

1572.

de Navarre, du prince de Condé, & autres.

De Thou, liv. LIII.

Davila, liv. v.

Mém. de Tav. p. 57.

Comm. liv. XX, p. 52.

CHARLES IX.

1572.

passé, se jeta à ses genoux, & obtint que cet appareil menaçant fût contre-mandé. Mais quoiqu'adouci, l'abord de Charles fut encore terrible pour les princes. *Mort, Messe ou Bastille*, leur dit-il, d'un ton foudroyant. Le roi de Navarre, & sa sœur Catherine de Bourbon, cédèrent. Le prince de Condé montra d'abord quelque fermeté, & plia ensuite, ainsi que Marie de Clèves sa femme, & Françoise d'Orléans sa belle-mère. Tous écrivirent au pape, & reçurent l'absolution par le ministère du cardinal de Bourbon leur oncle. Le roi de Navarre fit plus : il ordonna dans ses Etats le rétablissement de la Religion Catholique, & défendit l'exercice de la Réformée.

On fait le
procès à Bri-
quemaut & à
Cavagne,

Le Conseil par ces conversions, auxquelles on donna toute la célébrité possible, crut constater l'utilité de la Saint Barthélemy, & résolut en outre d'en persuader la nécessité par une autre action non moins éclatante. Briquemaut & Cavagne, le premier excellent capitaine, le second habile négociateur, tous deux parfaitement instruits des secrets du parti, après avoir échappé au premier emportement des *massacreurs*, furent découverts, tirés de leur asyle &

mis en prison. La cour s'imagina qu'un procès fait dans les règles à ces deux chefs, procès par lequel il paroîtroit que les Calvinistes avoient médité les premiers la destruction des Catholiques, en commençant par le roi, seroit le meilleur moyen de justifier aux yeux de l'univers les mesures prises contre eux, à titre de représailles & de précautions. Déjà on agissoit sur ce plan contre la mémoire de l'amiral: les deux causes eurent la même issue.

CHARLES IX.

1572.

Briquemaut & Cavagne furent condamnés à être pendus, comme atteints & convaincus de toutes les noirceurs reprochées aux Calvinistes. Ce Briquemaut, si intrépide à la tête de ses soldats, ne montra que foiblesse devant ses juges: tant il y a de différence entre s'exposer volontairement à une mort brusque & réputée glorieuse, & la voir approcher précédée de tourmens, & suivie de l'infamie! Pour racheter sa vie, il proposa d'abord de servir contre la Rochelle, dont il avoit dirigé les fortifications, & d'indiquer les endroits foibles. Cette offre rejetée, il promit de reconnoître que Téligny & les autres avoient véritablement conspiré contre le roi, & d'en faire un aveu public.

Leur mort.

CHARLES IX.

1572.

Cavagne, témoin du trouble de son ami, attaché à la même chaîne, & entouré comme lui des ministres de la mort, le regarda avec compassion; il lui parla. Briquemaut rougit de sa lâcheté, & retrouva son ancienne intrépidité pour aller au supplice. Ils y furent traînés sur la claie. Le peuple, toujours prêt à prendre les passions qu'on veut lui inspirer, les chargea d'injures comme des malfaiteurs publics, les couvrit d'ordures & de boue, & mutila cruellement leurs cadavres.

On flétrit
la mémoire
de l'amiral
Coligny.

On traîna avec eux l'effigie de l'amiral, faite de paille. Tout ce qu'on peut imaginer pour flétrir un homme éternellement, fut accumulé dans l'arrêt porté contre sa mémoire. Il y étoit dit que son effigie portée de la grève à Montfaucon, resteroit dans l'endroit le plus élevé; que ses armes seroient traînées à la queue des chevaux par l'exécuteur de la haute justice, dans les principales villes du royaume; injonction de lacérer & briser ses portraits & ses statues, par-tout où elles se trouveroient; de raser son château de Châtillon-sur-Loing, sans qu'il pût jamais être rétabli; de couper les arbres à quatre pieds de haut; de semer du sel sur

la terre, & d'élever au milieu des ruines une colonne où l'arrêt seroit gravé. Enfin, tous ses biens furent confisqués, ses enfans déclarés roturiers, & inhabiles à jamais posséder aucune charge. Le même arrêt ordonnoit une procession solennelle tous les ans, le jour de la Saint Barthélemy, pour remercier Dieu d'avoir en ce jour préservé le royaume des mauvais desseins des Hérétiques.

CHARLES IX.

1572.

Ce fut le dernier coup porté contre Coligny, & comme la dernière scène de cette sanglante tragédie. Avec moins de sécurité, cet homme si prudent dans les autres actions de sa vie, auroit épargné à lui-même le plus terrible des malheurs, & à la France une blessure dont les profondes cicatrices l'ont défigurée long-temps. Mais on peut remarquer dans l'histoire de nos troubles, que le bras vengeur de Dieu étoit étendu sur tous ceux qui soufflant aux peuples leurs antipathies & leurs animosités, les entraînoient dans des guerres, sources de toutes sortes de crimes. Le premier des Guises fut tué par un assassin. Le maréchal de Saint-André, un des triumvirs, périt dans le champ d'honneur, mais également assassiné. Le premier prince

Son caractère.

 CHARLES IX.

1572.

de Condé eut le même sort. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & le connétable de Montmorency, moururent de leurs blessures. Enfin, l'amiral, le cardinal de Châtillon son frère, & une foule de noblesse la plus distinguée des deux Religions, périrent dans l'espace de douze ans, par tous les genres de mort que la rage & la fureur sont capables d'inventer.

Brantôme,
 tome VIII.
 pag. 209.

A travers les pièges tendus sous ses pas, & les dangers qui menaçoient sa tête, Coligny marcha toujours avec intrépidité au but qu'il s'étoit proposé. Il avoit les qualités les plus nécessaires à un chef de parti, la fermeté & le talent de la persuasion. Général malheureux, il ne fit presque pas une entreprise sans être battu; mais après la déroute, ses ennemis le retrouvoient supérieur aux coups du sort, & il sembloit commander à la fortune. Quand le découragement se mettoit dans ses troupes battues & dispersées, fuyant sans pain, sans habits, sans asiles, sollicitées à la désertion par l'argent & les grâces, son air tranquille & serein les rassuroit : il n'y avoit point de soldat qui, à voir la hardiesse des projets qu'il formoit, après les revers

les plus fâcheux, ne lui supposât des ressources secrètes capables de tout réparer, & ne s'attachât davantage à lui : point de gentilhomme, qui, à l'entendre exposer les motifs de ses actions, ne le regardât comme un héros qui se sacrifioit à l'intérêt unique de ceux qui l'écoutoient. Son discours étoit noble, pur & énergique. Il nous en reste un échantillon dans la *Relation du siège de Saint-Quentin*, ouvrage de sa jeunesse. On y remarque beaucoup d'élégance, & des tours de phrase qui ont enrichi la langue. Coligny, outre ces qualités avoit des mœurs irréprochables, sévères même, vertu essentielle dans une guerre de Religion. Il étoit bon mari, bon père, mais *ennemi sombre*, le plus laborieux des hommes, d'un secret impénétrable, jouissant d'un crédit sans égal parmi les siens, & de la plus grande réputation chez l'étranger.

La nouvelle de sa mort & du massacre, fut reçue à Rome avec les transports de la joie la plus vive. On tira le canon, on alluma des feux, comme pour l'événement le plus avantageux. Il y eut une messe solennelle d'actions de grâces, à laquelle le pape Grégoire XIII assista avec l'éclat que cette cour donne aux cé-

CHARLES IX.

1572.

Ce qu'on pense de la S. Barthélemy à Rome.

Stratagém.

p. 99.

Brantôme, tome VIII.

p. 190.

rémonies qu'elle veut rendre illustres.
 CHARLES IX. Le cardinal de Lorraine récompensa lar-
 1572. gement le courier, & l'interrogea en

homme instruit d'avance. Brantôme raconte que le souverain pontife versa des larmes sur le sort de tant d'infortunés. *Je pleure*, dit-il, *tant d'innocens qui n'auront pas manqué d'être confondus avec les coupables ; & possible qu'à plusieurs de ces morts Dieu eût fait la grâce de se repentir.* Sentiment de compassion qui n'est pas incompatible avec les démonstrations contraires que la politique exigeoit, pendant que la pitié réclamoit au fond des cœurs les droits de l'humanité si étrangement violés.

En Allema-
 gne.

Il n'y eut qu'un cri en Allemagne au sujet de la barbarie exercée contre les prétendus Réformés de France. On disoit que c'étoit une action exécrationnelle, qui réunissoit tous les raffinemens de fourberie, de méchanceté, de perfidie, employés séparément dans la suite des siècles par les tyrans les plus cruels. Il parut une foule d'écrits pleins de ces reproches. La cour de France y fut d'autant plus sensible, qu'elle songeoit alors à briguer la couronne de Pologne pour le duc d'Anjou, & que cette prévention générale des Allemands ne fai-

soit pas bien augurer du succès de l'entreprise. On leur envoya des députés chargés de les adoucir. On fit aussi courir des apologies, dont les unes excusoient le tout, d'autres simplement une partie; mais toutes fondonoient la nécessité du massacre sur la conjuration de l'amiral, comme sur un crime avéré par l'arrêt du Parlement; crime sur lequel cette preuve ne laissoit pas le moindre doute. Mais malgré ces palliatifs, il resta toujours chez les Allemands une persuasion défavantageuse aux auteurs de cette atrocité.

CHARLES IX.

1572.

En Espagne, on vit les choses d'un autre œil, Philippe II, après avoir lu la relation que la cour de France lui adressa, l'envoya à l'amiral de Castille. Celui ci en fit lecture à sa table, où étoit le duc de l'Infantandade. *L'amiral & ses partisans étoient-ils chrétiens*, demanda naïvement ce jeune duc? *Sans doute*, répondit l'amiral de Castille. *Et comment se peut-il*, reprit le duc, *que puisqu'ils sont François & Chrétiens, ils s'assassinent ainsi comme des bêtes?* *Doucement, Monsieur le duc*, dit l'amiral, *ne savez-vous pas que la guerre de France est la paix d'Espagne?*

En Espagne.

Brantôme,

tome VIII,
p. 189.

En effet, si Coligny eût été cru, &

CHARLES IX. 1572. si Charles IX avoit envoyé les Calvinistes contre le duc d'Albe en Flandre, le roi d'Espagne se seroit trouvé fort embarrassé; au lieu que par le moyen des troubles, suites nécessaires de la Saint Barthélemy, il se voyoit pour longtemps délivré des François, assez occupés de leurs propres querelles. Ce n'étoit pas ce que la cour de France avoit espéré: elle s'étoit flatée au contraire qu'après cette exécution les Religioneux, comme un corps épuisé de sang, ne feroient plus que languir, & se détruiroient d'eux-mêmes. Pour hâter leur ruine, en leur ôtant toute espèce d'autorité, le roi par un édit les dépouilla de leurs charges, dans la robe comme dans l'épée, sans excepter ceux même qui avoient fait abjuration. Mais bientôt de nouveaux événemens exigèrent d'autres mesures.

Quatrième
guerre civile.

Comment.
1. II, p. 61.

Les Réformés qui échappèrent à la première fureur se sauvèrent, les uns chez des amis fidèles, d'autres dans les pays étrangers. La veuve & les enfans de Coligny passèrent à Genève. Plusieurs se réfugièrent en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, chez les Confédérés du Pays-bas; le plus grand nombre, dans les villes de sûreté les plus

voisines de leurs demeures; à Montauban, à Nîmes, à Sancerre, dans les pays coupés & aisés à défendre, comme le Vivarez, le Rouergue & les Cévennes. D'abord l'épouvante ne leur permit pas de croire qu'il fût jamais possible de s'y soutenir : ils se flatoient tout-au-plus d'y rester quelque temps, jusqu'à ce qu'ils pussent trouver des asiles plus surs; & ils traitoient de téméraires, ceux d'entr'eux qui parloient de se défendre.

CHARLES IX.

1572.

Mais ils changèrent de langage, quand ils virent qu'on ne les pressoit pas sur le champ, comme ils avoient appréhendé, que le roi n'avoit point d'armée sur pied, qu'ils pouvoient compter sur la protection secrète de quelques seigneurs Catholiques sensibles à leur malheur, entr'autres des Montmorencys, qui avoient eux-mêmes couru de grands risques à la Saint Barthélemy; qu'enfin la cour, au lieu d'employer les coups de vigueur, employoit avec eux les promesses & les exhortations; qu'on appréhendoit même jusqu'à leur désertion, puisque le roi, pour les empêcher de quitter le royaume, donna le 28 Octobre un édit portant défense de les inquiéter,

CHARLES IX. ordre de leur rendre leurs biens, & assurance de sa protection. Alors l'espérance succéda à l'abattement.

1572.

Quelques petits succès dans les marais du Poitou, dans la Guyenne & le Languedoc, enflèrent le courage des Réformés. Ils écrivirent de tous côtés, & réclamèrent le secours de leurs anciens amis les Anglois, sur-tout pour la Rochelle, qui paroissoit menacée la première.

Cette ville, & celle de Sancerre, furent attaquées par les armes; Nîmes & Montauban, par les offres & les exhortations. Ces places étoient regardées, comme les derniers asiles, la dernière ressource des Religionnaires; & on se flattoit qu'après leur prise ils seroient obligés de s'abandonner à la merci de la cour. La Rochelle attiroit la principale attention, parcequ'elle étoit la plus forte, & qu'on croyoit que sa chute entraîneroit celle des autres. Mais par une inconséquence fort ordinaire sous ce règne, on lui laissa le temps de faire des provisions, de réparer ses fortifications, de se ménager même des secours du côté de l'Angleterre; & ce ne fut qu'après avoir souffert tous ces préparatifs, que Biron, à la tête d'une

Siège de la
Rochelle.

De Thou,
liv. LVI.

Davila,
livre V.

Pasquier, l.
v. lett. 12
& 23.

Mém. de
Tavan, pag.
443.

d'une grosse armée, commença les approches.

CHARLES IX.

1572.

Autre chose non moins singulière, c'est que le commandant qui défendit long-temps cette ville, fut donné aux Rochelois par Charles IX lui-même.

Le roi y
fait entrer la
Noue pour
commander.

C'étoit le brave la Noue. Pendant le massacre de la Saint Barthélemy, il se trouvoit heureusement dans le Hainaut, où il avoit été envoyé pour frayer le chemin à l'amiral, & commencer la guerre des Pays-bas. N'étant pas assez fort pour se soutenir contre le duc d'Albe, avec le peu de troupes qu'on lui avoit donné d'abord, & n'ayant plus d'espérance du côté de la France, il ne savoit où se retirer. Dans cet embarras, il s'adressa au duc de Longueville, son ancien ami, gouverneur de Picardie. Celui-ci écrivit à la cour. La Noue jouissoit d'une réputation de probité égale à sa bravoure. On savoit que soldat intrépide dans l'action, il étoit toujours pour le parti le plus modéré dans le conseil. Plein de droiture, incapable de la moindre duplicité, aimant sa patrie, desirant sincèrement la paix, prenant les armes sans ambition, sans intérêt, uniquement comme un devoir que lui prescrivoit sa conscience.

Amirauté,
Vie de la
Noue.
Mém. de
Mornay, p.
4.

CHARLES IX.

1573.

Il est certain que si tous les Calvinistes lui eussent ressemblé, la tranquillité eût bientôt été rétablie en France.

Le roi le reçut à bras ouverts, le combla de caresses, & lui rendit les biens de Téligny son beau-frère, qui avoient été confisqués. Il lui proposa ensuite de s'employer à inspirer aux Rochélois des sentimens de soumission & de paix. La Noue s'en excusa longtemps; mais vaincu par les instances du roi, qui le conjuroit de lui rendre ce service, pressé du desir de sauver ses frères, il accepta enfin cette commission épineuse, à condition qu'on ne se serviroit pas de son ministère pour les tromper. La cour lui associa en second l'abbé Guadagne, Florentin, chargé en secret d'éclairer sa conduite, & il partit.

Les députés de la Rochelle, qui allèrent le trouver dans un village voisin pour écouter ses propositions, le traitèrent avec une indifférence soupçonneuse, très-mortifiante pour un homme jaloux de l'estime de ses amis. *Nous avons été appelés, disoient-ils, afin de conférer avec Monsieur la Noue; mais où est-il? Nous ne le reconnoissons point ici.* La Noue, le cœur percé

de cet affront, dévora néanmoins son chagrin en silence, & demanda à entrer dans la ville. L'accueil du peuple ne fut pas plus satisfaisant. On ne voulut pas délibérer sur les paroles de paix qu'il apportoit; & pour toute réponse on lui dit qu'il n'avoit qu'un de ces trois partis à choisir : se retirer en Angleterre, rester dans la ville simple particulier, ou devenir leur général. Après en avoir conféré avec Guadagne, la Noue se détermina à prendre le commandement.

CHARLES IX.
1573.

On vit donc un homme envoyé par le roi, obtenir toute la confiance des Révoltés; & ce même homme, de l'aveu du roi, rester à la tête de ceux qui faisoient la guerre à leur prince. La Noue soutint ce double personnage, de défenseur de la Rochelle, & de ministre de la cour, avec une intégrité qui fit le sujet de l'admiration générale. Guerrier infatigable, il ne se permettoit aucun repos, & employoit toute l'habileté que lui donnoit une longue expérience, à mettre en sûreté la ville recommandée à ses soins. Vainqueur dans un assaut ou une sortie, il revenoit conjurer les citoyens d'être moins opiniâtres, & d'accepter

Conduite
de la Noue.

CHARLES IX. les offres avantageuses que le roi leur faisoit. Plusieurs fois il essuya des affronts de la part des ministres de sa Religion, trop prévenus contre la paix par les exemples passés, & de la part d'une populace séduite & brutale. Mais jamais il ne fut exposé à aucun soupçon. Il souhaitoit mourir dans ces occasions, en voyant un peuple qui lui étoit cher courir à sa perte. Cependant il continuoit ses bons offices, espérant tout du temps & de la patience. Exemple rare d'une probité respectée au point d'être réclamée par les deux partis, dans le moment critique de la plus grande animosité.

ses exploits.

On ne comptoit à la Rochelle que quinze cents hommes de troupes réglées, & deux mille habitans aguerris; mais il y avoit de bonnes fortifications, des munitions de guerre & de bouche en abondance; un courage déterminé jusque dans les femmes, & des espérances assurées d'un secours d'Angleterre. Ce fut avec ces forces, sous le commandement de cinq ou six braves capitaines, dont la Noue étoit chef, sous le gouvernement de son conseil municipal, présidé par Henri Marchand, maire en exercice, & Salvart, bourgeois

très-autorisé, que cette ville, qui se donna pour lors le titre de république, attendit l'effort d'une armée formidable, dont le duc d'Anjou étoit général.

CHARLES IX.

1573.

Il avoit avec lui le duc d'Alençon son frère, les autres princes du sang, l'élite de la noblesse du royaume; sans omettre le roi de Navarre, le prince de Condé, & beaucoup de Calvinistes cachés, ou leurs partisans, qu'on força de combattre contre leurs anciens amis.

Le siège commença en forme les premiers jours de Février, & tant qu'il dura, les assauts & les sorties furent entremêlés de négociations & de conférences. Les pour-parlers n'empêchoient pas, quand on en venoit aux mains, qu'on ne se battît avec le dernier acharnement. Les Rochelois se défendoient en désespérés. Cependant, malgré leur bravoure, ils auroient certainement succombé, s'il y avoit eu le moindre esprit de système dans l'armée Catholique; mais tout s'y faisoit au hasard. On attaquoit aujourd'hui d'un côté, le lendemain on tournoit de l'autre. L'officier comme le soldat ne connoissoit ni ordre ni discipline. Nul secret dans les délibérations. Un assaut étoit ébruité bien avant l'exécution: chacun y cou-

CHARLES IX. roit pêle-mêle, non-seulement sans être commandé, mais contre les prières, 1573. contre la défense expresse du Général: de sorte qu'on perdoit beaucoup de monde, sur-tout de jeunes gens de la première noblesse, sans rien avancer. Le duc d'Aumale, de la maison de Guise, qui étoit chargé du détail du siège, fut tué dès le commencement, & remplacé par le duc de Nevers. Les Rochelois eurent aussi le plaisir de voir tomber sous leurs coups Colseins, un des assassins de l'amiral, & beaucoup d'autres qui s'étoient signalés à la Saint Barthélemi.

Il est rap-
pélé.

La joie de leurs succès fut empoisonnée par la retraite de la Noue. Le duc d'Anjou voyant ses efforts pour la paix inutiles, le fit sommer de quitter la ville. Il revint dans l'armée royale, où sa prudence arrêta les effets d'un complot à la vérité mal digéré, mais qui pouvoit avoir des suites.

Sa prudence.

*Mém. de
Turenne, p.
57.*

*Mém. de
Bouillon, p.
70.*

On a vu que le duc d'Alençon avoit pour Coligny une affection particulière. Il ne s'en cacha point, même après sa mort tragique; & ces sentimens lui attachèrent beaucoup des anciens partisans de l'amiral, sur-tout parmi la jeunesse, qui sensible à l'éclat de la

bravoure, regrettoit dans Coligny le plus habile capitaine de son siècle. Un de ses plus zélés admirateurs étoit Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne. Il n'avoit alors que dix-sept ans, & dans un âge si tendre, il se monroit également propre aux armes & à l'intrigue. Turenne étoit des parties du duc d'Alençon, à-peu-près du même âge, enthousiasmés l'un comme l'autre du desir de se signaler par quelque entreprise extraordinaire.

En effet, on ne peut guère attribuer à d'autres motifs, qu'à une effervescence de jeunesse, le projet chimérique qu'ils conçurent. Semblables à des enfans mécontents, qui s'imaginent qu'en montrant du dépit, & en menaçant de quitter la maison paternelle, ils obtiendront ce qu'ils desirent, ces jeunes gens crurent qu'ils n'avoient qu'à se jeter dans quelque place forte, comme Angoulême ou Saint-Jean-d'Angély, déployer des drapeaux, emboucher la trompette, & qu'aussi-tôt tous les Religionnaires viendroient se ranger autour d'eux; qu'au pis aller ils se retireroient en Angleterre, & que ce coup d'éclat feroit révolter tout le royaume. Ils avoient encore bien d'autres pro-

CHARLES IX.

1573.

CHARLES IX.

1573.

jets, comme de s'emparer de la flotte du roi, se joindre aux assiégés, former un corps de troupes des partisans secrets des Calvinistes, dans le camp même, & avec eux tomber sur le reste de l'armée. Le roi de Navarre & le prince de Condé ne donnoient que foiblement dans ces idées, tant à cause de leur peu de solidité, que dans la crainte d'être décelés par les gens peu surs que cette jeunesse admettoit à sa confiance. Cependant ils ne les rejetoient pas absolument, de peur d'éteindre un feu qui pouroit être plus utilement employé par la suite. Ces Confédérés ne s'accordant pas entr'eux, convinrent de s'en rapporter à la Noue. Il les écouta, pesa leurs raisons; & après leur avoir fait connoître les inconvéniens & les dangers de l'entreprise, il obtint d'eux qu'ils y renonceroient.

Secours
d'Angleterre
pour la Ro-
chelle.

Au milieu d'Avril arriva le secours d'Angleterre attendu par les Rochelois. Montgomery commandoit la flotte, qui se trouva plus foible que celle du roi: elle n'osa même tenter le combat. De tout le convoi, il n'entra dans la ville qu'un seul vaisseau chargé de poudre, dont les assiégés avoient grand besoin. Charles IX qui venoit de signer

un traité d'alliance avec Elisabeth, se CHARLES IX.
 plaignit amèrement de cette infraction.

Elle répondit qu'elle n'avoit aucune 1573.
 part à cet armement; que c'étoit une
 troupe de bannis & de pirates, qui s'é-
 toit mise en mer sans son aveu; qu'el-
 le n'y prenoit aucun intérêt; & que si
 on pouvoit les arrêter, elle trouvoit
 bon qu'on les punit sévèrement. Mais
 ils avoient pris le large, & après quel-
 ques courses sur les côtes de Bretagne,
 Montgomery fit savoir aux assiégés
 qu'il retournoit en Angleterre, & qu'il
 leur amèneroit incessamment des se-
 cours plus puissans.

Il n'en fut pas besoin: tout languis- Négligence
du duc d'An-
jou.
 soit dans l'armée royale; officiers &
 soldats ne montroient ni ardeur ni ému-
 lation, par la faute du chef. Le duc
 d'Anjou fit connoître dans ce siège le
 caractère qui lui fut si funeste dans la
 suite, c'est-à-dire, une négligence ab-
 solue pour tout ce qui lui déplaisoit,
 quoiqu'essentiel, & un empressement
 tenant de la passion pour ce qu'il ai-
 moit; quoiqu'inutile. Il avoit formé le
 siège de la Rochelle: son honneur étoit
 intéressé à terminer avantageusement
 une entreprise si éclatante; mais si-tôt
 qu'il eut appris que les négociations en-

CHARLES IX.

1573.

tamées pour lui faire obtenir la couronne de Pologne prenoient un tour heureux, il sembla oublier tout ce qui regardoit la France. On ne parloit plus à la cour que des agrémens du nouveau royaume, de ses richesses, de la magnificence des grands, de la docilité du peuple. Tout ce qui n'avoit point rapport à ces objets devenoit indifférent. Par conséquent, point de plan d'attaque régulier, point de négociation suivie, point d'approvisionnement pour les troupes. La disette, suite de cette négligence, désola bien-tôt le soldat; & pour comble de malheur, il se répandit dans l'armée une maladie épidémique, qui fit un affreux ravage.

Activité des
Rochelois.

Les Rochelois savoient bien se prévaloir de ces circonstances. Plus ils voyoient de mollesse dans leurs ennemis, plus ils montroient d'activité : ils avoient les yeux ouverts sur tout ce qui se passoit. Plusieurs fois des émissaires, sortis du camp sous différens prétextes, tentèrent de former des factions dans la ville ; mais ces intelligences clandestines furent toujours découvertes par les magistrats, & punies avec la dernière rigueur, sur le citoyen, comme sur l'étranger. Dès le commencement du sié-

ge, on avoit offert aux Rochelois liberté de conscience, & sûreté pour eux seuls. Mille fois, pendant l'espace de cinq mois, les négociateurs renouvelèrent les mêmes propositions; mais les assiégés s'obstinèrent à ne vouloir point traiter, qu'on ne leur permît de le faire pour tout le parti. Enfin, on se détermina à leur accorder cette satisfaction, & le duc d'Anjou fit venir dans le camp, des députés de Nîmes & de Montauban, qui s'abouchèrent avec ceux de la Rochelle.

CHARLES IX.

1573.

Quatrième

paix,

Cette condescendance étoit une suite des ordres réitérés du roi. Voyant ses coffres se vider, son armée périr, & toutes les forces de son royaume tenues en échec par une seule ville, il envoyoit courier sur courier, avec commandement de faire la paix à quelque condition que ce fût. Les Rochelois obtinrent libre exercice de leur Religion pour eux-mêmes, pour les habitans de Nîmes & ceux de Montauban, & pour les seigneurs hauts-justiciers qui n'auroient pas abjuré. On leur accorda que personne ne seroit inquiété au sujet de la Religion, ou des promesses d'abjuration; que tous ceux qui avoient pris les armes pour cette cause, notamment

~~1573.~~ les habitans des trois villes nommées ,
 CHARLES IX. feroient rétablis dans leurs biens & hon-
 1573. neurs, & reconnus fidèles sujets du
 roi.

On prétendit sauver la honte de ces conditions , par des clauses de convention auxquelles les Rochelois se prêtèrent volontiers : savoir, que des hommes choisis entre les assiégés viendroient supplier le duc d'Anjou , comme représentant le roi , de leur pardonner tout le passé ; qu'ils recevraient un gouverneur ; qu'enfin les trois villes auroient à la cour , pendant deux ans , quatre députés , comme ôtages de la fidélité de leurs commettans. Ces conditions furent exprimées dans l'édit de pacification. Les Rochelois ne s'en mirent pas en peine , non plus que des bruits qui coururent alors que le roi ne leur avoit accordé de si grands avantages , qu'en considération de son frère le duc d'Anjou , nommé roi de Pologne , dont le départ pressoit. La paix fut ratifiée le 6 Juillet. Biron , nommé gouverneur , alla dans la ville la faire publier : il fut traité splendidement à dîner , & revint le soir au camp.

Punition de
 Sancerre.

Ce siège coûta à la France quarante mille hommes , & des trésors infinis ;

de sorte que le royaume se trouva plus épuisé par cette guerre de huit mois, qu'il ne l'avoit été par toutes les autres. Les malheureux habitans de Sancerre ne furent compris dans le traité que pour la liberté de conscience, & non pour le privilège d'avoir, dans leur ville, exercice public de leur Religion. Ils s'étoient toujours flatés, & ils avoient promise que les Rochelois ne traiteroient pas sans eux; mais se voyant abandonnés, ils ne perdirent point courage, & soutinrent encore deux mois, luttant moins contre les troupes qui les environnoient, que contre la faim. Excités par leurs ministres, qui, comme ceux de la Rochelle, furent la principale cause de l'opiniâtreté du peuple, ils souffrirent, avant que de se rendre, toutes les extrémités de la plus horrible famine. De la chair des plus vils animaux, on en vint à leurs cuirs, aux vieux parchemins, qu'on faisoit ramollir dans l'eau; aux grains de toute espèce; à la paille hâchée; à des mélanges de suif, de noix, de graisse rance & corrompue; enfin, à la chair humaine. Un père & une mère déterrèrent leur fille, qui venoit de mourir, & la mangèrent. Action qui fait frémir, dont

CHARLES IX.

1573.

les habitans eurent eux-mêmes horreur, & qu'ils punirent par la mort des coupables. Enfin, se voyant sans ressource, ils se rendirent. Leur ville fut taxée à une rançon, privée de tous les honneurs municipaux, & démantelée. Charles IX fit grâce au peuple. L'intention de la cour étoit, disoit-on, que le royaume parût tranquille aux ambassadeurs de Pologne, chargés de venir chercher leur nouveau roi, afin qu'ils ne remportassent dans leur pays aucune fâcheuse impression.

Le duc d'Anjou roi de Pologne.

De Thou,
liv. LVII.

Davila,
liv. V.

Castelnau.

Montluc, évêque de Valence, principal instrument de cette élection, avoit eu bien de la peine à réussir, à cause des préjugés répandus contre le duc d'Anjou pour le massacre de la Saint Barthélemi. Les autres prétendans, aidés des Protestans d'Allemagne, ne manquèrent point de faire valoir ce grief. Mais la reine mère, qui avoit à cœur le succès de cette affaire, fit tant par argent & par promesses, qu'elle l'emporta.

On dit que le motif de l'empressement de Catherine, fut la prédiction des astrologues, qui tirant l'horoscope de ses enfans, lui dirent qu'ils seroient tous rois. Or, ne comptant point, pour

le duc d'Anjou, sur la couronne de France, portée par un jeune prince, dont l'épouse donnoit déjà des marques de fécondité, elle voulut lui en procurer une étrangère. D'autres prétendent que voyant de la méfintelligence entre Charles IX & son frère, la reine saisit ce moyen glorieux d'épargner des déboires à son fils Henri, qu'elle aimoit par préférence.

CHARLES IX.

1573.

Sans aller chercher de pareils motifs, il étoit bien naturel que Catherine, par simple amitié pour son fils, tâchât de lui procurer une couronne. Comme il n'est pas non plus étonnant que voyant Charles IX, au moment du départ de son frère, frappé d'une maladie subite, dont les premiers symptômes annonçoient une mort prochaine, elle ait imaginé toutes sortes de délais, pour retenir en France celui qu'elle prévoyoit devoir bientôt en occuper le trône.

Mais il fallut partir. Charles traita splendidement les ambassadeurs. Il y eut des fêtes somptueuses, dans lesquelles les deux rois parurent avec une grâce & une majesté qui charma ces étrangers. Le roi de France n'oublia rien de ce qui pouvoit décorer la sortie de son frère, & apporta tous ses soins à ap-

Il quitte la France.

D'Aubigné, t. II, l. II, p. 667.

CHARLES IX.

1573.

planir au plutôt les difficultés qu'occasionnoient quelques conditions non réglées en Pologne. On remarqua même de sa part un empressement qui fit soupçonner de l'impatience, sur-tout quand il eut senti les premières attaques de sa maladie.

Par une foiblesse trop commune, il sembla qu'il tardoit au monarque de voir éloigner celui que la loi de l'Etat lui marquoit pour successeur. Il le conduisit, sur le chemin d'Allemagne, jusqu'à Vitry en Champagne, & la reine, avec la plus grande partie de la cour, alla jusqu'en Lorraine. Tout le monde remarqua ce qu'il en coûta à la mère pour se séparer de son fils. Elle le serroit dans ses bras; à peine l'avoit-elle quitté qu'elle le reprenoit encore, & mouilloit de ses larmes le visage de son cher fils. Quelques courtisans des plus proches entendirent que pour dernier adieu elle lui dit : *Partez, mon fils; vous n'y ferez guère.* Pronostic qui, selon l'ordinaire, fit faire bien des réflexions après l'événement.

1574.

Dépérisse-
ment de
Charles IX.

Il y a peu d'exemples d'un sort aussi triste que celui de Charles IX. Depuis l'instant qu'il commença à se connoître, sa vie s'écoula dans les alarmes.

Elle fut attaquée par quatre conspira-
tions, vraies, ou assez vrai-semblables
pour tenir son ame dans un état de
perplexité plus accablant que l'attentat
même. Frappé d'une maladie mortelle,
se voyant périr, à la fleur de son âge,
au lieu des consolations qui ne man-
quent pas aux plus malheureux, il n'é-
prouva qu'indifférence de la part de ses
proches, complots dans sa propre cour,
rébellions de ses peuples, peines d'es-
prit de toute espèce.

CHARLES IX.

1574.

Cayet, t. I.

p. 125 & s.

D'Aubigné,

t. II, liv. I,

p. 662.

Brantôme,

tome IX, p.

432.

Mém. de

Bassompier-

re, tome I,

page 242.

Dieu, déployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colère.

Voltaire.

Il croyoit voir des spectres. Des son-
ges effrayans le réveilloient en sursaut.
Son imagination frappée lui présentoit
des ruisseaux de sang, des monceaux
de cadavres, & lui faisoit entendre des
sons lugubres & des accens plaintifs
qui perçoient les airs.

Son caractère changea après la Saint
Barthélemi. De *gracieux & bénin*, il
devint sombre & farouche. Les impa-
tiences & les emportemens, auxquels
il avoit toujours été sujet, augmentè-
rent. Il soupiroit tout seul, levoit les
yeux au ciel, & sembloit porter dans
son cœur un levain de mélancolie qui
lui rendoit tout insupportable. Sans

82 *L'Esprit de la Ligue.*

CHARLES IX.

1574.

prêter un crime à la mère de Charles, on peut dire que les remords & le chagrin furent le seul poison qui abrégéa les jours : en cela digne de compassion, & plus estimable que les autres auteurs du massacre, qui n'en témoignèrent jamais le moindre repentir.

Intigue de cour.

Sully, tome I, ch. VI, p. 80.

Mém. de Marg.

Mém. de Bouillon.

D'Aubigné, tome I

De Thou, t. X, page 724.

Tout rétentissoit en France du doux nom de paix, & tout annonçoit les troubles les plus funestes. Désunion entre la mère & les enfans, esprit de faction répandu parmi les seigneurs, mécontentement des peuples, murmures sourds, brigandage ouvert, point de sûreté dans les chemins, nulle police dans les villes, interruption du commerce, enfin tous les désordres de l'anarchie, sous un roi rebuté de ses peines, ennuyé de vivre, & qui ne sachant à qui se fier, remettoit souvent les affaires entre des mains intéressées à les brouiller.

Son frère, le duc d'Alençon, étoit un esprit ardent, léger, avide de gloire, mais d'une gloire mal-entendue, qu'il faisoit consister dans l'éclat des entreprises, sans consulter la justice. Il étoit aussi jaloux & présomptueux. Il avoit vu son frère, le duc d'Anjou, commander les armées, il vouloit les commander à son tour. Le duc

d'Anjou avoit été lieutenant général du royaume, c'en étoit assez à son frère CHARLES IX. pour vouloir l'être aussi. Ces idées

1574.

lui étoient suggérées par des gens plus habiles : les Calvinistes d'une part, & de l'autre les Montmorencis & leurs partisans, c'est-à-dire, tous les mécontents de la Saint Barthélemi, charmés de pouvoir remuer sous le nom d'un frère du roi. Ils se servoient, pour équilibrer ce jeune prince, déjà trop porté à brouiller, du crédit qu'avoit sur lui Joseph de Boniface, sieur de la Mole, son favori, aussi peu réfléchi que le maître, & le comte de Coconnas, un de ces Italiens industrieux qui venoient chercher fortune en France, à l'ombre de la faveur dont jouissoit leur nation sous le gouvernement de Catherine de Médicis. Il entroit dans cette société des personnes de tout état, un essain de jeunes gens, des femmes, & jusqu'à un astrologue, prometteur magnifique, qui devoit changer tout l'argent en or, & fournir bien au-delà de ce qui seroit nécessaire pour la dépense des entreprises qu'on voudroit former. Cette cabale se donna le nom important de *Politiques*, ou *Mal-contens*.

Le roi de Navarre & le prince de

CHARLES IX.

1574.

Condé en étoient aussi. Comme le séjour forcé qu'ils faisoient à la cour leur paroissoit un véritable esclavage, ils trouvoient bon tout ce qui pouvoit contribuer à les en tirer. Les conférences se tenoient tantôt chez la reine de Navarre, tantôt chez Madame de Sauve, coquette adroite, qui captivoit les cœurs sans donner le sien. Mais il n'y étoit pas toujours question des intérêts du parti : les rendez-vous d'affaires en couvroient souvent d'autres, dont le but n'étoit pas même un mystère assez caché.

*Journ. de
Henri III,
t. I, p. 63.*

On rapporte que Charles IX, outré des liaisons peu décentes que Marguerite sa sœur entretenoit dans le Louvre jusques sous ses yeux, avec la Mole, voulut en faire justice lui-même, & distribua au duc de Guise & à d'autres confidens des cordes, pour étrangler cet audacieux quand il sortiroit la nuit de l'appartement de cette jeune reine. Mais, ou averti, ou par hasard, il y resta jusqu'au jour, & ce retard le sauva. Connas de son côté étoit aimé de la duchesse de Nemours, mère du duc de Guise. Le duc d'Alençon & le roi de Navarre se disputoient la conquête de Madame de Sauve; mais cette concurrence n'altéroit pas leur amitié.

Quand par hazard elle causoit entr'eux quelque froideur, Marguerite, épouse & sœur complaisante, les raccommodoit. Aussi peu fixée dans ses systèmes que son frère le duc d'Alençon, aujourd'hui elle gardoit un secret inviolable : le lendemain, épouvantée, elle alloit confier à sa mère que son mari, son cousin le prince de Condé, & son frère le duc d'Alençon, devoient quitter la cour, se livrer aux Calvinistes, & recommencer la guerre. Sur ces indications, on les gardoit à vue, & leurs mesures se trouvoient rompues. Mais ensuite, lorsque la reine mère comptoit le plus sur les avertissemens de sa fille, celle-ci ne disoit plus mot, & laissoit fortifier ces complots, qui ne se découvroient souvent que par l'éclat d'une exécution mal concertée.

Telle fut la fameuse entreprise des *Jours gras*, qui rappelle celle que la Noue empêcha par sa prudence, sous les murs de la Rochelle. Il se prêta à celle-ci, ainsi que d'autres graves personnages ; mais ils eurent soin de se tenir éloignés, & ils en laissèrent courir les risques à ceux qui n'en prévoyoit pas assez les suites. Il ne s'agissoit pas d'un exploit bien difficile,

CHARLES IX.

1574.

Entreprisè
des Jours
gras.

Vie de
Mornay, p.
26.

~~CHARLES IX.~~ mais simplement de tirer les princes de
 CHARLES IX. la cour, qui étoit à Saint-Germain, &
 1574. de les conduire dans quelqu'une des
 provinces où les Religionnaires avoient
 déjà des places fortes & des corps de
 troupes tout formés. Pour cela il ne
 falloit qu'une escorte, & sur-tout s'en-
 tendre, afin que l'évasion des princes
 cadrant avec l'arrivée de leurs conduc-
 teurs, ils pussent, en cas de poursuite,
 en imposer à ceux que le roi détache-
 roit après eux. C'étoit encore une sage
 précaution de s'emparer de quelques
 villes voisines, pour servir de rempart
 contre un premier coup de main, re-
 prendre haleine, & continuer ensuite
 sa route avec moins de gêne & de pré-
 cipitation.

Mal con-
 duite.

Brantôme.

Tout avoit été ainsi réglé, & rien
 ne s'exécuta. Soit crainte qu'en diffé-
 rant trop, le projet ne s'éventât, ou
 que les princes, livrés à de trop lon-
 gues réflexions, ne changeassent d'a-
 vis, l'escorte parut le Mardi-gras, sans
 qu'on s'y attendît, quinze jours avant
 le temps stipulé. La vue de ces hommes
 armés jeta l'alarme dans la cour. Com-
 me ils se présentoient tantôt d'un côté
 de Saint-Germain, tantôt de l'autre,
 pour attirer à eux ceux qu'ils atten-

doient, on s'imaginoit en être investi, & la frayeur les multiplioit.

CHARLES IX.

1574.

Au lieu de profiter de ce moment de confusion pour se dérober, le duc d'Alençon perdit du temps à consulter.

On trompe la reine.

La reine très-étonnée, se servit des premiers qui s'offrirent d'aller à la décou-

Mém. de Bouillon, p. 201.

verte. Turenne marqua le plus d'ardeur. Il étoit lui-même du complot, & sous prétexte de remplir les vues de la reine, il portoit à l'escorte les paroles du duc d'Alençon. La dernière résolution du prince, fut qu'il ne se livreroit pas qu'il n'eût la ville de Mantes pour le recevoir. En vain Duplessis-Mornay représenta que la prise de cette place, presque impossible sans le duc d'Alençon, deviendrait la plus facile si-rôt qu'il se présenteroit lui-même à la tête des troupes : le prince ne voulut point se désister.

Mornay, & Bussi son frère, allèrent donc à Mantes, & s'emparèrent chacun d'une porte, en attendant Guitry, chef de l'escorte, qui devoit les aider à se rendre maîtres de toute la ville. Mais par un de ces contre-temps que toute la prudence humaine ne peut empêcher, il arriva trop tard & trop foible. Mornay se tira adroitement d'un pas si

CHARLES IX.

1574.

Aveu de la
Mole, & ter-
reur de la
cour.

D'Aubigné,
t. II, l. II,
p. 685.

Brantôme,
tome IX.

difficile. Il sortit contre Guitry, faisant mine de vouloir le combattre, & se retira avec lui. Son stratagème fut si bien conduit, qu'il reçut du roi des lettres de remerciement, comme s'il avoit sauvé la ville. Mais il ne s'y fia pas, & il se mit au loin en sureté, avant que la mèche fût évantée.

Tous ne furent pas si prudents. Pendant les délais du duc d'Alençon, la Mole qui voyoit que l'affaire prenoit un mauvais tour, voulut se faire un mérite auprès de la reine, & alla lui déclarer toute l'intrigue. Quoiqu'il assurât qu'il ne s'agissoit d'autre chose que de tirer les princes de la cour, & que le roi n'avoit rien à craindre, Catherine ne crut pas devoir s'en fier à sa parole. Les ordres furent donnés pour se retirer sur le champ à Paris. D'Aubigné nous fait une peinture assez plaisante du désordre qui accompagna ce départ précipité. *Les cardinaux de Bourbon, de Lorraine & de Guise, Birague, chancelier, Morvilliers & Bellèvre, étoient tous montés sur coursiers d'Italie, empoignant des deux mains l'arçon, & en aussi grande peur de leurs chevaux que des ennemis.* Mais si la terreur panique des prélats & gens de robe

robe offroit un spectacle amusant, la situation de Charles IX. inspiroit de la compassion. On le fit porter à deux heures après minuit dans une litière. Contraint de fuir malade, & à pareille heure, il disoit en gémissant: *Du moins, s'ils avoient attendu ma mort!*

CHARLES IX.

1574.

La reine s'aperçut bien qu'elle avoit été jouée. Quand elle se vit en fureté, elle résolut de ne s'en pas tenir aux foibles indications fournies par la Mole, mais d'approfondir le mystère. Pour y réussir, on arrêta la Mole lui-même, & Coconnas son ami. On donna des gardes au roi de Navarre & au duc d'Alençon. Pour le prince de Condé, il s'étoit sauvé avec Thoré, Montmorenci & Turenne, dans son gouvernement de Picardie, d'où il passa en Allemagne. On mit aussi en prison Grandry, l'alchymiste; & sur quelques lumières, qui survinrent pendant le procès, on envoya à la Bastille les maréchaux de Cossé & de Montmorenci.

Mesures que prend la reine.

L'instruction ne fut pas difficile. Le duc d'Alençon, pressé par sa mère, avoua tout ce qu'on voulut, avec la timidité d'un enfant, sans même demander préalablement ni après, aucune grâce pour ceux qui avoient agi sous

Procès de la Mole & de Coconnas.

Le Labour.

t. II, l. VI.

Mém. de Bouillon, p.

102.

CHARLES IX.

1574.

son nom, & dans le dessein de l'obliger. Le roi de Navarre, qui connoissoit son caractère, ne s'y trompa pas. Le voyant renfermé avec Catherine, il dit au duc de Bouillon : *Notre homme dit tout.* Pour Henri, il se défendit comme d'un déshonneur, des aveux humilians qu'on vouloit tirer de lui. Au lieu de répondre, il se rejeta fièrement sur les mauvais procédés qu'on avoit à son égard, & se plaignit surtout de l'espèce de captivité dans laquelle on le retenoit; ajoutant que quand il auroit cherché à s'en tirer, on n'avoit pas à s'en plaindre, & qu'il étoit disposé à le faire toutes les fois qu'il en trouveroit l'occasion. Cette fermeté lui fit honneur, mais ne sauva pas ceux qu'on vouloit sacrifier pour l'exemple.

Véritable
but de l'intri-
gue.

*Mém. de
Sully, chap.
VI, p. 80.*

*Mém. de
Nevers, t. I.
p. 69.
Le Labour.
t. II, l. VI.*

Il falloit trouver un crime, & le dessein seul de tirer les princes de la cour, n'étoit pas un délit suffisant aux yeux du public, porté à plaindre plus qu'à condamner les écarts de la jeunesse. On chercha dans le complot les indices d'un attentat direct contre la personne du roi, mais inutilement. *Pauvre la Mole!* s'écrioit ce gentilhomme, dans les douleurs de la tor-

ture, n'y a-t-il pas moyen d'avoir ~~grace~~ grace? Le duc mon maître m'ayant CHARLES IX.
obligé cent mille fois, me commanda 1574.
sur sa vie que je ne disse rien de ce qu'il
vouloit faire. Je lui dis : Oui, Mon-
sieur, si vous ne faites rien contre le
roi. C'est à quoi s'en tinrent toujours
les Conjurés. Il y a grande apparence
que le but secret de l'intrigue, étoit
d'empêcher le retour du roi de Po-
logne, & de mettre le duc d'Alençon
sur le trône, après la mort de Charles
IX. Sans doute on ne voulut point
trop dévoiler ce mystère aux yeux du
roi mourant, déjà assez accablé, sans
qu'on eût encore la cruauté de lui
montrer le tombeau prêt à l'engloutir.

La Mole & Coconnas furent con- Punition des
damnés à avoir la tête tranchée. D'au- conjurés.
tres moins considérables subirent di-
vers genres de punitions. En allant au
supplice, Coconnas sembloit vouloir
donner à la postérité la seule instruc-
tion solide qu'on peut tirer de cette
histoire : *Messieurs*, disoit-il aux courti-
sans témoins de sa catastrophe, *vous*
voyez que les petits sont pris & les
grands demeurent qui ont fait la faute.

Si les Calvinistes & les Politiques, Avantage
de ce com-
soutenus des autres mécontents, eurent plot.

CHARLES IX.

1574.

dessein de fermer le chemin du trône de France au roi de Pologne, ils durent admirer les secrets ressorts de la Providence, qui tourna en faveur de celui qu'ils vouloient écarter, les mesures prises pour son exclusion. Sans cette conjuration si mal concertée, le duc d'Alençon & ses partisans se seroient trouvés à la mort de Charles IX, libres & en état de cabaler; au lieu que cette entreprise fournit à la reine mere une raison plausible de faire garder à vue le roi de Navarre & le duc d'Alençon, & de les mettre dans l'impossibilité de remuer; elle y trouva aussi un prétexte de retenir à la bastille les maréchaux de Montmorenci & de Cossé, comme des cautions contre les projets que pouvoient former tant au-dedans qu'au-dehors du royaume, les Calvinistes & les mécontents, sous la conduite du Prince de Condé & de Damville, gouverneur de Languedoc.

Ce qu'on
en pense.

Le succès de cette affaire, favorable à la bonne cause que la reine soutenoit, a fait imaginer que ce fut Catherine qui présenta à ceux dont elle se défioit, le piège d'un complot qu'elle dirigeoit en secret, afin de les prendre dans les filets qu'elle leur rendoit:

mais c'est lui supposer trop de raffinement. Elle eut seulement l'habileté de tourner les circonstances à son avantage; mérite rare, même entre les plus grands politiques.

Quelques Auteurs, de Thou lui-même, lui prêtent encore une autre adresse, c'est d'avoir exagéré le danger, & rempli de terreur l'ame de son fils, pour se faire rendre l'autorité qu'elle étoit prête à perdre, par les défiances qu'on inspiroit au jeune roi. Le fait est qu'il la laissa maîtresse de gouverner à sa volonté.

Dépositaire de la souveraine puissance, Catherine dirigea selon ses vues, les opérations des troupes que Charles avoit toujours tenues sur pied, & même augmentées depuis la paix. Elle envoya en Normandie, sous le commandement du maréchal de Matignon, un corps d'armée contre Montgomery qui fut pris. Deux autres, commandés par les princes de Montpensier, inviolablement attachés à la reine mere, avec des succès moins apparens, remplirent également leur objet. L'un tint en échec dans le Languedoc, Damville, chef des mécontents; l'autre resserra dans la Xaintonge, les Calvinistes,

CHARLES IX.**1574.**

Mesure que
prend la reine.

94 *L'Esprit de la Ligue.*

CHARLES IX. qui, sous la conduite de la Noue; menaçoient toutes les provinces voisines. Ainsi Catherine, comme un pilote habile, préparoit, pendant le calme, les manœuvres nécessaires pour sauver le vaisseau de la tempête qu'elle prévoyoit devoir s'élever à la mort de Charles IX.

Mort de
Charles IX.

Ce jeune prince, luttant contre la violence de la maladie, voyoit insensiblement éteindre une vie passée dans l'amertume. Il ne fut pas tranquille, même dans ses derniers momens; combattu par des idées contraires sur la manière dont il pourvoiroit au gouvernement de son royaume, en l'absence du successeur légitime. On ne peut douter qu'il n'y ait eu de la part de ceux qui l'approchoient, beaucoup d'insinuations différentes, pour l'engager à partager le souverain pouvoir; cependant la reine mere l'obtint tout entier. Les lettres de régente lui furent expédiées le 30 mai, & ce même jour mourut Charles IX; n'ayant pas encore atteint sa vingt-cinquième année.

Son caractere.

Cet âge avertit qu'il ne faut pas le juger à la rigueur. On doit excuser Matthieu, son extrême vivacité, & son penchant excessif pour les exercices violens, tels

que les travaux en fer auxquels il se livroit jusqu'à altérer son tempérament, en forgeant lui-même des casques & des cuirasses. Il aimoit aussi trop la chasse; nous avons sur ce sujet un traité écrit sous sa dictée, estimé des connoisseurs. * Charles fut très-mal élevé. Dès son enfance on lui laissa contracter l'habitude de jurer, que son exemple rendit commun entre les jeunes gens de sa cour. On ne veilla pas non plus sur ses mœurs, & ses désordres furent publics. Il eut deux enfans de Marie Touchet, fille d'un juge d'Orléans; mais la tendresse & l'estime que lui inspirèrent les graces & les vertus d'Elisabeth d'Autriche son épouse, mirent un frein à ces délires d'une jeunesse pétulente. Il n'eut d'elle qu'une fille qui lui survécut peu. Charles, en mourant, se félicitoit de ne point avoir de fils, pour ne point laisser sur le trône un enfant exposé aux mêmes chagrins que lui : pensée qui fait voir combien la couronne fut pesante à ce jeune monarque.

Prince malheureux, qui n'eut souvent le choix qu'entre les démarches

CHARLES IX.

1574.

Daubigné;
t. II. liv. II,
p. 698.

Memoire de
Bouill. l. VI.
Brantôme,
tome IX.

* *C'est un petit volume in-8^e, imprimé en 1625. Il est devenu très-rare.*

CHARLES IX.

1574.

hasardeuses ! Les trahisons qu'il éprouva changèrent son caractère, porté à la franchise & à la gaieté. Il aimoit la poésie & la musique ainsi que ceux qui y excelloient. Il avoit une manière de s'exprimer noble & énergique, un esprit vif, une conception aisée & un jugement sûr. Il en fit preuve dans sa façon de penser sur le roi de Pologne son frere. On crut d'abord que c'étoit par jalousie qu'il ne l'estimoit pas ; mais on eut tout lieu de remarquer ensuite qu'il l'avoit bien connu. Enfin, quiconque étudiera Charles IX, en faisant attention à son âge, lui trouvera plus de bonnes qualités que de mauvaises, & demeurera persuadé que l'expérience & le courage secondant ses bonnes intentions, il auroit préservé la France des maux qu'elle éprouva sous Henri III, son successeur.

HENRI III.

De Thou,
*liv. LVIII.**Davila,*
liv. VI.

IL est bon de jeter un coup d'œil général sur ce règne agité par tant de troubles, afin qu'en voyant la disposition des esprits & le concours des circonstances, on se représente mieux l'origine & le progrès des factions qui ébranlèrent le trône, & qui furent prêtes à y placer un étranger devenu l'idole

l'idole des peuples. Ces grandes révolutions dans les corps politiques, n'arrivent pas sans des symptômes avant-coureurs de la dernière crise.

HENRI III.

1574.

Dispositions
des esprits,

Ceux qu'on remarque principalement sous, Henri III, sont, de la part du Roi, une conduite bizarre qui lui ôta la confiance de la nation, & qui fit passer de la critique de sa conduite particulière, au mépris de la personne : de la part des peuples, un esprit de fanatisme & d'enthousiasme, beaucoup plus général depuis que les cruautés de la Saint-Barthélemi eurent persuadé que c'étoit au poignard à décider la querelle : de la part de la cour enfin, un goût d'intrigue universel ; les grands, comme les princes du sang, les Guises & les Montmorencis prirent l'habitude de séparer leur cause de celle de la patrie, & de se faire des créatures uniquement attachées à eux. Les gentilshommes de la cour se piquoient d'un dévouement entier à ceux qu'ils appeloient *leurs maîtres*. Il y avoit à cet égard entre les protégés & même entre les protecteurs, une rivalité qui dégénéroit souvent en querelles personnelles. On se bravoit, on se faisoit des défis ; les femmes s'en

~~Henri III.~~ mêloient ; & des intrigues d'amour,
 HENRI III. des tracasseries domestiques deve-
 1574. noient des affaires d'état.

Mœurs de
 la cour.

*Vie de
 d'Aubigné.*

*Mém. de
 Marguerite.*

Brantôme.

*Mém. de
 Bouillon.*

*Mém. de
 Montluc.*

*Journal
 d'Henri III.*

*Lettre de
 Busbec.*

Les mémoires qui nous restent de
 cetemps, écrits par les personnes même
 de la cour, attestent ces faits, & beau-
 coup de particularités qu'il est utile
 de connoître, parcequ'elles sont liées
 aux grands événemens, & qu'elles les
 ont même souvent causés. Le Louvre
 étoit comme une école ouverte à la
 jeune noblesse du royaume. Elle pas-
 soit les journées entières dans les sal-
 les basses, occupée à tirer des armes.
 C'étoit un honneur singulier de savoir
 mieux que les autres, courir, franchir
 les fossés, donner *prestement* un coup
 de pistolet & de poignard. On ne par-
 loit que de galanterie ou de meurtre,
 de carnage & d'incendie ; on inventoit,
 on se racontoit des faits d'armes ex-
 traordinaires. Ces récits échauffoient
 les imaginations, & il en résultoit des
 appels fréquens, des projets outrés ;
 des entreprises folles & téméraires.

Les idées extrêmes sur les choses
 même ordinaires, ne manquoient pas
 d'être du goût de cette jeunesse em-
 portée. Ils se lioient par des sermens
 de ne se jamais abandonner, de suivre

toujours le même parti, d'avoir biens & maux communs. L'accident de l'un étoit un malheur sensible pour l'autre : l'absence d'un ami occasionnoit un deuil. On en vit pour cette seule raison, prendre des habits lugubres, laisser croître leur barbe outre-mesure, se refuser à tous les plaisirs, vivre en hommes plongés dans la mélancolie la plus profonde, & la cour applaudissoit à ces puériles affectations.

HENRI III.

1574.

Il leur restoit pourtant de cette éducation un courage intrépide, & des liaisons sûres, non-seulement avec leurs égaux, mais encore avec les principaux seigneurs. Tous, à commencer par le roi, réputoient à honneur de s'attacher un plus grand nombre de ces *braves*, par des louanges, par des caresses, souvent par des bienfaits, tels que des mariages avantageux.

On remarquoit encore des traces de l'ancienne galanterie, mais dégénérée dans les deux sexes. Les femmes, au lieu de ces sentimens qui inspiroient autrefois l'héroïsme, tiroient vanité des preuves de dévouement outrées, que la frénésie de la passion inspiroit à leurs amans. Il

~~Henri III.~~ étoit beau, au premier signal de sa maîtresse, de se précipiter dans une rivière, sans savoir nager; d'affronter des bêtes féroces; de faire ruisser son sang avec la pointe du poignard, pour marque de la disposition où on étoit d'aimer sa dame jusqu'à la mort.

1574.

Matthieu,
liv. VII, p.
336.

Selon l'esprit du temps, Henri III, écrivant de Pologne à une princesse qu'il aimoit, *tiroit du sang de son doigt, & Souvray rouvroit & fermoit la piquûre, à mesure qu'il falloit remplir la plume.* Les hommes, en récompense du sacrifice de leur raison au caprice des femmes, demandoient plus que la bienveillance ne permettoit, & n'obtenoient que trop dans une cour aussi licencieuse. Delà les jalousies, l'espionnage, les confidences, les rapports, les inimitiés, les éclats qui déshonoroient le monarque & sa famille à la face du royaume.

Mais, ou les grands se soucioient peu alors de l'estime publique, ou ils n'avoient pas les mêmes idées que nous du respect que les gens en place se doivent à eux-mêmes. Rien de si commun que les courses tumultueuses du roi avec toute sa cour, tantôt dans les foires qu'il parcourroit,

danfant , chantant , insultant marchands & curieux , exposé lui-même aux huées d'une populace insolente ; tantôt chez les bourgeois à l'occasion d'une nôce , d'un baptême , ou de quelque autres réjouissances. Il s'y commettoit des désordres qui devenoient la matière des plaisanteries du jour. A ces débauches publiques succédoient des actes de religion éclatans , tels que des messes solennelles , des processions augustes & pompeuses ; mais , par un mélange prophane , ceux qui venoient d'assister à ces dévotions avec tout l'extérieur du recueillement , se transportoient delà chez l'astrologue & le devin , espèce de gens mis à la mode par la crédulité de Catherine de Médicis. Hommes & femmes s'y donnoient des rendez-vous clandestins. On y composoit des philtres pour se faire aimer , des charmes pour se venger. On doit mettre au nombre de ces prétendus sortilèges , de petites statues de cire trouvées chez l'infortuné la Mole , lorsqu'il fut arrêté. L'une étoit à moitié fondue , l'autre avoit une épingle dans le cœur. On lui demanda dans la torture si elles ne représentoient pas le roi ,

~~HENRI III.~~

1574.

HENRI III.

1574.

& si par ces manœuvres obscures de l'art magique, il n'avoit pas eu dessein d'altérer la santé du jeune monarque, supposant quelle s'affoiblirait à mesure que la cire fondroit, & que l'épingle entrerait dans le cœur. La Mole avoua ces procédés superstitieux, communs alors à presque toute la cour, preuves d'une ignorance grossière; mais il soutint qu'il ne les avoit employés que pour se faire aimer par une demoiselle Provençale, dont il étoit épris.

Le plus fameux de ces astrologues étoit un nommé Cosme Ruggiéri, Florentin. Il passoit aussi pour habile empoisonneur. La reine mere & plusieurs seigneurs le protégeoient ouvertement; d'où vinrent sans doute des soupçons si multipliés, qu'à peine mourait-il une personne de marque, qu'on publioit qu'elle avoit été empoisonnée. Pour les ennemis d'un moindre rang, on s'en défaisoit par l'assassinat. Nul temps, nul lieu n'étoit respecté. Le duc de Guise poursuivit l'épée à la main, jusques dans l'antichambre du roi, un gentilhomme, dont il prétendoit avoir lieu de se plaindre. Villequier, favori de Henri

III, poignarda dans le Louvre par jalousie, la femme, grosse de deux enfans. Poussée par une pareille rage, la dame de Chateau-neuf, femme décriée par ses intrigues avant son mariage, tua de ses propres mains celui qui avoit eu la complaisance de l'épouser.

Mais rien n'égale en ce genre la cruauté d'un Corse, soldat de fortune, nommé San-pietro, attaché au service de France. Son crime, quoique commis en 1567, sept ans avant le regne de Henri III, n'est pas assez éloigné pour ne point servir au tableau des mœurs de notre époque. Pierre, né à la Bastie, capitale de Corse, avoit sucé avec le lait une haine héréditaire contre les Génois, qu'on lui peignit de bonne heure comme les oppresseurs de sa patrie. Dès l'enfance, il porta les armes contre eux, & devint par sa bravoure & sa science militaire, un homme redoutable à la république. Ses exploits le rendirent célèbre, & lui gagnèrent le cœur de Vannina Ornano, fille du viceroi de Corse, très-belle & très-riche héritière, qui l'épousa, quoiqu'il fût d'une famille obscure.

De Thou,
l. XXXIV.
d'Aubigné,
t. I, liv. IV.
Brantôme,
t. VII.

HENRI III.

1574.

Pierre pouvoit vivre tranquille, à l'abri de ce mariage avantageux, s'il ne s'étoit persuadé que jamais les Génois ne lui pardonneroient leurs défaites. Plein de ces idées & de nouveaux projets, il se retira en France avec sa femme & ses enfans. Il y servit heureusement la cour pendant nos guerres civiles; mais toujours tourmenté par le desir d'affranchir sa patrie, il ne cessoit de susciter des affaires aux Génois. Il alla même jusqu'à Constantinople solliciter le Grand Seigneur d'envoyer une flotte contre eux.

Pendant ce voyage, la république attentive aux démarches de Pierre, détacha auprès de sa femme, restée à Marseille, des agents secrets, qui l'exhortèrent à revenir dans sa patrie, sous la promesse qu'on lui rendroit ses biens, & dans l'espérance que cette confiance lui feroit obtenir la grâce de son mari. La crédule Vannina se laisse persuader. Elle envoie devant elle ses meubles & ses bijoux, & part pour Gênes avec ses enfans. Un ami de San-pietro averti à temps, arme un vaisseau, poursuit la fugitive & l'atteint. Il la ramene en France & la remet entre les mains du Parlement

d'Aix qui lui donne des gardes.

Pierre apprend cette aventure en arrivant de Constantinople. Un de ses domestiques, qui avoit eu quelque connoissance du complot, & qui n'avoit osé s'y opposer, est poignardé de sa main. Il se rend à Aix, & redemande sa femme. Le Parlement appréhendant tout de ce furieux, ne vouloit pas la remettre entre ses mains. Mais quoique certaine de quelque funeste événement, Vannina, supérieure à la crainte, fait elle-même instance pour être réunie à son mari. On ne peut la refuser, & ils partent ensemble pour Marseille.

Arrivé à sa maison, Pierre la trouve vuide. Cette vue lui rend toute sa fureur. Sans s'écarter du respect qu'il conservoit toujours pour sa femme, comme infiniment supérieure à lui par la naissance, il lui reproche sa faute, & lui déclare qu'elle ne peut s'expier que par la mort. Il ordonne en même temps à deux esclaves d'exécuter cette terrible sentence. *Je ne suis pas le châtimement, répond la tendre Vannina; mais puisqu'il faut mourir, je vous demande pour dernière grâce que ce ne soit pas par la main de ces hom-*

HENRI III

1574.

~~mes méprisables~~, mais par celle du
 HENRI III. plus courageux des hommes, que sa
 1574. valeur m'a fait prendre pour mari.

Le barbare fait retirer les bourreaux, se jette aux pieds de son épouse, lui demande pardon en termes humbles & soumis, & fait venir devant elle ses enfans qu'elle embrasse. Il pleure avec l'infortunée sur les tristes gages de leur tendresse, passe à son col le fatal cordon, & l'étrangle de ses propres mains. San-Pietro part aussi-tôt pour la cour. La nouvelle de son crime l'avoit précédé. On le fait avertir de ne point paroître : il avance néanmoins, & se présente au roi. Son audace étonne : on l'écoute. Il parle de ses services, en réclame le prix, & découvrant sa poitrine cicatrisée par les blessures : *Qu'importe au roi, dit-il, qu'importe à la France la bonne ou mauvaise intelligence de Pierre avec sa femme ?* * Tout le monde frémit d'une atrocité soutenue avec autant de hardiesse ; mais on lui accorda sa grace.

* D'Aubigné raconte qu'Alfonse d'Ornano, fils de ce San-Pietro, exécutoit avec la même froideur les sentences de mort qu'il portoit contre les soldats. Un de ses neveux ayant manqué à quelque partie du com-

Quelqu'apparence d'héroïsme, mê-
lée à un forfait , le rendoit aisément
excusable dans une cour où le prince
lui-même donnoit l'exemple de la
violence. Antoine Duprat , seigneur
de Nantouillet , ayant refusé avec dé-
dain d'épouser une femme décriée ,
mais puissamment protégée , le roi de
France , le roi de Pologne , le roi de
Navarre , le bâtard d'Angoulême , le
duc de Guise & plusieurs jeunes sei-
gneurs , fondirent dans sa maison pen-
dant la nuit , comme des brigands ,
brisèrent ses meubles , rompirent sa
vaisselle , enfoncèrent ses coffres , &
ne se retirèrent qu'après lui avoir fait
mille insultes plus déshonorantes pour
eux que pour lui.

HENRI III.

1574.

Peu s'en fallut que ce divertisse-
ment ne devînt funeste. Un des frères
de Nantouillet avoit caché dans une
chambre reculée , quatre assassins ga-
gés pour un meurtre qu'ils exécute-
rent ensuite. Au fracas qui se faisoit
dans la maison , les scélérats croyant
qu'ils étoient cherchés & poursuivis ,
furent cent fois tentés de sortir de

mandement , vint se présenter à sa table. Alphonse se
jette sur lui , le poignarde , demande à laver ses mains ,
& se remet tranquillement à table.

~~leur retraite le pistolet à la main, &~~
HENRI III. de faire main basse sur tout ce qui se
1574. présenteroit. Il est certain que dans
une attaque aussi brusque, il pouvoit
arriver que les rois eux-mêmes fus-
sent blessés ou tués, avant qu'on eût
le temps d'arrêter ces désespérés. Heu-
reusement les assassins se retinrent. Ils
allèrent ensuite commettre leur cri-
me, qui fut sçu, & ne fut pas puni :
nouvelle preuve des désordres affreux
qui regnoient dans tous les états.

On étoit cruel & impitoyable de
sang-froid, & par une habitude qui
ôtoit toute honte à cet égard. Charles
IX & Henri III interrogeoient eux-
mêmes les criminels, présidoient, pour
ainsi dire, aux tortures, & assistoient
aux exécutions. Les femmes n'en dé-
tournoient pas les yeux. On remar-
que un caractère de férocité jusques
dans les témoignages les moins équi-
voques de leur tendresse. La reine
Marguerite & la jeune duchesse de
Nevers, se firent apporter les têtes de
la Mole & de Coconas leurs amans ;
se donnèrent le triste plaisir de les
toucher, de verser des larmes sur ces
restes chéris, & de les embaumer de
leurs mains. D'Aubigné rapporte que

voyageant un jour avec la Tremouille, ~~_____~~
 il s'aperçut que celui-ci changeoit HENRI III.
 de couleur à la vue de quelques cada. 1574.
 vres attachés à des gibets. Il l'arrêta,
 le prit par la main & lui dit : *Con-*
templez de bonne grâce ces objets tra-
giques ; en faisant ce que nous fai-
sons, il est bon de s'appriivoiser avec
la mort.

Cette intrépidité, quand elle se
 tourne contre les autres peuples dans
 des guerres étrangères, est capable
 de subjuguier l'univers : mais quand
 excitée par un motif aussi puissant que
 le zèle de la religion, secondée par le
 desir de dominer, elle s'exerce con-
 tre sa propre nation, elle peut faire
 un cahos du royaume le plus florif-
 fant. C'est ce qui arriva sous Charles
 IX, & encore plus sous Henri III, son
 successeur.

Le prince allant en Pologne, laissa
 la France pleine de factions. Les Cal-
 vinistes virent avec plaisir partir le
 vainqueur de Jarnac & de Montcon-
 tour. Les Montmorencis & les autres
 Catholiques mécontents, regardèrent
 comme un avantage l'éloignement
 d'un prince trop dévoué à la reine sa
 mere, qu'ils croyoient leur ennemie.

Voyage
 de Henri en
 Pologne.

Si Guise & ses partisans donnèrent
 HENRI III. quelques regrets à son départ, c'est
 1574. qu'ils le pénétoient déjà, & sentoient
 son foible qui pouvoit leur être utile.

Brantôme, Henri prit son chemin pour son
tome VIII, nouveau royaume, par l'Allemagne.
pag. 226.

Dans les états protestans il rencontra un grand nombre de François réfugiés, victimes échappées à la Saint-Barthélemi. Le jeune monarque en fut comme investi chez le comte Palatin. Les uns l'envisageoient d'un air sombre, d'autres attachoient sur lui des regards sinistres, & murmuroient assez haut pour être entendus, contre l'auteur de leur infortune. Après une réception sèche, le comte le mena dans une galerie de peintures, où le premier tableau, qui frappa sa vue, fut le portrait de l'amiral. *Vous connoissez bien cet homme*, lui dit son hôte, *vous avez fait mourir en lui le plus grand capitaine de la chrétienté, & vous ne le deviez pas; car il vous a fait & au roi de très-grands services.* Henri voulut s'excuser sur la prétendue conjuration de l'amiral. *Monsieur*, reprit froidement le comte, *vous en savez toute l'histoire.* Le roi de Pologne eut encore plus d'un

chagrin à dévorer dans sa route.

Il en fut dédommagé par les fêtes HENRI III.
qui l'attendoient dans son royaume. 1574.

Henri, peut-être le plus propre des
hommes à la représentation, y parut Comment
il s'y conduit
de manière à satisfaire ses nouveaux Matthieu,
liv. VII.
sujets. Mais ces premiers momens de pag. 386.

pompe & de magnificence passés, il
se tint presque toujours renfermé dans
son palais avec les favoris qu'il avoit
amenés, la plupart comme lui, peu
éloignés de leur vingtième année. Ils
s'y occupoient à parler de la France,
à y écrire, à entretenir les intrigues
d'amour qu'ils y avoient formées,
quelquefois à des jeux bruyans, à des
plaisirs tumultueux & emportés, qui
ne s'accommodoient guères avec la
gravité des Sénateurs Polonois.

La nouvelle de la mort de son frère Comment
il la quitte.
lui fut portée en quatorze jours. Pour
premier soin, il confirma la régence
à sa mère, & lui en envoya les pro-
visions. On délibéra ensuite dans ce
conseil de jeunes gens, si le roi met-
troit ordre aux affaires de Pologne ;
ce qui entraîneroit nécessairement du
retard, ou s'il partiroit sur le champ
pour la France. Comme le plus grand
nombre auroit voulu y être déjà ar-

rivé, ce dernier parti prévalut. Hen-
 HENRI III. ri, pendant une nuit obscure, se dé-
 1574. roba de son palais comme un fugitif, se rendit en moins de deux jours sur les frontières de l'empire, & delà à Vienne, laissant exposés à la première fureur des Polonois, Pibrac son chancelier, & ceux qui ne furent pas assez diligens pour le suivre.

Ce départ si précipité pouvoit s'excuser sur la nécessité de calmer la France, en lui montrant son roi. Mais il fut difficile de ne le point blâmer, quand on vit que loin de hâter sa marche, le monarque s'arrêtoit avec complaisance dans tous les endroits qui lui présentoient des plaisirs. Venise se distingua entre les autres états : la république lui fit les plus grands honneurs. Il trouva les mêmes motifs de retardement, dans toutes les villes d'Italie par lesquelles il passa, & n'arriva dans son royaume qu'en septembre, après avoir séjourné quelque temps à la cour de Turin, où se tinrent les conseils qui décidèrent du sort de la France.

Factions en
France.

Ce royaume étoit dans un de ces momens critiques, où le choix d'un mauvais parti pouvoit le réduire à une extrémité

extrémité, dont toute la prudence humaine ne seroit pas capable de le tirer ensuite. L'orage se formoit en dedans & au dehors. Le Prince de Condé, montrant déjà une intelligence au-dessus de son âge, retiré chez les princes d'Allemagne, ménageoit leur bienveillance pour les Calvinistes de France, avec lesquels il entretenoit un étroit commerce. Ceux-ci avoient les armes à la main dans presque toutes les provinces. Ils étoient soutenus par les *Politiques*, dont la faction prit le nom de *Tiers-parti*.

Elle se forma de Catholiques mécontents, qui alléguoient pour griefs la prison des maréchaux de Montmorenci & de Cossé, la captivité du roi de Navarre & du duc d'Alençon, & les mesures qu'ils prétendoient avoir été prises par la régente, pour détruire les grandes maisons dont la puissance lui étoit suspecte. A l'ombre de ces plaintes, ils se croyoient autorisés à se fortifier dans leurs gouvernemens, & à se cantonner dans les villes où ils commandoient. On ne voyoit que surprises de places, compositions, traités particuliers, quelques intervalles de paix dans les pro-

HENRI III.
1574.

Petites guerres.

vinces habituellement consumées par
 HENRI III. le feu de la guerre; & les horreurs de
 1574. la guerre, tout-à-coup transportées
 dans les cantons qui comptoient le plus
 sur les douceurs de la paix.

La régente n'avoit pour but que de tenir les affaires en équilibre jusqu'à l'arrivée du roi. Elle y réussit par un mélange de fermeté & de condescendance. D'une main elle présentait la guerre, augmentant les troupes, & ordonnant aux généraux d'agir : de l'autre elle signoit des trêves. Sitôt qu'on vouloit traiter, on la trouvoit prête ; elle prévenoit même, mais sans marquer ni crainte, ni empressement.

Montgomme
 ri décapité.

Dès les premiers jours de sa régence, Catherine fit un acte de vigueur qui mortifia les réformés & les grands du royaume. Montgommeri, le meurtrier involontaire de Henri II, un des chefs les plus accrédités dans le parti calviniste, avoit jusqu'alors fait heureusement la guerre dans plusieurs provinces du royaume. C'est à ses victoires dans le Béarn, que les confédérés durent le rétablissement de leurs affaires, après la bataille de Montcontour. Ce fut lui qui déter-

mina la reine Elizabeth à donner des troupes aux Rochelois, & il commandoit la flotte qui en tenta le secours. Mais repoussé de ce côté, il vint échouer en Normandie, où son bonheur l'abandonna. Le maréchal de Matignon l'investit dans Domfront, & le força de se rendre. Montgommeri fut amené à Paris, où le Parlement lui fit son procès. Il avoua que lui qui avoit affronté sans se troubler, des armées entières & des remparts hérissés de canons, n'avoit pu se défendre d'un frémissement d'horreur, à l'aspect de ses juges.

Ils le condamnèrent comme rebelle & complice de la conspiration de l'amiral. Montgommeri étoit plus coupable qu'un autre, car puisqu'il avoit eu le malheur de tuer son roi, il auroit dû consacrer au service de la veuve & de ses enfans, tout ce qu'il avoit de talens, au lieu de se jeter, comme il fit, dans la faction & dans l'intrigue. L'arrêt porté contre lui fut exécuté; *exemple qui nous apprend*, dit M. de Thou, *que dans les coups qui attaquent les têtes couronnées, le hazard est imputé à crime, quand même la volonté seroit innocente.*

~~Henri III.~~
 HENRI III. 1574. On accusa la reine de l'avoir sacrifié aux mânes de son époux ; mais vengeance ou justice , Catherine se montra inflexible. Tant est puissant le langage de la loi sur l'esprit des peuples ! quand on vit Montgomeri condamné, selon les formes ordinaires, par un arrêt du Parlement, personne ne réclama : il n'y eut que de légers murmures foiblement insinués dans les écrits qui parurent. La reine n'en tint compte , toute occupée qu'elle étoit à prévenir les entreprises des mécontents, & à traverser l'union qu'ils méditoient.

Assemblée
 de Millaud.

Il y eut entr'eux à ce sujet plusieurs conférences , dont les plus fameuses sont celles de Millaud , ville du Rouergue , tenues dans le cours de Juillet & d'Août. Le prince de Condé , quoiqu'absent, en étoit l'ame. Il demandoit que les Eglises réformées fissent sur elles-mêmes une imposition, & de l'argent qu'elles lui enverroient , il promettoit de lever en Allemagne une armée qu'il conduiroit en France. Condé devoit en être le chef jusqu'à la délivrance du duc d'Alençon & du roi de Navarre, à qui il remettroit le commandement,

quand ils seroient délivrés de la captivité où la cour les retenoit depuis ~~le supplice de la Mole.~~ HENRI III. 1574. Les confédérés s'engagèrent réciproquement; savoir, les politiques à procurer aux Calvinistes l'exercice de leur religion, & ceux-ci à ne point quitter les armes, que la liberté n'eût été rendue aux maréchaux de Cossé & de Montmorenci : tous enfin à faire une guerre opiniâtre jusqu'à ce que dans des Etats légitimement assemblés, on eût pourvu solidement à la réforme du gouvernement, à la punition des perturbateurs du repos public, & au soulagement des peuples.

La reine se donna beaucoup de mouvement, pour empêcher l'effet de ces conférences. D'abord elle suspendit long-temps, par des propositions captieuses, le départ des députés de la Rochelle, & d'autres Eglises qui devoient s'y rendre. Ensuite elle envoya des agens secrets, chargés de semer la discorde entre les ministres. Mais si la conclusion essuya des délais, ce fut moins par le moyen de ses ruses, que par l'irrésolution de Henri de Montmorenci, second fils du conné-

Damville
signe la confédération de Millaud.

Brantôme,
t. VII & IX.

Le Lab.
tome II.

Vie de d'Aubigné,
p. 132.

~~Henri III.~~ table, duc de Damville, & gouverneur de Languedoc.

1574.

Ce seigneur, d'un caractère doux & pacifique, se trouva, comme malgré lui, chef d'un parti dans l'état. C'étoit un homme indolent, difficile à émouvoir, qui aimoit les plaisirs; mais d'un jugement exquis, incapable de se tromper quand il vouloit se donner la peine d'examiner une affaire, & prenant alors assez sur sa nonchalance pour suivre, comme l'homme le plus actif, les résolutions que sa prudence lui dictoit. Voyant le royaume en feu sous Charles IX, Damville se renferma dans son gouvernement. Il n'auroit pas mieux demandé que d'y entretenir la paix: mais tantôt les entreprises des Calvinistes, tantôt les ordres de la cour, le tiroient de sa tranquillité. Il y revenoit le plutôt qu'il pouvoit; conduite dont se plaignoient les commandans voisins, sur-tout Montluc qui aimoit la guerre, qui la faisoit pour le plaisir de la faire, & qui auroit voulu que tous les autres fussent aussi acharnés que lui.

La comparaison de ces gouverneurs

remuans, avec Damville, le faisoit regarder en cour comme un homme peu sûr. Plusieurs fois, les ministres tentèrent, mais sans succès, de le tirer de sa province. Au moment de l'emprisonnement de son frère, la reine, sous prétexte de conférence, lui envoya deux de ses affidés, qu'on prétend avoir été chargés d'ordres de le saisir, mort ou vif. Lui, de son côté, aussi sous prétexte de ramener les Calvinistes à la paix, entretenoit avec eux des liaisons réglées. Ainsi ce n'étoient que ruses & tromperies de part & d'autres. A l'occasion d'une maladie aigüe, dont les symptômes parurent extraordinaires, Damville crut avoir été empoisonné. Cependant, malgré la persuasion d'une mauvaise volonté si marquée, l'amour du repos auroit encore prévalu, & il ne se seroit pas joint aux confédérés de Millaud, s'il avoit pu se promettre quelque sûreté de la part du roi, qu'il alla exprès trouver à Turin.

Tous les princes que Henri III vit dans sa route, l'empereur & sur-tout le doge de Venise, homme d'une prudence consommée, lui conseillèrent la paix. Marguerite de Savoie, sa tante,

HENRI III.

1574.

HENRI III.
1574. desiroit ardemment de le voir réuni avec les Montmorencis, persuadée que delà dépendoit le retour de plusieurs Grands aliénés, & la chute du tiers parti. Le roi ne paroissoit pas éloigné de leur accorder ses bonnes grâces, & sur les espérances qu'il en donnoit, la duchesse engagea Damville à risquer le voyage de Piémont. Il s'y trouva en concurrence avec Neuville de Villeroi, & Hurault de Chiverni, envoyés par la régente. Quand Henri suivoit les conseils de la duchesse, Damville étoit favorablement écouté; mais si-tôt que le jeune monarque prêtoit l'oreille aux insinuations des ministres de sa mère, il ne montrait plus au gouverneur de Languedoc, que froideur & indifférence. Celui-ci, voyant qu'il n'y avoit aucun fond à faire sur cet esprit chancelant, prit congé, & arriva dans son gouvernement, signa la confédération de Milaud.

Henri III
reintre en
France.

Aussi la guerre, sans être précisément déclarée, se trouva allumée par tout le royaume. Henri III parut indifférent sur ces troubles, plus amusé des fêtes qu'on lui donnoit, qu'alarmé des dangers que lui présentoit

un soulèvement général. Ce fut dans ces dispositions qu'il entra en France. La régente alla au-devant de lui jusqu'à Lyon : elle s'étoit fait précéder par le duc d'Alençon & le roi de Navarre. Ils ne furent pas reçus par le roi en criminels, mais avec toutes les caresses d'usage à l'égard de parens qu'on chérit. Alors on commença à connoître le caractère de Henri. Quoiqu'il ne doive que trop se développer par la suite, il convient néanmoins d'en exposer dès à présent les contrastes principaux, parcequ'ils furent la vraie cause des troubles du royaume.

Chiverni, qui fut un de ses ministres les plus affidés, & qui lui resta constamment attaché, dit qu'il n'avoit pas le jugement bon ; qu'il sentoit mieux qu'il ne pensoit ; qu'il avoit trop bonne opinion de sa suffisance ; qu'il méprisoit les conseils des autres, & que ses voluptés le firent mépriser.

Le duc de Nevers qui l'avoit vu de près, a écrit que quand il aimoit quelqu'un, il ne pensoit & n'agissoit plus que par ses conseils, exclusivement même à ses propres idées ; qu'il se transformoit, pour ainsi dire, en ses

Son caractère.
Mém. de Chiverni, p. 212.
Mém. de Nevers t. I.
Matthieu, l. VII, p. 418.

HENRI III. favoris, & qu'il étoit d'une prodigalité au-delà de toutes bornes. L'Historien Mathieu qui apprit les anecdotes de Henri IV, & des seigneurs contemporains, dit que Henri III regardoit les cruautés utiles, comme justes & permises. Nous pouvons ajouter encore qu'il tenoit de la reine, sa mere, le goût du raffinement dans les affaires; en sorte que de plusieurs expédiens, il choisissoit toujours les plus obliques & les plus compliqués. Il étoit brave à la vérité, mais aisé à rebuter, ne supportant volontiers de la guerre, que le moment de l'action. De ces défauts, on déduit naturellement tous les événemens de son regne. Doué de plus de pénétration que de justesse, il devoit saisir vivement un projet, & prendre toujours les plus mauvais moyens pour réussir. Esclave de la volonté de ses favoris, il n'est pas surprenant que Henri ait souvent sacrifié l'état à leurs intérêts. Ses profusions outrées, durent nécessairement créer des sentimens de haine & de mépris dans le cœur du peuple qui paye & qui souffre. Enfin de cette inclination pour les fausses finesses, pour les coups de main hazardés, pour un

repos indolent, il ne pouvoit résulter qu'un cahos d'intrigues, de défiances & de traités de paix faits mal à propos; semences de nouvelles guerres.

HENRI III.
1574.

Tel est en raccourci le tableau du regne de Henri III. Puisqu'il se déterminoit à la guerre, il étoit naturel de penser que ce monarque, célèbre dès l'âge de vingt-un ans par deux victoires, alloit se mettre lui-même à la tête de ses armées, & poursuivre à outrance ses ennemis. Mais par une conséquence dont on doit trouver bien d'autres preuves dans sa conduite, il s'amusa, pour ainsi dire, à chicaner avec ses sujets, en faisant un jour des offres qu'il rétractoit le lendemain, en tâchant, non de les ramener au devoir, mais de les détruire les uns par les autres. Ce manège n'aboutit qu'à faire soupçonner sa bonne foi, & à lui attirer dès le commencement des marques publiques de mépris.

Cinquième
guerre civile.
Sully, t.
I. p. 86.

Montbrun, gentilhomme du Dauphiné, le premier du royaume, qui, quinze ans auparavant avoit pris les armes pour la religion réformée, sommé de la part du roi de rendre quelques prisonniers, eut l'audace de ré-

Insolence
des révoltés.
Brantôme.
Le Lab. tome II.
Dupleix, t. III.

~~_____~~
HENRI III. pondre : Comment ! le roi m'écris
1574. comme roi, & comme si je devois le
reconnoître. Je veux bien qu'il sache
que cela seroit bon en temps de paix ;
mais en temps de guerre qu'on a le bras
armé , & le cul sur la selle , tout le
monde est compagnon. Montbrun paya
de sa vie son insolence. L'année sui-
vante, les assiégés de Livron , petite
ville en Languedoc , aussi coupables ,
furent plus heureux. Le roi avoit en-
voyé son armée devant cette place :
voyant qu'elle s'y morfondoit sans
avancer , il vint lui-même au
camp avec ses courtisans. Du haut de
leurs murailles , les assiégés les accablè-
rent d'injures : *Laches ! leurs crioient-ils, assassins ! que venez-vous chercher ?*
Croyez-vous nous surprendre dans nos
lits & nous égorger, comme vous avez
fait à l'amiral ? Paraissez , jeunes
mignons ! venez éprouver à vos dé-
pens que vous n'êtes pas seulement
capables de tenir tête à nos femmes.
On vit pendant les attaques une vieille
femme assise sur la brèche , filer tran-
quillement , & narguer les assiégeans.
Comme si le roi ne fût venu que
pour essuyer cette insulte , il se retira ,
& le siège fut levé.

Livre quatrième. 125

Tout déclinait dans les armées, comme dans le conseil, parceque les ministres instruits, les anciens généraux voyant leur crédit absorbé par les jeunes favoris, se retiroient. Loin d'être touché de cette désertion, Henri s'en applaudissoit. Débarrassé de ces hommes graves, il se trouvoit moins gêné dans ses plaisirs; & les titres qu'ils laissoient vacans, lui servoient à décorer ses mignons.

Etant à Avignon, le roi assista à la procession des pénitens, genre de dévotion que l'exemple de la cour rendit commun en France. On se revêtoit d'une espèce de sac, qui descendoit jusqu'aux talons: il étoit surmonté d'un capuchon qui enveloppoit la tête, & couvroit le visage, percé seulement à l'endroit des yeux, pour laisser la vue libre. Il y avoit des pénitens noirs, blancs, verts & bleus, ainsi nommés de la couleur du sac. A la ceinture ils portoient un grand chapelet de têtes de mort, & une longue discipline, dont quelques-uns faisoient usage. Dans les pays chauds comme l'Italie, où ces confréries furent inventées, elles faisoient leurs processions le soir ou la nuit: elles re-

HENRI III.

1574.

Pourquoi
les affaires
empirent.

Le roi s'as-
soie aux pé-
nitens.

*Journal
de Henri
III.*

~~Henri III.~~ tinrent cette coutume dans les pays plus tempérés où elles s'introduisirent.

1574. La dévotion consistoit à aller d'Eglises en Eglises, récitant à deux chœurs des litanies & des psaumes chantés d'un ton lugubre. On sent combien sous ce déguisement, favorisé des ténèbres, il pouvoit se commettre de désordres. C'est cette facilité souvent suivie de l'effet, qui attiroit les jeunes gens de la cour. Chacun voulut en être pour complaire au monarque, jusqu'au roi de Navarre, *que le roi disoit en riant n'être guère propre à cela.*

Mort du
Cardinal de
Lorraine.

*Journal de
Henri III.*

En sortant d'une de ces processions, le cardinal de Lorraine fut attaqué d'une maladie qui l'emporta précipitamment à la fin de Décembre. Ce prélat étoit trop considérable, pour qu'on ne soupçonnât pas qu'il avoit été empoisonné. Sa mort occupa la cour pendant quelques jours. La reine mère s'imaginoit le voir comme un grand phantôme pâle qui lui faisoit des reproches; visions effrayantes qui n'attaquent guère une ame ferme, ni une conscience nette! Un affreux orage, qui désola presque toute la France le lendemain de sa mort, fut, selon les Catholiques, un signe certain du cour-

roux du ciel, jusqu'alors apaisé par ~~les prières de ce grand homme.~~ Les HENRI III.
Religionnaires dirent au contraire que 1574.
c'étoit le sabbat des démons qui venoient le chercher. On raconte ces extravagances, pour faire voir comment juge l'esprit de parti.

Charles, Cardinal de Lorraine, ne fut pas un méchant profond, une ame noire, un esprit libertin, un cœur corrompu. Pour être en droit d'en porter ce jugement, il faudroit d'autres témoignages que ceux de ses ennemis. Ce ne fut pas non plus un homme sans passions, sacrifiant tout à la religion, & supérieur aux foiblesses humaines. *Il y avoit long-tems, dit le Laboureur, qu'on ne voyoit plus de saints de si grande maison.* C'étoit un ambitieux doué de talens naturels & exquis, & d'un génie vif, qui, à force de se justifier à soi-même ses desirs, vint peut-être à bout de se persuader qu'ils étoient utiles à la patrie. Cette illusion n'est point rare, même dans les hommes d'Etat. Ainsi avoit pensé le fameux chancelier de l'Hôpital, mort l'année précédente. On soupçonnoit ce dernier de n'avoir toujours opiné pour la paix, que par attachement à la nou-

*Rerum mirab. p. 119.
Dupleix, tome III.
Le Lab.*

HENRI III. 1574. velle Religion, dont on le croyoit par-tisan secret, & il assure dans son testament qu'il ne l'a conseillée que pour le bien du royaume. De même le Cardinal de Lorraine, si déclaré pour la guerre, recevant les derniers sacrements en présence du roi, *proteste devant ses deux maîtres, que jamais il n'a rien fait ou pensé qui pût préjudicier à la France.* Ainsi il est des hommes qui, avec les plus grandes lumières, peuvent jusqu'au dernier soupir se tromper eux-mêmes, ou chercher à tromper les autres.

1575. La mort du cardinal de Lorraine fut suivie de près par le mariage du roi. Il avoit aimé Marie de Clèves, princesse de Condé. Son inclination a servi de fond à quelques romans : c'étoit à elle qu'il écrivoit de Pologne avec son sang. Si-tôt qu'il eut appris la mort de Charles IX, il lui expédia un courier, pour lui dire qu'elle seroit reine de France ; mais elle mourut presque subitement.

Mariage du Roi.
De Thou, liv. IX.
Davila, liv. VI.
Mém. de Nevers, t. I.
Math. liv. VII.
Dupleix, tome III.
Journal de Henri III.

Henri se rappela pour lors les charmes de Louise de Vaudimont, nièce du duc de Lorraine, qu'il avoit vue en allant en Pologne. Il l'épousa à Reims dans le mois de Février, le lende-

main de son couronnement. Cette princesse douce & vertueuse, fut toujours triste au milieu des grandeurs : elle ne pouvoit se consoler du sacrifice qu'elle avoit été forcée de faire, en préférant le roi de France au frère du comte de Salmes, dont elle avoit écouté les vœux dès l'enfance. Louise fut aussi recherchée par François de Brieune, de la maison de Luxembourg. Henri qui le savoit, le trouvant triste un jour, lui dit : *J'ai épousé votre maîtresse, je veux vous donner la mienne.* L'échange n'étoit point égal, puisqu'il s'agissoit d'une fille décriée. Brieune s'excusa, & trop pressé il se sauva de la cour.

Ainsi tantôt un manque d'égards, tantôt un passe-droit enlevoit au roi de bons serviteurs. Jamais cependant prince n'en eut tant besoin. Pendant qu'il se livroit au spectacle de son sacre, qu'il passoit des journées entières à arranger des diamans sur ses habits, & à présider à la toilette de sa nouvelle épouse, les Calvinistes & les Politiques du tiers parti, mettoient à Nîmes la dernière main au traité, dont ils étoient auparavant convenus.

Ce fut une vraie ligue qui forma

HENRI III.

1575.

Confédération de Nîmes.

Ses conditions.

comme une république dans l'Etat:

HENRI III. Les confédérés se nommèrent des

1575. chefs, établirent des impôts, en réglèrent la levée & l'emploi, firent des loix pour l'administration de la justice, pour la discipline des troupes, pour la liberté du commerce, pour l'exercice de la religion réformée : loix indépendantes du souverain, dont la base étoit un engagement solennel de ne jamais traiter les uns sans les autres. Ils furent toujours fidèles à cette clause, & quelque effort que fit la reine mere pour les désunir, elle n'y put réussir. Au contraire les brouilleries de la cour fournirent aux mécontents de nouveaux appuis.

Le roi se
fait haïr de sa
cour.

*Mém. de
Marguerite.*

*Mém. de
Névers, t. I.*

*Brant. t.
III.*

*Math. l.
VII.*

*Dupleix, t.
III.*

L'histoire de ces tracasseries domestiques, devient nécessairement l'histoire du royaume. Ce sont précisément les grands événemens par les petites causes. Les premiers personnages de ces scènes singulières, furent le roi, le duc d'Alençon son frère, le roi de Navarre, Marguerite son épouse, & la reine mere : les seconds, une foule de jeunes gens & de femmes, entre lesquels se distinguoit Louis Berenger Duguaft, favori en chef, si je puis me servir de ce terme, & la fa-

meuse de Sauve, dangereuse enchantresse, fure de retenir dans ses chaînes ceux à qui elle présentait la coupe empoisonnée du plaisir. HENRI III.
1575.

Henri, étant en Pologne, s'entretenoit fréquemment avec ses confidens des dames de France. Eloignés de celles dont la présence auroit pu leur imposer, ces jeunes gens, autant par vanité que par désœuvrement, se vantoient de leurs bonnes fortunes, & au défaut d'aventures réelles, en imaginoient de vraisemblables. Le roi voyant celles qu'il avoit cru les plus sages, mêlées dans ces récits indiscrets, conçut pour toutes un mépris qui fut en France la règle de sa conduite à leur égard. Après ce qu'il savoit, il ne croyoit pas qu'aucune dût résister. Il prétendoit nouer lui-même les intrigues, & les rompre à sa volonté. Quand il en rencontroit d'opiniâtres & de rebelles aux amans qu'il leur désignoit; il trouvoit fort mauvais que des femmes, qui en avoient écouté d'autres, ne se rendissent point aux vœux de ses mignons. Si elles cédoient; par des fouris malins ou des généralités dont l'application étoit facile, il leur faisoit sentir qu'il étoit

HENRI III. initié dans le mystère. Les femmes
1575. qui n'aiment point à être contraintes,
 encore moins à être devinées, le
 payoient d'une haine proportionnée
 à ses mépris, sur-tout la reine Mar-
 guerite sa sœur.

Cette princesse, dans ses mémoi-
 res, laisse transpirer ces sentimens,
 dont elle rejette la cause sur Duguaft,
 qu'elle dit avoir empoisonné l'esprit
 du roi son frere. On soupçonneroit,
 à l'entendre, que ce favori eut l'au-
 dace d'élever ses desirs jusqu'à elle,
 & que ce fut une passion rebutée qui
 le porta à noircir la sœur de son roi :
 crime dont Marguerite tira une cruelle
 vengeance. Il étoit jaloux, dit-elle,
 de l'union qui régnoit entre moi &
 mon autre frere le duc d'Alençon, &
 il en inspiroit au roi des défiances ;
 comme si cette liaison eût eu pour
 but des intérêts contraires à la sûreté
 de la couronne. Le monarque dans
 ces préventions, se faisoit une loi de
 déprimer son frere, pour lui ôter tout
 crédit.

Caractère du
 duc d'Alen-
 çon.

Le duc d'Alençon avoit le défaut des
 petits genies : il étoit ombrageux, poin-
 tilleux, & s'imaginoit toujours qu'on
 le méprisoit. D'une figure peu avanta-

geuse , il se trouvoit malheureuse-
ment dans le cas d'effuyer malgré son HENRI III.
rang des comparaisons humiliantes. 1575.
Loin de ménager cet esprit aisé à
gagner , le roi l'aigrissoit en le brus-
quant , ou en applaudissant aux mo-
queries indécentes de ses favoris. Ainsi
rabaisé , le duc d'Alençon cherchoit
tous les moyens de se relever & de se
rendre plus considérable. Son cœur s'ou-
vroit avec une espèce de volupté aux
projets ambitieux que lui présentoient
les mécontents. Le monarque qui ren-
controit toujours le jeune duc dans
les complots , s'en choquoit d'autant
plus , qu'il l'estimoit moins. De-là na-
quit entre les deux frères une aver-
sion qui les rendoit d'une crédulité
sans égale , sur tout ce que leurs flat-
teurs vouloient leur insinuer l'un con-
tre l'autre.

Pendant que le roi alloit à Reims
pour se faire sacrer , Hauteмер , sei-
gneur de Fervagues , un de ces hom-
mes que l'appas de la fortune mène
au crime comme à la vertu , vint le
trouver déguisé en paysan , pour
lui donner avis d'une conspiration con-
tre sa personne , dont le duc d'Alen-
çon étoit chef. Henri , sans autre in-
Méintelli-
gence entre les
frères.
Matthieu,
l. VII, p.
420.

HENRI III.

1575.

formation, croyoit le dénonciateur sur sa parole; mais la reine mère, remarquant que Fervaques prétendoit mettre son zèle à prix, conseilla d'aller bride en main, & d'approfondir. Sur l'offre qu'il faisoit de prouver sa dénonciation par l'aveu même des complices, on lui donna un homme de confiance, nommé Barat, chargé d'aller les entendre.

Fervaques lui assigne rendez-vous dans un village près de Langres, & le cache dans une vieille masure, en attendant que les conjurés soient rassemblés. Barat se présente à eux en pleine campagne, & se dit envoyé du duc d'Alençon. Ils lui demandent des lettres de créance : Je n'avois garde, leur répond Barat, de me charger de lettres en pareilles circonstances. Comme il étoit cautionné par Fervaques, les conjurés se contentent de cette défaite. Ils entrent alors en conversation & expliquent leur dessein : ils ne se proposoient pas moins que de tuer le roi, pour mettre le duc d'Alençon à sa place. A les entendre il n'y avoit rien de si facile, quand le monarque, après son sacre, iroit de Reims à saint Marcoul; mais

ils se plaignoient vivement de Monsieur, parce que depuis quinze jours qu'ils tenoient un agent auprès de lui, ils ne pouvoient avoir de ses nouvelles. Barat leur donna de bonnes espérances, les quitta, & vint faire son rapport.

HENRI III.

1575.

Muni de ces preuves, le roi vouloit qu'on fît le procès à son frère; mais la reine mère se mit entre deux. On manda Monsieur, il avoua qu'il avoit eu connoissance du complot; mais il assura n'avoir pas su jusqu'où on vouloit le pousser, & n'y avoir jamais donné son consentement. Catherine fit entendre au roi son fils que c'étoit moins un parti pris qu'une velléité passagère de quelques mécontents obscurs, qui prétendoient se rendre importans; & elle assoupit l'affaire. Mais il en resta au roi un vif ressentiment contre son frère, & il étoit toujours prêt à le soupçonner.

Une fois, à l'occasion d'un mal d'oreille, une autre fois pour une simple piquûre d'épingle, il se mit en tête que le duc d'Alençon l'avoit empoisonné. Celui-ci, outré de ces imputations injurieuses, vouloit attaquer ouvertement les favoris qu'il en croyoit les

Embarras
de la reine
mere.

auteurs. La reine se trouvoit fort embarrassée entre ses enfans. Madame HENRI III. de Sauve lui servoit à arrêter les fougues de son plus jeune fils ; mais il échappoit souvent à l'adresse de cette femme , sur-tout quand la jalousie s'en mêloit , ce qui arrivoit quelquefois lorsqu'elle montrait des égards au roi de Navarre , avec qui néanmoins elle étoit obligée de partager ses attentions , afin de le retenir aussi dans ses liens.

Son antipathie contre le roi de Navarre.

Mém. de Marguerite.

Pour ce prince , comme s'il avoit été atterré par le massacre de la Saint-Barthelemi , il vivoit depuis ce temps dans l'indolence , ne se refusant pas absolument aux occasions qui pouvoient favoriser sa fortune ; mais ne s'y livrant néanmoins qu'avec précaution , parcequ'il savoit qu'il étoit entouré de surveillans & d'ennemis.

Henri III l'aimoit ; mais soit caprice ou crainte , Catherine , qui l'avoit aussi aimé dans son enfance , le haïssoit depuis qu'il étoit son gendre : elle eut même quelques idées de rompre son mariage *pour lui faire un mauvais tour* , dit la reine Marguerite dans ses mémoires. Elle raconte ainsi le fait : *Etant allée un jour de fête*

fête au lever de ma mère, que nous devions faire nos pâques, elle me prend à serment de lui dire vérité, & me demanda si le roi mon mari étoit homme, me disant que si cela n'étoit elle avoit moyen de me démarier. Je la suppliai de croire que je ne me connoissois pas en ce qu'elle me demandoit; mais quoique ce fût, puisqu'elle m'y avoit mise, je voulois y demeurer.

HENRI III.
1575.

Cette mauvaise volonté de Catherine se manifesta encore à la mort de Charles IX. Prêt à expirer, le roi voulut embrasser son beau-frère. Ne pouvant priver son gendre de cette faveur, Catherine y joignit du moins des circonstances, qu'elle crut devoir l'assaisonner d'amertume. Pour introduire le roi de Navarre auprès de Charles, on le fit passer par une galerie longue & obscure, dans laquelle on avoit aposté des hommes armés à figures farouches, dont le maintien menaçant pouvoit intimider les plus intrépides. Le moribond combla son beau-frère de caresses, lui recommanda sa femme, sa fille, & même son royaume. Puis tombant sur la conspiration de la Mole: *Je sai*, dit-il,

Cayet, 2. T.
p. 252.

HENRI III. *que vous n'êtes point du trouble qui est survenu. Si j'eusse voulu croire ce qu'on m'a dit de vous, vous ne seriez plus en vie. Ne vous fiez-en.... La reine répondit : Monsieur, ne dites pas cela. Madame, reprit le roi, je le dois dire, & est vérité. Cayet assure que la personne, ou simplement indiquée, ou nommée trop bas, pour qu'on ait pu l'entendre, étoit la reine mere elle-même. Selon le conseil de Charles IX, le gendre se défia toujours de sa belle-mère; & quelques caresses qu'elle lui fît, il ne se remit plus entre ses mains, si-tôt qu'il en fut une fois tiré.*

Insulte faite au duc d'Alençon.

Mém. de Marguerit.

Les députés, que les confédérés entretenoient auprès du roi malgré les hostilités, exhortoient vivement les deux princes à se délivrer de leur captivité. Le premier qui leur prêta l'oreille, fut le duc d'Alençon. Entre les braves qui s'étoient attachés à son service, on remarquoit Bussi d'Amboise, homme à bonnes fortunes, le mieux fait de la cour, dont la valeur égaloit l'arrogance. Sa fierté le rendoit insupportable aux favoris du roi qu'il bravoit en toute rencontre, & par contre-coup au roi lui-même,

qui adoptoit tous les préjugés de ses mignons. A la haine se joignirent quelques motifs de jalousie, & il fut résolu de s'en défaire; mais quoique les assassins fussent en grand nombre & favorisés de la nuit, le coup manqua, par la résistance de quelques amis dont Bussi étoit toujours accompagné. Le duc d'Alençon regarda comme un attentat contre sa propre personne, l'entreprise méditée contre son plus cher favori.

HENRI III.

1575.

Quelque temps auparavant, sur un bruit que Damville étoit mort en Languedoc, le roi avoit donné ordre d'étrangler à la bastille, les maréchaux de Montmorenci & de Cossé. Ils ne durent la vie qu'aux délais & aux remontrances de Gilles de Souvré, qui obtint que du moins on attendroit la confirmation de cette nouvelle. Elle se trouva fausse, & les pros crits furent sauvés; mais ces résolutions sangui naires, quoique non exécutées, outrèrent le duc d'Alençon & les Montmorencis. Egale ment maltraités, ils unirent leurs ressentimens. Le duc d'Alençon se sauva de la cour en Septembre, & se jeta entre les bras des mécontents.

On veut se défaire de Montmorenci.

Matth. 1. l. VII, p. 418.

Dupleffis, Mornay.

Son évasion fit un grand éclat dans

~~le royaume.~~ Le roi croyoit avoir en-
 HENRI III. dormi les confédérés par des offres
 1575. bien supérieures à tout ce qu'ils pou-
 De Thou, voient demander. Il consentoit à leur
 l. LXI. donner des places de sûreté : au lieu
 Davila, de quatre juges recusables, seize dans
 liv. VI. chaque Parlement ; libre exercice de
 la religion Calviniste, dans les lieux
 actuellement en possession de ce privi-
 lège, aux Seigneurs haut justiciers par-
 tout, aux autres dans leurs châteaux,
 pourvu qu'ils ne fussent ni dans les
 fauxbourgs des villes prohibées, ni à
 deux lieues de la cour, ni à dix de
 Paris. Quoique ces propositions n'eus-
 sent point été acceptées, le monarque
 restoit en repos, persuadé que tôt ou
 tard les rebelles se rendroient à ses
 desirs.

Les mécon-
 tens appellent
 une armée
 étrangère.

Les mécontents profitoient de cette
 indolence, pour mieux lier leur partie.
 Sous les yeux de la cour, de son con-
 sentement même, & avec ses passe-
 ports, leurs députés alloient en Alle-
 magne, en revenoient, & portoient les
 paroles des confédérés au prince de
 Condé, qui négocioit avec le duc Jean
 Casimir, fils de l'Electeur Palatin. Ce
 prince se fit acheter bien cher. Outre
 des stipulations très-justes, savoir que

toutes les opérations de paix & de guerre ne se feroient que de concert HENRI III.
avec lui, & qu'on lui donneroit des su- 1575.

retés pour la paye de ses troupes, il exigea encore que la première condition du traité de paix, quand on y viendrait, seroit que le roi lui cédât d'une manière indéfinie, le gouvernement de Metz, Toul & Verdun. Dans la crainte de n'avoir aucun secours, les confédérés en passèrent par cette clause odieuse. Quand on fut que le duc d'Alençon avoit quitté la cour, il fut résolu, pour donner du poids au parti, que le prince de Condé & Casimir ne s'intituleroient que lieutenans du duc d'Alençon.

De Paris, le duc se sauva à toute bride à Dreux, ville de son appanage, où il trouva une forte escorte. Il y publia un manifeste rempli de protestations de fidélité au roi, de plaintes contre ses favoris, & de promesses aux grands & aux peuples, style ordinaire de ces sortes de pièces. De Dreux, le prince se retira en Poitou, où il fut joint par la Noue, Levi de Vantadour, beau-frère de Damville, Henri de la Tour d'Auvergne, son neveu, accompagnés d'un gros corps de noblesse.

Le duc d'Alençon quitte la cour.

HENRI III.

1575.

Effet de cette évasion.

Mem. de Marguerite, de Nevers, de Bouillon.

Si-tôt qu'on s'aperçut de la fuite du duc, ce fut un trouble général à la cour. Le roi alloit & venoit, s'emportoit, menaçoit. Il écrivit par-tout, ordonna aux princes, aux seigneurs, à tout ce qui l'environnoit, de monter à cheval, & de lui ramener son frère mort ou vif. Quelques-uns obéirent; mais le plus grand nombre ne crut pas devoir céder à cette vivacité. Ils répondirent *qu'ils voudroient mettre leur vie en ce qui seroit du service du roi ; mais d'aller contre monsieur son frère, ils savoient bien que le roi leur en sauroit un jour mauvais gré. Il est dangereux, disoit le duc de Montpensier, de se mettre entre la chair & l'ongle.* On fut si étonné en cour, on soupçonnoit si peu quelles étoient les forces & les desseins du duc, qu'on fit fortifier la ville de saint Denys, comme si le duc d'Alençon avoit eu une armée prête à faire le siège de Paris.

Catherine
cruelle & in-
dulgente.

Math. I.
III, p. 523

La frayeur rend ordinairement cruel. La reine mere, apprenant que Thoré, frère du duc de Montmorenci, étoit prêt à entrer en France avec un corps de troupes destiné à frayer le chemin à l'armée de Casimir, lui fit dire que s'il avançoit, elle lui enverroit les têtes de

son frère & de son beau-frère. Il répondit : *Si la reine fait ce qu'elle dit*, HENRI III.
elle n'a rien en France où je ne laisse 1575.
des marques de ma vengeance, & il continua sa marche. Cette assurance fit prendre une résolution contraire; ce fut de délivrer les maréchaux, & de se servir de leur médiation, pour négocier avec le duc d'Alençon.

Catherine prit toutes sortes de mesures pour persuader aux prisonniers Combat au-
près de Lant-
gres. qu'ils étoient redevables de la liberté à sa seule bienveillance; & après les avoir comblés de caresses, elle les mena en Touraine, où elle s'aboucha avec le duc d'Alençon. Le succès du traité dépendoit de celui des armes. Thoré étoit entré en France à la tête d'un corps de Reitres, dans le dessein d'aller joindre les confédérés au-delà de la Loire. Guise, gouverneur de Champagne, alla au-devant de lui, l'attaqua près de Langtes, & le défit. Il reçut dans cette action une blessure à la joue, dont la marque lui resta toute sa vie, ce qui le fit surnommer *le balafré*. Le vif intérêt que les Catholiques prirent à son accident, montra combien sa conservation leur étoit précieuse. Il ne put poursuivre son avantage, parce-

que le roi ne lui envoya pas de secours. On en conclut dès-lors que ce
 HENRI III. prince appréhendoit ses succès, sujet
 1575. de murmure pour les Catholiques zélés.

Trêve de
 sept mois.

Les choses restèrent donc à peu près indécises, & les rebelles regardant cet échec comme peu important, se tinrent toujours fermes, de manière que la reine, avec tous ses efforts, ne put obtenir qu'une trêve de sept mois, à commencer du vingt-deux novembre, au vingt-cinq Juin; encore fut-elle toute à l'avantage des confédérés. Le roi s'engagea à donner une grosse somme, tant pour payer l'armée de Casimir, que pour l'empêcher d'entrer en France; de livrer aux Religionnaires & Catholiques unis, six villes; savoir Angoulême, Niort, la Charité, Bourges, Saumur & Mézières; de payer les garnisons qu'on y mettroit aux ordres du prince de Condé & du duc d'Alençon, & d'entretenir au dernier une garde de Suisses, d'Arquebusiers & de Gendarmes. Il est vrai qu'on mit pour condition que paix ou guerre, ces villes seroient rendues à l'expiration de la trêve; mais on sentoît bien que c'étoit une condition illusoire; débattue
 seulement

seulement afin de sauver en apparence l'honneur du roi ; car il étoit clair que si les confédérés se prêtoient à la paix, ils stipuleroient pour premier article, la conservation de ces gages de leur sûreté, & qu'en cas de guerre, ils se garderoient bien de les rendre.

HENRI III.

1575.

Ainsi en moins de quatorze mois, Henri III se vit réduit à faire une trêve honteuse avec ses sujets. Il fut obligé de souffrir les étendards des révoltés sur les remparts de ses villes. Il perdit la couronne de Pologne, dont la nation assemblée le priva avec une brusquerie qui tenoit du mépris. Il sacrifia aux ducs de Savoie & de Lorraine, sans pouvoir en faire des amis, de bonnes places & de grands territoires qui avoient coûté, sous ses prédécesseurs, beaucoup de sang à la France. Enfin il essuya dans sa propre cour le plus sensible des affronts.

Henri forcé
de céder de
tous côtés.

Duguaft, ce favori impérieux qui, fier de la protection de son maître, se croyoit à l'abri des revers, éprouva dans ce temps ce que peut une femme irritée. Marguerite, reine de Navarre, se plaignoit depuis long-tems d'être en butte à sa malice. Elle l'accuse dans ses mémoires d'avoir voulu ren-

Duguaft.
son favori
assassiné.

HENRI III. 1575. dre sa conduite suspecte à son mari ; de lui avoir enlevé l'amitié du roi son frère ; d'avoir été cause qu'il prit contr'elle des résolutions extrêmes. On auroit tort de le juger sur les accusations de son ennemie. Duguaft avoit des qualités estimables, entr'autres celle de ne point flatter son maître, vertu rare dans un favori. *Je l'ai vu*, dit Brantôme, *faire des remontrances au roi lorsqu'il lui voyoit faire quelque chose de travers, ou qu'il l'oyoit dire de lui. Le roi le trouvoit bon & s'en corrigeoit ;* mais pour Marguerite, elle le détestoit. Cette princesse, sans crédit, indifférente à sa mère, méprisée de son mari, haïe du roi, attaqua ce colosse de puissance & l'abattit. Elle cherche un assassin, surmonte ses craintes & ses scrupules, dans une entrevue qu'elle lui ménage pendant la nuit, aux dépens de sa réputation, & fait poignarder Duguaft dans son lit, presque sous les yeux du roi, qui se contente de le plaindre, & n'ose le venger.

Amusemens
puériles du
roi.

Journal
d'Henri III.

Ces évènements n'altéroient que faiblement la tranquillité de Henri III, le plus facile des hommes à se consoler de ses disgraces. On a cru que

c'étoit pour faire diversion à ses cha-
grins, qu'il se livroit à des occupa- HENRI III.
tions & à des amusemens si disparates, 1575.
& qui l'affectoient tellement, qu'ils pa-
roissoient alors sa principale affaire. Le
journal de sa vie présente une infinité
de ces sortes d'actions, quelquefois ex-
cellentes en elles-mêmes, quelquefois
simplement puériles; mais presque
toujours faites à contre-temps. Non-
obstant toutes les affaires de la guer-
re & de la rebellion que le roi avoit
sur les bras, il alloit ordinairement
en coche avec la reine son épouse, par
les rues & maisons de Paris, prendre
les petits chiens qui leur plaisoient,
alloient aussi par tous les monastères
des femmes, aux environs de Paris,
faire pareilles quêtes de petits chiens,
au grand regret des dames qui les
avoient, se faisoient lire la grammai-
re & apprendre à décliner.

Le même prince en Octobre & No- ses dévotions.
vembre, pendant que les rebelles se
fortifioient à l'ombre de la trêve, fit
mettre sus par les Eglises de Paris,
les Oratoires, autrement dit les Para-
dis, où il alloit tous les jours faire
des aumônes & prières en grande dé-
votion, laissant ses chemises à grands

~~goderons~~ , dont il étoit auparavant
 HENRI III. si curieux , pour en prendre le collet

1575. renversé à l'Italienne. Il fit faire procession générale & solennelle , en laquelle il fit porter les saintes reliques de la sainte chapelle , & assista tout du long , disant son chapelet en grande dévotion. Par ordre de sa majesté , la ville & la cour y assistèrent , hormis les dames que le roi ne voulut qu'elles s'y trouvassent , disant qu'il n'y avoit dévotion où elles étoient.

C'est encore un problème de savoir si Henri vaquoit à ces exercices de religion par hypocrisie , par amour du spectacle , ou par véritable dévotion. Il seroit trop dur de taxer d'hypocrisie un homme qui ne sut jamais prendre sur lui-même de cacher ses vices ; mais on peut lui soupçonner de l'ostentation quand il assistoit à ces cérémonies avec un air de parade & de vaine complaisance ; le taxer de légèreté , quand après , il étoit le premier à rire des bouffonneries qui échappoient à ses jeunes mignons , sous le sac de pénitens ; enfin lui reprocher de l'inconséquence , quand non content de dire son chapelet de têtes de mort le long des rues , il le marmotoit

au bal & dans des parties de débau-
che, & quand il l'appeloit en plaisan-
tant *le fouet de ses grandes haquenées.*

HENRI III

1575.

Peut-être aussi qu'ayant été mal éle-
vé, il se persuada que la religion ne
consistoit que dans ces dehors, qui n'en
doivent jamais être que l'accessoire.

Pendant que la trêve se publioit
d'un côté, elle se rompoit de l'autre.
Si les chefs suspendoient les hostilités,
les inférieurs se croyoient permise une
petite guerre qui ne déplaisoit pas aux
princes, parce qu'elle tenoit les trou-
pes en haleine. Les gouverneurs de
Bourges & d'Angoulême, villes accor-
dées aux confédérés par le traité, ne
voulurent point les céder. La cour
seignit d'en être fâchée, & donna en
échange aux Réformés, Cognac & saint-
Jean d'Angely. On ne parla pas seule-
ment de livrer Mézières, selon les con-
ventions. Il auroit été en effet bien im-
prudent de leur abandonner une ville
située sur la frontière du royaume, qui
auroit servi d'appui aux Allemands
qu'on auroit voulu introduire en
France. Le roi levoit aussi des trou-
pes étrangères, sujet de plaintes pour
les confédérés, qui avoient l'injustice
de crier à la trahison, pendant qu'ils

Hostilités
pendant la
trêve.

ne gardoient pas même les bien-
 HENRI III seances.

1576.

De Thou,
liv. LXII.
Davila,
liv. VI.

Comme si les hommes n'eussent pas mérité qu'on mît du moins de l'art à les tromper, le duc d'Alençon écrivit hardiment au Parlement, qu'une armée étrangère alloit entrer en France; qu'il en étoit fâché, mais qu'il comptoit ne s'en servir que contre les ennemis de l'Etat. Il prioit en conséquence les Magistrats d'interposer auprès de son frère leurs bons offices, pour lui faire connoître la justice de sa cause. Le duc écoutoit en même temps les propositions avancées par la reine, tendantes à une paix générale. Il envoyoit de concert avec elle, des courriers chargés de retarder la marche de Casimir, & sous main il le pressoit d'avancer.

L'armée
 étrangère en-
 tre en France.

Ces instances secrètes eurent leur effet. Casimir & Condé entrèrent en Champagne en Février, traversèrent la Bourgogne, passèrent la Loire & l'Allier, & se joignirent dans le Bourbonnois, le premier jour de Mars, au duc d'Alençon, qui fut déclaré généralissime. Ses forces réunies se trouvèrent monter à trente mille hommes Suisses, Allemands & François. Elles

Livre quatrième. 151

avoient été coroyées dans leur marche par une armée royale, sous le commandement du duc de Mayenne, frère cadet du duc de Guise; mais il ne jugea pas à propos de les attaquer, soit qu'il ne fût pas assez fort, ou qu'il n'eût pas des ordres assez précis de la cour, dont les délibérations étoient toujours traversées par de nouveaux évènements.

Henri, roi de Navarre, vivoit au milieu des troubles en homme indifférent. D'Aubigné prétend qu'il faisoit le personnage de *Brutus* à la cour de Tarquin, cachant sous une indolence politique, l'activité & les autres vertus héroïques qui le rendirent depuis les délices de la France, & la terreur de ses ennemis. Mais il est plus vraisemblable que Henri, alors âgé seulement de vingt-deux ans, étoit enchaîné par les plaisirs. Loin d'envier le rôle brillant qu'alloit jouer le duc d'Alençon quand il quitta la cour pour paroître à la tête des confédérés, le roi de Navarre ne vit dans cet évènement qu'un rival de moins auprès de Madame de Sauve, leur commune maîtresse, dont la reine se servoit pour le retenir.

HENRI III.

1576.

Le roi de Navarre se sauve de la cour.

Journal d'Henri III. D'Aubigné, t. II, pag. 778.

Mém. de Chiver. pag.

9^e. De Bouil. pag. 174.

De Sully, liv. I, p. 88.

Amirault, p. 207.

Mém. de Marguerite.

De Mornay.

Mathieu, liv. VII.

p. 427.

HENRI III. 1576. Mais le remede vint d'où venoit le mal. Celle même qui le captivoit lui fit connoître qu'on le méprisoit, qu'on ne l'avoit employé dans aucune occasion malgré ses offres; que le commandement des armées étoit donné à d'autres qui ne le valoient pas, & que pendant qu'il croupissoit dans une molle oisiveté, le duc d'Alençon alloit ou se couvrir de lauriers, ou, s'il vouloit se prêter à la paix, obtenir la Lieutenance générale du royaume. Ces discours emurent le roi de Navarre; son courage se réveilla, mais la prudence lui servit de guide. Il accoutuma de longue main ses surveillans à ne point s'inquiéter des absences qu'il faisoit de temps en temps, sous prétexte de chasse, & à la première occasion favorable il se sauva de la cour en Février.

Ce n'est pour ainsi dire que de ce moment que commence la vie du grand Henri. Il alla d'abord, d'une traite, à vingt lieues de Paris, où il rassembla quelques amis qui avoient le mot, & se retira avec eux à grandes journées dans son gouvernement de Guyenne. Sans doute la crainte de n'être qu'en second l'empêcha de join-

dre l'armée des confédérés que le duc d'Anjou commandoit; mais il envoya des députés à un grand conseil qu'ils tinrent à Moulins, dont le résultat fut une longue requête au roi. Elle contenoit en détail les demandes des intéressés.

HENRI III.

1576.

Si le roi les eût accordées, c'en étoit fait de la Religion Catholique, & de sa couronne. Outre les anciennes concessions, telles que la liberté de conscience & des places de sûreté, les réformés demandoient le partage de routes les Eglises & des dîmes entre le clergé Romain & leurs ministres; qu'on augmentât l'apanage de Monsieur, avec des clauses qui l'auroient rendu une vraie souveraineté dans le royaume, entre autres qu'on lui donnât une garde toujours subsistante de six cents hommes de cavalerie, & trois mille d'infanterie, entretenue aux dépens du roi. Chacun fit ensuite ses propositions en particulier. Le prince de Condé exigeoit la jouissance du gouvernement de Picardie, dont il n'avoit eu jusque-là que le titre, aussi bien que la disposition absolue de Boulogne sur mer. Le roi de Navarre vouloit une autorité presque indépendante dans son gouvernement de Guyenne, la souve-

Prétentions
outrées des
confédérés.

rainereté dans ses domaines de France;
 HENRI III. les payemens des anciennes pensions ac-
 1576. cordées à sa famille, de la dot de sa femme, & des arrérages. Ceux qui ne purent faire entrer leurs prétentions dans la requête générale, eurent soin d'en charger les députés qu'on envoya à la cour. Il est clair que, si ces articles eussent passé, il se seroit établi dans toutes les parties de la France, une multitude de petites républiques, qui, ayant le même intérêt, se seroient réunies au premier signal contre l'autorité légitime.

La reine fait
la paix.

La reine mere para habilement ce coup. Comme le duc d'Alençon marquoit un vif attachement à la reine de Navarre, sa sœur, à qui le roi avoit donné des gardes après la fuite de son mari, sa mere la tira de prison; & la mena avec elle au camp de son fils, escortée de plusieurs autres dames, qu'on appelloit son *escadron volant*.

On remarqua que la vue de cette troupe fit chanceler le duc. Rien ne parut dur à Catherine pour retirer son fils des mains des mécontents. Elle augmenta son apanage de trois provinces, la Touraine, le Berry & l'Anjou. On lui en donna tous les droits honorifiques; la disposition du civil & du mi-

Livre quatrième. 155

litaine ; la nomination aux bénéfices
consistoriaux, & une pension de cent HENRI III.
mille écus d'or. De ce moment le duc 1576.
d'Alençon prit le titre de duc d'An-
jou.

Quand le prince fut content, il s'i-
magina, selon la coutume des grands,
que tous les autres devoient l'être ;
de sorte que chacun fut réduit à tirer
ce qu'il put : le prince de Condé, des
espérances pour son gouvernement de
Picardie ; Casimir, l'attente d'une belle
terre en France, & de la solde due à
ses troupes, à qui on ne donna comp-
tant qu'une somme très-modique, en
comparaïson de la dette totale. Les au-
tres cédèrent, sans conditions meilleu-
res ni pires qu'auparavant. Il y eut
seulement un édit qui étendoit un peu
les privilèges des réformés, & qui ré-
habilitoit la mémoire de l'Amiral, de la
Mole, & de Coconnas. Le reste fut ren-
voyé à l'assemblée des Etats, que le
roi indiqua à Blois pour la mi-No-
vembre. En attendant, le duc d'An-
jou alla dans son appanage, jouir de sa
nouvelle domination. Le roi de Na-
varre se cantonna en Guyenne, le
prince de Condé, dans les environs
de la Rochelle, & Casimir retourna

156 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. sur la frontière de Champagne, at-
tendre les millions qui lui étoient pro-
mis.
1576.

Les favoris
commencent
à être appelés
mignons.

Journal
d'Henri III.

Mais comme il ne se trouva rien dans les coffres, le roi voulut *fouiller aux bourses des bourgeois de Paris* : le moment n'étoit pas favorable. L'année précédente le roi ayant voulu emprunter, on lui avoit répondu par des remontrances; cette année on ajouta des pasquinades. * On murmuroit hautement de voir le roi entouré de jeunes gens, auxquels il prodiguoit l'argent des peuples. Ses principaux favoris étoient Caylus, Maugiron, Livarot, saint-Mesgrin, Joyeuse, Nogaret, la Valette. La plupart furent introduits à la cour par René de Villequier qui y faisoit le personnage méprisable d'artisan de plaisir. La main qui les présentait, rendit leurs mœurs

* On afficha celle-ci au Louvre : *Henri, par la grâce de sa mère, inutile roi de France & de Pologne, imaginaire Concierge du Louvre, Marguillier de S. Germain l'Auxerrois, Bâteleur des églises de Paris, Gendre de Colas, Gauderonneur des collets de sa femme, & Friseur de ses cheveux, Mercier du palais, Visiteur d'estuves, Gardien des quatre mendiants, Pere conscript des blanc batus, & Propagateur des Capuchins.*

suspectes. Ils commencèrent alors à être appelés *Mignons*. Leur air efféminé donna lieu à des imputations odieuses, que la conduite du roi ne démentoit pas assez. Il en résulta à l'égard de ce prince un mépris général, qui peut-être plus que tout le reste, accrédita la fameuse faction connue sous le nom de la Ligue.

HENRI III.
1576.

LIVRE V.

CEUX qui lisent l'histoire, ne sont pas surpris d'y trouver des révolutions opérées par des conquérans rapides, armés de droits légitimes ou apparens, ou occasionnées par le mécontentement des grands & du peuple, attaqués dans leurs biens & leurs privilèges, ou enfin causées par le zèle d'une religion ancienne à soutenir, ou d'un dogme nouveau à établir. Ces évènements sont ordinaires, & il n'y a guère d'Etat qui n'en fournisse des exemples.

Ce que la ligue présente de singulier, c'est d'abord le soulèvement presque général des Catholiques, contre un roi très-catholique & toujours reconnu pour tel, malgré les suggestions

Singularité
de la ligue.

De Thou,
liv. IXIII.
Davila,
liv. VI.

employées pour faire suspecter sa foi :
 HENRI III, ensuite les prétentions hardies de cette
 1576. ligue audacieuse , même dans la foiblesse de ses commencemens ; sa marche toujours ferme & uniforme , malgré la connoissance qu'on avoit de ses secrets, malgré les mesures prises pour l'arrêter : le but du complot qui étoit de mettre sur le trône un Etranger , sans titre même coloré : les succès effrayans de cette ligue , à la vérité punis dans le chef, mais si bien concertés, que de son sang répandu , nâquirent de nouveaux monstres ; le fanatisme qui poignarde les rois, l'anarchie qui désole les empires, la tyrannie du peuple, brutale & insolente , plus redoutable que celle des grands ; enfin tous les fléaux que Dieu envoie aux hommes dans sa colère, fléaux qui désolèrent la France jusqu'au moment où le Tout-puissant , touché de nos maux , couronna les efforts du grand Henri vainqueur & pacificateur de son royaume.

Son origine
 éloignée.

*Mém. de
 Montluc ,
 liv. VI.
 p. 430.*

Il ne faut pas s'imaginer que les Guises concurent tout-à-coup le projet de s'asseoir sur le trône. Leur ambition eut ses âges. On prétend que le Cardinal de Lorraine concerta la

ligue après la bataille de Dreux, dans le concile de Trente; mais s'il imagina quelque chose, ce ne fut tout au plus que le dessein de lier le sort de la maison à la religion Catholique, dont les zèles regardoient son frère comme leur soutien. Peut-être poussa-t-il ses idées politiques jusqu'au projet de fortifier cette liaison par l'accession des autres puissances Catholiques, comme le pape & le roi d'Espagne. Il se forma à la vérité en 1563, dans les provinces, & même à la cour, de petites ligues particulières que le gouvernement réprima : c'étoit déjà l'ouvrage de l'inquiétude des Catholiques, qui, voyant les Calvinistes réunis, allarmèrent le conseil du roi, lui arrachèrent des graces, & s'unirent aussi de leur côté, pour former un contre-poids, & empêcher que ces guerres ne devinssent préjudiciables à leur religion; mais ces petites ligues, éparées & isolées, n'avoient point de centre commun. Ce ne fut qu'en cette année 1576, qu'on commença à parler d'élire un chef, capable de soutenir l'ancienne religion, indépendamment du roi, regardé comme trop foible. Il est possible que dès-lors Henri de Lor-

HENRI III.

1576.

Rec. de choses mémor.

tome III.

p. 694.

Sat. Ménip.

p. 121.

raine, duc de Guise, chef désigné,
 HENRI III. n'ait plus mis de bornes à ses vœux.

1576. Ce seroit pourtant le croire un peu chimérique, que de lui supposer des prétentions à la couronne, bien développées avant la mort du duc d'Anjou.

Son chef.

*Mém. de
 Marguerite.
 Vie de
 Thou, liv.
 II, p. 103.*

Guise, fils du duc assassiné devant Orléans, n'avoit pas dix-neuf ans quand il attira sur lui les yeux de toute la France, par sa belle défense dans Poitiers, que l'amiral assiégeoit. Ne négligeant aucune occasion de frapper les Religionnaires, couvert de leur sang à la saint-Barthélemi, prodigue du sien à la tête de l'armée qui battit les Allemands près de Langres, il blama toujours les ménagemens de la cour pour les Calvinistes : par-là il gagna souverainement le cœur des Catholiques. Les murmures des plus zélés, à la nouvelle de la dernière paix, lui marquèrent, pour ainsi dire, son rôle. Il avoit autrefois aspiré au mariage de Marguerite de Valois, depuis reine de Navarre ; mais l'indignation de Charles IX, outré de son audace, le força d'y renoncer. Henri III l'aimoit dans ce temps ; il l'embrassoit un jour, & regardant tendrement

tendrement sa sœur : *Plut à Dieu*, lui dit-il, *que vous fussiez mon frère !* HENRI III.

Au retour de Pologne le même Prince ne lui montra plus que de l'indifférence. Guise trouva la même froideur dans le duc d'Anjou & le roi de Navarre., dont il rechercha inutilement les bonnes grâces. S'apercevant donc qu'il n'avoit rien à espérer à la cour, où l'on affectoit de lui donner toutes sortes de dégoûts, il se livra à la faveur populaire qui travailloit sourdement pour lui.

Il se trouve toujours dans les factions des gens ardens, qui font leur intérêt de celui des chefs, & qui poussent souvent plus loin que ceux-ci n'espéreroient, les moyens imaginés par les spéculatifs. Des bourgeois de Paris, marchands, gens de Palais, & autres, non contents de s'entretenir entr'eux, par occasion, de l'Etat & de la Religion, en vinrent jusqu'à tenir des assemblées clandestines, dans lesquelles ils traitoient la matière exprès. Comme ils avoient déjà vu les Calvinistes s'engager par des sermens & des souscriptions de formulaires à la défense de la cause commune, ils crurent ne pouvoir mieux faire dans la

Sa naissance.
ce.

HENRI III.

1576.

circonstance, que de suivre cet exemple. On ne peut assurer si cette manie-
 d'associations commença par Paris, ou
 par les Provinces. L'acte le plus an-
 cien qui nous en reste, & le seul en-
 tier, est de Picardie. Le seigneur
 d'Humières, qui y commandoit, avoit
 une querelle personnelle avec le prin-
 ce de Condé. Craignant de voir tom-
 ber sa puissance, si le prince, selon
 une clause expresse de la dernière
 paix, étoit mis en possession de son
 gouvernement, d'Humières tâcha de
 lui susciter des obstacles, & n'en trou-
 va pas de meilleur, que de forcer la
 noblesse, par un engagement solem-
 nel, à ne rien souffrir qui pût préju-
 dicier au bien de la religion Romaine.
 Il dressa une formule de serment
 qu'il présenta aux gentilshommes de la
 province, presque tous aussi Catholi-
 ques qu'attachés à leur commandant.
 Ils signèrent cette confédération, & en
 peu de tems la Picardie entière, vil-
 les & campagne, se trouva engagée
 dans la ligue.

Condition
 de la ligue.

Mém. de
 Marg. t. I.

Le préambule du formulaire, & le
 but qu'on paroïssoit s'y proposer, ne
 présentoit rien que de louable au pre-
 mier coup d'œil. On s'engageoit par

serment à persévérer jusqu'à la mort dans la sainte union formée au nom de la sainte Trinité, pour la défense de la religion Catholique, du roi Henri III, & des prérogatives dont le royaume jouissoit sous Clovis; première insinuation qui rendoit les ligueurs maîtres d'étendre leurs vues à des objets absolument étrangers à la religion; mais le poison le plus subtil étoit caché dans les loix mêmes de l'association conçues en ces termes : « Nous nous » obligeons à employer nos biens & » nos vies, pour le succès de la sainte » union, & à poursuivre jusqu'à la mort » ceux qui voudront y mettre obstacle. » Tous ceux qui signeront seront sous » la sauve-garde de l'union, & en cas » qu'ils soient attaqués, recherchés ou » molestés, nous prendrons leur défense, même par la voie des armes, » contre quelque personne que ce soit. Si » quelques-uns, après avoir fait le serment, viennent à y renoncer, ils » seront traités comme rebelles & réfractaires à la volonté de Dieu, sans que ceux qui auroient aidés à cette vengeance puissent jamais en être inquiétés. On élira au plutôt un chef; à qui tous les confédérés seront obli-

HENRI III.

1576.

Dupleix,
tome III.
p. 207.

HENRI III. 1576. » gés d'obéir, & ceux qui refuseront ;
 » seront punis selon sa volonté. Nous
 » ferons tous nos efforts, pour procu-
 » rer à la sainte union des partisans, des
 » armes, & tous les secours nécessai-
 » res, chacun selon nos forces. Ceux
 » qui refuseront de s'y joindre, seront
 » traités en ennemis, & poursuivis les
 » armes à la main. Le chef seul déci-
 » dera les contestations qui pourroient
 » survenir entre les confédérés, & ils
 » ne pourront recourir aux magistrats
 » ordinaires que par sa permission.»
 Ainsi ils transportoient toute la puis-
 sance royale sur ce chef futur, qu'on
 sentoît bien devoir être autre que le
 roi.

Ses progrès. Henri ne fut cette entreprise contre
 son autorité, que lorsqu'il y avoit déjà
 beaucoup de gentilshommes, d'ecclé-
 siastiques, de bons bourgeois, de gens
 de Palais, des villes considérables
 & des provinces entières affidés à la
 ligue. Quant au plan secret & aux res-
 sorts qu'on devoit faire jouer, il les
 apprit du moins assez à temps pour y
 pourvoir, s'il avoit su prendre une ré-
 solution & la suivre. Ces lumières lui
 vinrent de son ambassadeur en Espa-
 gne, où les ligüés entretenoient des

agens cachés. Elles lui vinrent aussi par le canal des Calvinistes, qui surprirent & firent passer au roi les papiers d'un avocat nommé David, député à Rome par le parti, & instruit de tous les mystères. Quelques auteurs prétendent que ces papiers furent supposés par les ennemis du duc de Guise; mais il seroit bien étonnant qu'ils eussent si bien deviné & exposé d'avance, à très-peu de changement près, ce qui fut successivement tenté par les ligueurs. Au reste, que ces mémoires soient réels ou supposés, comme ils développent exactement le plan de l'intrigue, nous en donnerons ici la substance.

HENRI III.

1576.

On commençoit par l'éloge des Guises, qu'on disoit issus de Charlemagne, & on continuoit ainsi : « De puis qu'au préjudice des descendans de cet empereur, les enfans de Hugues Capet ont envahi le trône, la malédiction de Dieu a éclaté sur ces usurpateurs. Les uns ont été privés de sens, d'autres de la liberté, ou ont été frappés des foudres de l'Eglise. La plupart, sans santé & sans force, sont morts à la fleur de leur âge, ne laissant point de succes-

Plan de la ligue.

HENRI III.**1576.**

» leur. Le royaume, sous ces regnes
» malheureux, est devenu la proye
» des Hérétiques, tels que les Albi-
» geois & les pauvres de Lyon. La
» dernière paix, si avantageuse aux
» Calvinistes, va aussi les établir solide-
» ment en France, si on ne profite de
» cette occasion même, pour rendre
» le sceptre de Charlemagne à sa pos-
» térité.

» Les Catholiques unis, dans l'in-
» tention de soutenir la foi, sont donc
» convenus de ce qui suit : savoir,
» qu'en chaire & au confessional, ceux
» du Clergé s'élèveront contre les pri-
» vilèges accordés aux sectaires, &
» exciteront le peuple à empêcher
» qu'ils n'en jouissent. Si le roi mar-
» que de l'appréhension que l'infrac-
» tion de la paix en cet article essen-
» tiel, ne le replonge dans de nou-
» veaux troubles, on l'engagera à re-
» jeter tout l'odieux de cette affaire
» sur le duc de Guise. Le danger au-
» quel ce prince s'exposera en se dé-
» vouant ainsi à toute la haine des
» Religionnaires, le rendra plus cher
» aux Catholiques. Son audace enhar-
» dira les timides à signer la ligue, &
» grossira le parti. Tous les confédé-

« rés jureront de le reconnoître pour
« chef : les Curés des villes & des cam- HENRI III.
« pagnes ; tiendront un rôle de ceux 1576.
« qui sont en état de porter les ar-
« mes. Ils leur diront en confession ce
« qu'ils auront à faire, comme ils l'au-
« ront appris des supérieurs ecclésiast-
« tiques, qui recevront eux-mêmes les
« instructions du duc de Guise, & ce-
« lui-ci enverra secrettement des offi-
« ciers, pour former les nouveaux en-
« rôlés.

« Les Religionnaires ont demandé
« eux-mêmes l'assemblée des Etats :
« ils seront convoqués à Blois, ville
« toute ouverte. Le chef du parti au-
« ra attention de faire élire dans les
« provinces, des députés inviolable-
« ment attachés à l'ancienne religion,
« & au souverain Pontife. En même
« tems des capitaines dispersés dans le
« royaume, leveront un certain nom-
« bre de soldats déterminés, qui pro-
« mettront par serment de faire en
« temps & lieu ce qu'on leur comman-
« dera. Il faudra aussi engager par des
« insinuations douces, le duc d'An-
« jou, le roi de Navarre, le prince de
« Condé, & tout ce qu'il y a de sei-
« gneurs suspects, à se rendre aux

» Etats avec le roi. Pour le duc de
 HENRI III. » Guise, il ne s'y trouvera pas, afin
 1576. » d'éloigner les soupçons, & aussi afin
 » d'être plus en état de donner ses
 » ordres, loin de la cour qui l'éclaire-
 » roit.

» Si quelqu'un s'oppose aux résolu-
 » tions qu'on prendra dans les Etats,
 » en cas qu'il soit prince du sang, il
 » sera déclaré inhabile à succéder à
 » la couronne : de toute autre qua-
 » lité, il sera puni de mort, ou l'on
 » mettra sa tête à prix, si on ne peut
 » le saisir. Dans ces dispositions, les
 » Etats feront une profession de foi
 » publique, ordonneront la publica-
 » tion du concile de Trente, confir-
 » meront les ordonnances faites pour
 » la destruction de l'hérésie, & révo-
 » queront tous les édits contraires.
 » Ainsi le roi se trouvera dégagé des
 » paroles données aux Calvinistes. On
 » leur prescrira un temps pour se ré-
 » concilier avec l'Eglise. Comme pen-
 » dant cet intervalle, il faudra pren-
 » dre les armes pour réduire les plus
 » opiniâtres, les Etats représenteront
 » au roi que, si on veut réussir, il ne
 » faut désormais qu'un seul homme à
 » la tête de l'entreprise, & ils de-
 mandent

» manderont le duc de Guise, le seul
» général habile qui n'a jamais eu de
» liaisons avec les Hérétiques.

HENRI III.

1576.

» Pour donner du poids à cette re-
» quête, au jour dit les soldats levés
» sourdement dans les provinces, pa-
» roîtront autour de Blois, fortifiés
» de quelques troupes étrangères. On
» enlèvera Monsieur, & on lui fera son
» procès comme à un criminel de lèze
» majesté divine & humaine, pour
» avoir extorqué du roi, son frère,
» des conditions favorables aux Héré-
» tiques rebelles. Le duc de Guise,
» maître des armées, poursuivra les
» révoltés, s'assurera des principales
» villes, mettra sous bonne garde
» tous les complices de Monsieur,
» dont il fera achever le procès; &
» enfin, de l'avis du Pape, comme fit
» autrefois Pepin à l'égard de Chil-
» deric, il renfermera le roi dans un
» monastère pour le reste de ses jours.»

Tel étoit le projet de l'avocat David
que nous abrégeons. Il fut regardé
alors comme une chimère; & en effet
qui auroit cru qu'on toucheroit un jour
au moment de le voir réussir? Le Pa-
pe Grégoire XIII, sans y prendre
grande confiance, le toléra comme

Ce qu'on
en pense dans
le temps.

Cayet, t. I.
p. 5.

Le Labour.
t. I.

Journal de
Henri III.
t. I.

~~capable du moins de suspendre les~~
 HENRI III. progrès du Calvinisme en France.

1576. Philippe II, roi d'Espagne, qui appréhendoit toujours que les François tranquilles chez eux, ne portassent du secours aux rebelles des pays-bas, saisit avidement cette occasion de brouiller. Il promit d'aider la ligue d'hommes & d'argent, engagement auquel il ne fut que trop fidèle pour la tranquillité du royaume.

Premiers
 Etats de Blois.

*Journal de
 Henri III.
 t. I. & III.
 Mélanges
 historiques
 de Camusat.*

*Mém. de
 Nevers, t. I.
 p. 166.*

Henri III savoit en grande partie ces desseins, quand il ouvrit les Etats au commencement de Décembre. Il y parut au milieu de sa cour avec une majesté que ses foiblesses habituelles ne l'empêchoient pas de porter dans les actions d'éclat. Le duc de Guise ne se trouva pas aux premières séances; elles étoient composées de députés presque tous attachés à la ligue, & disposés à se conduire par les secrètes impressions du chef, quoiqu'absent. Dès le commencement, il s'engagea une espèce de combat, non tel qu'il auroit dû être de monarque à sujet, également intéressés à ne montrer de la contrariété dans les opinions, que pour mieux s'accorder sur le bien public; mais comme entre

ennemis captieux qui cherchent à se sur-
prendre par des propositions insidieu-
les.

HENRI III.

1577.

Les Etats demandèrent que ce qui seroit décidé unanimement dans l'assemblée générale, eût force de loi, ou bien que pour la plus prompte expédition des affaires, le roi nommât un certain nombre de juges, auxquels les Etats en joindroient autant, & que ce qui auroit été réglé par ce conseil souverain, devînt irrévocable. Henri éluda ces propositions qui tendoient toutes deux à introduire une puissance différente de la sienne. On demanda aussi la publication du concile de Trente, la révocation des grâces accordées aux Hérétiques, & la guerre contr'eux. Toutes ces prétentions ne se développèrent que successivement, tantôt insinuées avec douceur, tantôt accompagnées de menaces: mais le roi en garde contre les surprises, au défaut de la vigueur qu'il auroit dû montrer, avoit toujours des subterfuges prêts, & pallioit du moins le mal, s'il n'avoit pas assez de résolution pour l'empêcher.

Il hésita long-temps sur le parti qu'il prendroit au sujet de la ligue. L'igno-

Embarras
du roi au su-
jet de la ligue.

HENRI, III.

1577.

rer, c'étoit lui donner le moyen de se fortifier à l'ombre d'un silence que les mal-intentionnés prendroient pour impuissance. Frapper un coup contr'elle, la déclarer illicite & abusive, c'étoit risquer de se compromettre, parce qu'on trouveroit peut-être dans ses partisans plus de résistance qu'on ne pensoit. Enfin, lui laisser choisir un chef, autant auroit-il valu descendre tout d'un coup du trône & abdiquer la couronne.

Il s'en déclare chef.

Tout balancé, Henri, selon son caractère, ami du repos, se détermina au moyen qui le débarrassoit pour le moment : ce fut de se déclarer lui-même chef de la ligue. On en dressa un formulaire, d'où étoient retranchées toutes les ambiguïtés dangereuses pour l'autorité royale. Le monarque le jura lui-même, le fit accepter aux Etats, & donna ordre qu'il fût signé à Paris, & par toute la France.

Députation
aux mécon-
tenus.

Cet expédient qu'on a blâmé, en disant que le roi Henri s'étoit rendu par-là simple chef de parti dans son royaume, déconcerta du moins pour quelque temps le duc de Guise & ses adhérens. Ils accoururent à Blois ; & ne pouvant plus embarrasser le roi

autrement, ils pressèrent la déclaration de guerre contre les Hérétiques. Henri répondit qu'auparavant il falloit s'assurer de l'intention des princes & des seigneurs absens ; que peut-être étoient-ils disposés à entrer dans le sein de l'Eglise, & que leur rang méritoit bien une sommation. On ne put se refuser à ces raisons, & les Etats choisirent des députés qu'ils chargèrent d'aller trouver le roi de Navarre, le prince de Condé & le duc d'Amville.

HENRI III.

1577.

Ils étoient cantonnés : d'Amville, à la tête des Politiques en Languedoc, le roi de Navarre & le prince de Condé, chefs des Calvinistes dans la Guyenne, le Poitou & les provinces adjacentes. Là ils prenoient leurs mesures contre l'orage qu'ils voyoient se former à Blois. A peine avoient-ils demandé l'assemblée des Etats, que, par les brigues mises en œuvre pour l'élection des députés, ils s'aperçurent que les décisions ne leur en feroient pas favorables. Ils résolurent de ne les pas reconnoître, & se mirent en état de n'y être point forcés.

Leurs précautions contre les Etats.

Quoiqu'il n'y eût pas long-temps que le roi de Navarre fût initié dans les

Conduite particulière du roi de Navarre.

HENRI III.

1577.

affaires, il étoit déjà fort accrédité auprès des Calvinistes. Après sa fuite de la cour, ce prince renonça publiquement à la religion Catholique qu'il avoit été forcé d'embrasser à la saint-Barthélemi. Les Réformés s'applaudirent de son retour. Il gagna leur confiance par des égards dont on lui fut gré, quoiqu'ils fussent nécessaires, & sur-tout par une noble franchise, & par une gaieté libre qui faisoit son caractère dominant. On l'aimoit ; on n'appréhendoit de sa part ni détours, ni vues intéressées. Il étoit avec les Religionnaires, assemblage de gens ombrageux & inquiets, ce qu'il faut être dans une République, caressant, accessible, complaisant, ne cherchant point à attirer à lui l'autorité, content quand les autres l'étoient, paroissant s'oublier lui-même : conduite qui le mit à l'abri des mortifications qu'essuya le prince de Condé, moins flexible, tirant plus à ses avantages, & par-là donnant lieu à des soupçons qui faisoient, pour ainsi dire, mesurer l'obéissance.

Tous deux étoient pleins de valeur, hardis, entreprenans. S'apercevant que les menées des Etats tendoient

à la guerre, ils n'avoient pas hésité à s'emparer, quoiqu'en pleine paix, des places qui pouvoient couvrir leurs retraites. d'Amville en faisoit autant de son côté. Ils armoient aussi par mer & négocioient une contre-ligue avec la Suède, le Danemarck, l'Angleterre & les Protestans d'Allemagne, leur ressource ordinaire.

HENRI III.

1577.

Ces soins occupoient les princes, quand la députation des Etats alla les trouver. Elle ne devoit pas s'attendre à un grand succès, puisque les mécontents avoient déjà protesté contre l'assemblée, comme contre une cabale composée de leurs ennemis. Leur réponse se ressentit plus ou moins de cette protestation que le roi de Navarre adoucit, sans cependant se départir du fond. La peinture que l'Archevêque de Vienne, un des députés, lui fit des horreurs de la guerre, arracha des larmes à ce prince tendre, quoique né pour les combats & le fracas des armes. Il dit qu'il connoissoit les douceurs de la paix, qu'il y étoit sensible; mais qu'il ne l'achèteroit jamais aux dépens de son honneur & de sa conscience : *Rapportez à l'assemblée*, dit-il, *que j'ai toujours*

Sa réponse
à la députa-
tion.

HENRI III.

1577.

prié le Seigneur, & que je le prie encore du fond du cœur, de me faire connoître la vérité. Si je suis dans le bon chemin, que Dieu m'y soutienne, sinon, qu'il m'ouvre les yeux, & je suis prêt non-seulement à abjurer l'erreur sans aucun respect humain, mais encore à employer mes biens & ma vie, pour chasser l'hérésie du royaume & de tout l'univers, s'il est possible. Cette espèce d'engagement parut trop fort aux ministres Calvinistes; ils auroient voulu le faire effacer de la lettre que le roi de Navarre écrivoit aux Etats: mais Bourbon, dont l'ame étoit droite & franche, ne craignit point de rendre publiques ses dispositions.

Celle des autres chefs.

Ce fut tout ce que la députation tira du roi de Navarre. Elle obtint encore moins de d'Amville & du prince de Condé, qui, aux instances des députés, répondirent constamment: Nous ne demandons que la paix; qu'on nous tienne les paroles données, & tout sera tranquille. Au reste nous ne reconnoissons point vos Etats, & nous protestons contre toutes les résolutions qui s'y prendront à notre pré-judice.

Les Etats ne décident rien sur la guerre.

Il ne tint pas aux Catholiques zélés

qu'il ne s'y en prît de vigoureuses; HENRI III. 1577.
mais le roi les arrêta d'un mot. Je con-
sens à la guerre, dit-il; mais pour la
faire, il me faut de l'argent. Cette
considération glaça les plus échauffés,
sur-tout entre ceux du tiers Etat, qui
sentirent bien que c'étoit sur eux que
tomboit le fardeau des impôts. Ils re-
vinrent à dire qu'à la vérité il seroit à
propos d'empêcher les Hérétiques de
professer leur religion; mais pourvu
que cela pût se faire, sans prendre
les armes. Ainsi le temps se consuma
en propositions & en débats, qui ne
formèrent point de conclusions fixes.
Il paroît que la Ligue, après avoir es-
sayé ses forces, ne se trouva pas en-
core en état de frapper son coup.
Elle ne fut pas assez entreprenante,
pour forcer le roi à la guerre; mais
aussi le roi ne fut pas assez absolu,
pour prononcer la paix. Il sépara les
Etats, sans faire connoître clairement
quel parti il prendroit.

Son Conseil étoit partagé. En gé-
néral on trouvoit trop douce la loi
sous laquelle vivoient les Hérétiques,
libres d'exercer leur religion, & en
cas de besoin, de la défendre par les
armes. Mais les uns pensoient que

Partage à ce
sujet dans le
Conseil du
roi.
Brantôme.
t. VIII, p.
295.

178 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.

1577.

cette tolérance valoit encore mieux que la guerre ; les autres , que la guerre étoit préférable. Entre ces derniers, Gonzague, duc de Nevers, offroit tous ses biens pour réduire les Hérétiques. C'étoit un vrai Catholique, qui, bien éloigné des complots de la Ligue, n'envisageoit que l'avantage de la religion. Il avoit aussi d'autres qualités essentielles. C'est de lui que les Calvinistes disoient : *Il nous faut craindre M. de Nevers avec ses pas de plomb & son compas à la main.*

Le duc de Monpensier, prince du Sang, & Catholique zélé jusqu'à la cruauté, opinoit pour la paix. Il faisoit espérer que le roi de Navarre, avec lequel il s'étoit abouché, se prêteroit à des expédiens qui mettroient les Calvinistes en sureté, sans trop aggraver les Catholiques.

On négocie.

On suivit cette ouverture indiquée par le duc de Monpensier. Henri III détacha au roi de Navarre, Biron & Villeroi, chargés de promesses, & avec eux Catherine d'Albret, sœur du prince, qu'on flatta du mariage du duc d'Anjou, si elle réussissoit à gagner son frère. D'autres agens furent

aussi dépêchés à d'Amville. On savoit qu'il n'étoit pas content des Réformés, & la cour espéroit réussir, sans grands efforts, à le séparer d'eux. Pour appuyer la négociation, le roi mit en campagne deux armées. L'une fut donnée au duc d'Anjou, l'autre au duc de Mayenne, estimé moins dangereux que le duc de Guise, son frère aîné, qui auroit pu se prévaloir d'un commandement, pour mettre en mouvement les forces de la Ligue éparées, & pour ainsi dire assoupies.

D'Amville, avec ses politiques, se rendit le premier aux offres de la cour, & non-seulement il abandonna ses alliés, mais il se tourna contr'eux. Il sentit qu'il valoit mieux dépendre de son roi, que d'une multitude incapable d'égards, qui lui avoit souvent fait acheter bien cher ses services. Le roi de Navarre ne se montra pas si facile : les armes employées contre son parti ne l'épouvantèrent pas, malgré leurs succès. Il savoit que le duc d'Anjou n'agiroit pas avec toute l'activité que desiroient les Catholiques, parce que les anciennes discussions avec le roi, son frère, pouvant renaître, il

HENRI III.
1577.

D'Amville se
laisse gagner.

De Thou,
liv. LXIV.

Davila,
liv. VI.

Mém. de
Villeroy, p.

17.

avoit intérêt de ne point écraser les
 HENRI III. Calvinistes.

1577. Biron & Villeroi, chargés du traité, firent bien des voyages avant que Les autres té, firent bien des voyages avant que
 chefs cèdent. de pouvoir réunir les intéressés dans un même sentiment. Enfin ils réussirent, & de cette négociation sortit le fameux Edit de pacification donné à Poitiers dans le mois de Septembre, accompagné d'articles secrets, accordés le même mois avec le roi de Navarre, dans la ville de Bergerac en Périgord. Ces deux pièces, l'Edit composé de soixante-quatre articles; les articles secrets, au nombre de quarante-huit, sont comme un code de réglemens, dans lequel Henri III prend le ton de législateur absolu, & de dispensateur des graces. Mais à travers les efforts employés pour sauver l'honneur du trône, on voit la contrainte du monarque forcé de plier sous la nécessité des circonstances.

Edit de
 Poitiers & ar-
 ticles de Ber-
 gerac.

Les termes de l'Edit, sont ménagés, de manière que la religion Romaine paroît toujours la dominante; mais de sorte aussi que la prétendue réformée, ne perd aucun avantage solide, pour n'être qu'en second. On

lui assure un exercice public, avec une liberté plus étendue, mieux spécifiée & moins assujettie à la gêne des anciennes restrictions. Le roi rétablit ses sectateurs dans tous les privilèges de citoyens, dans le droit aux charges, aux magistratures, & autres dignités. Il approuve la prise d'armes & tout ce qu'ils ont fait, comme très-utile à l'Etat : il leur accorde des juges établis exprès pour eux dans chaque Parlement, neuf places de sûreté & des troupes, à condition qu'ils payeront les dîmes, rendront les biens d'Eglise usurpés, chommeront les fêtes extérieurement, & ne choqueront en rien les Catholiques dans leur culte.

HENRI III.
1577.

Il est à remarquer que Henri appelle le massacre de la saint Barthelemi, les 33. & 56. *desordres & excès du vingt-quatre Août & jours suivans, venus à notre très-grand regret & déplaisir ; & qu'en défendant aux Calvinistes toutes pratiques, ligues & intelligences hors du royaume, il en prend occasion de tomber directement sur la ligue des Catholiques, par ces mots : Et seront toutes ligues, associations & confrairies, faites & à faire, sous quelque prétexte que ce soit, au préjudice de*

Edit. art.

HENRI III. *notre présent Edit, cassées & annul-
1577. lées, comme nous les cassons & annul-
lons, défendant expressément à tous
nos sujets, de faire dorénavant aucu-
nes cotisations & levées de deniers,
fortifications, enrôlemens d'hommes,
congrégations & assemblées, sous pei-
ne d'être punis rigoureusement comme
contempteurs & infraçteurs de nos
ordonnances.*

*Art. 8 de
Bergerac.*

Enfin, à la grande satisfaction des ministres, il y eut dans les articles secrets un règlement fixe & clair sur les mariages contractés par les prêtres, religieux, & religieuses, au mépris de leurs vœux. Le roi ordonna qu'ils ne seroient recherchés, ni molestés, mais qu'ils ne pourroient réclamer aucune succession directe, ni collatérale; & que leurs enfans ne succéderaient qu'aux meubles & aux acquets immeubles de leurs pères & mères. Voila ce que Henri III appeloit ordinairement avec complaisance *mon Edit.*

*Nécessité de
cet Edit pour
le roi.*

Pour en sentir la nécessité, il faut se représenter l'état du royaume dans ce moment. Il étoit dénué d'argent, au point qu'on fut obligé de donner à Casimir des pierreries de la cou-

ronne , en gage des sommes qui lui étoient dues. Ce général non payé , menaçoit de revenir sur ses pas , & de se rejoindre aux Calvinistes qui le rappeloient. Le roi ne pouvoit leur opposer que des troupes suspectes , la plupart infectées du venin de la Ligue. Une plus longue guerre l'auroit forcé d'en ramasser davantage , & de réunir & multiplier ainsi ses ennemis.

HENRI III.
1577.

Il n'y avoit aucune subordination dans le royaume. La certitude d'obtenir le pardon des crimes les plus énormes , en passant d'un parti dans l'autre , ouvroit la porte à tous les désordres. On alloit jusqu'à tourner la justice en dérision , ou à faire servir de bonne foi son appareil redoutable , à la vengeance des injures particulières. Ainsi se conduisit un nommé Baleins , commandant pour le roi de Navarre , dans le château de Leitour.

Pour le
royaume.

Cet homme avoit une sœur qui , trop tendre pour un des officiers de la garnison , ne se tint pas avec lui dans les bornes de la sagesse. Elle comptoit l'épouser ; mais il se retira dans la ville , & se maria à une autre. A cette nouvelle , la sœur désolée

Cruauté de
Baleins.

*Vie de
Thou, t II,
p. 55.*

éclate en plainte, & demande justice
 HENRI III. à son frère. Baleins lui impose silence
 1577. & continue de bien vivre avec l'offi-
 crier qui avoit été son ami. Un jour
 il l'invite à dîner dans son château; la
 compagnie étoit nombreuse, & le
 repas se passa gaiement, sans rien an-
 noncer de sinistre. Comme les con-
 viés se retiroient, le gouverneur re-
 tient sous quelque prétexte le galant
 de sa sœur, le tire à part & le fait
 charger de chaînes. Aussi-tôt paroîs-
 sent un greffier, des témoins & la de-
 moiselle prête à déposer contre son
 infidèle. Baleins se met dans un fau-
 teuil comme juge, & interroge le
 malheureux. Envain objecte-t-il que
 la sœur l'a prévenu, & qu'il ne lui a
 jamais fait aucune promesse. L'impitoyable Baleins le condamne à mort,
 fait écrire sa sentence, & le poignar-
 de lui-même sur le champ. Il en fut
 quitte pour demander sa grace au roi
 de Navarre, qui l'accorda, dans la
 crainte que Baleins ne l'achetât du
 parti contraire en livrant son château.

Sixième Ce qui arrivoit dans un parti, à
 paix; les ar- quelques circonstances près, se repro-
 mées se sépa- duisoit dans l'autre : même esprit d'in-
 rent.

Amirault, dépendance & même férocity. Aux
 p. 230. excès

excès particuliers se joignoient les ~~maux~~ maux de toute espèce, inséparables de HENRI III. la marche des armées. Il y en avoit 1577.

plusieurs sur pied. Quoiqu'elles ne fissent pas grands exploits, elles verssoient toujours du sang. La Noue eut le bonheur d'en sauver deux, prêtes à se détruire. Chargé d'aller porter en Languedoc la nouvelle de la paix, il trouva d'Amville pour le roi, & Chatillon, fils de l'amiral, pour les Religionnaires, en présence, sous les murs de Montpellier. Les ordres étoient donnés; déjà les enfans perdus marchaient. Au risque d'être percés de coups, la Noue se jette entre les deux armées, crie, fait signe de la main, & déplore le traité à la vue des soldats. On s'arrête, les chefs s'approchent, acquiescent aux conditions, & se retirent.

L'édit de Poitiers bien exécuté au-
roit pu de même désarmer tout le royaume; mais on n'avoit pour le roi ni estime, ni confiance. Le ridicule qu'il se donnoit en se livrant à des divertissemens indécens, pendant qu'il auroit dû s'occuper sérieusement de ses affaires, le rendoit un objet de mépris. Il couroit publiquement la bague, vêtu en Amazône, portant des

Le roi se livre aux plaisirs.

Journal de Henri III.

HENRI III.
1577. pendans d'oreilles; faisoit joutes, ballets & tournois, & force mascarades, où il se trouvoit ordinairement habillé en femme, ouvroit son pourpoint & découvroit sa gorge, y portant un collier de perles & trois collets de toile, deux à fraise & un renversé, ainsi que lors le portoient les dames de la cour. Il est vrai que cela se passoit pendant le carnaval, tems qui semble permettre quelques écarts.

Mais ce ne fut pas dans ces jours de licence, que le roi donna un festin public, auquel les dames vestues de vert, en habits d'hommes, firent le service, & qu'en revanche la reine mère en donna un autre, auquel les plus belles & honnêtes de la cour, estant à moitié nues, & ayants leurs cheveux espars, comme espousées, furent employées à faire le service. En retranchant de ces récits ce que la mauvaise volonté y a mis d'exagération, il reste toujours constant qu'il se passoit à la cour des choses indécentes. Les dépenses qui se faisoient à ces fêtes, étoient énormes. Les peuples murmuroient de pareilles profusions dans un temps de malheur & de disette, & ils en devenoient plus portés à

s'attacher à la Ligue, dont les chefs ne négligeoient pas ces occasions d'aliéner du roi le cœur des Catholiques. D'un autre côté, les prétendus réformés, craignant toujours que l'Edit ne fût point exécuté, ne paroissent que foiblement disposés à se rapprocher. Enfin, comme si le roi eût appréhendé de manquer d'embarras, il entretenoit lui-même la division dans sa cour, & dans sa propre famille.

Henri III, dit le Laboureur, se plaisoit à avoir plusieurs favoris ensemble. Il les aimoit vaillans, pourvu qu'ils fussent téméraires ; spirituels, pourvu qu'ils fussent vicieux. Enfin il ne leur refusoit rien, pourvu qu'ils fussent magnifiques & dépensiers, & pourvu qu'il pût faire un signalé dépit à ceux qui prétendoient qu'il dût quelque chose à leur naissance & à leur mérite. Il ne faut pas demander si des jeunes gens sûrs de la faveur du maître, exécutoient à la lettre ses intentions si assorties à leur goût.

Mais ils trouvoient aussi quelquefois des rivaux aussi fiers qu'eux, qui ne souffroient pas leur morgue impunément, & qui même les prévenoient. Un jour que le roi, désespéré-

HENRI III.

1577.

1578.

Foible de Henri III pour les mignons.

De Thou, liv. LXVI.
Davila, liv. VI.

Le Lab. t. II, p. 57.
Mém. de Marguerite. Journal de Henri III.

HENRI III. *ment brave, frisé & gauderonné, assis-
1578. toit à une cérémonie, suivi de ses jeu-
nes mignons, autant ou plus braves
que lui, Buffy d'Amboise, le mignon
de Monsieur, frère du roi, s'y trouva
à la suite de M. le duc son maître, ha-
billé tout simplement & modestement ;
mais suivi de six pages vêtus de drap
d'or frisé, disant tout haut que la sai-
son étoit venue que les belîtres seroient
les plus braves. Le roi fut très-piqué
de ce mot insolent, & le duc d'Anjou
ne put refuser à son frère d'éloigner
Buffy pour un tems.*

*Projet du
duc d'Anjou
sur la Flandre.*

*Ce duc étoit alors dans le cas de
ménager tout le monde. Les Fla-
mands, après s'être contentés de récla-
mer d'abord les armes à la main, leurs
privileges contre la tyrannie de Phi-
lippe, roi d'Espagne, étoient pour
lors déterminés à abjurer entièrement
son empire. Ils hésitoient entre deux
partis, ou de se mettre simplement
sous la protection d'une puissance voi-
sine, capable de les défendre, ou de
se donner un nouveau souverain. Le
premier leur plaisoit davantage ; mais
ils appréhendoient, avec raison, que
le titre de protection ne fût pas, dans
le prince qu'ils choisiroient, un motif*

capable de l'engager à faire les dépenses nécessaires pour résister à l'Espagne, HENRI III.
1578.
qui rassembloit contre eux toutes ses

forces. Rarement la compassion des princes est désintéressée. Les Flamands ne l'avoient que trop éprouvé par l'insuffisance des secours, tirés tantôt de France, tantôt d'Angleterre; secours moins accordés au desir de les soulager, qu'à l'envie d'embarrasser Philippe.

L'amiral de Chatillon, quand il fut tué à la saint-Barthélemi, formoit le projet de rendre cette guerre plus onéreuse à Philippe, en lui opposant dans la Flandre les Calvinistes de France réunis. Cette entreprise, en occupant les François, auroit pu les préserver des guerres civiles qui déchirèrent le royaume; mais Philippe fut assez adroit dans le temps, pour fomentier les troubles qui amenèrent la saint-Barthélemi. C'est aussi dans la même vue que ce monarque appuya les tentatives de la ligue, & les intrigues sourdes qui firent échouer le duc d'Anjou, héritier des projets, mais non de la capacité de l'amiral.

Ce jeune prince avoit alors les plus belles espérances: tout sembloit s'arranger selon ses vœux. Elisabeth, reine

HENRI III.

1578.

d'Angleterre, favorisoit ses desseins, & vouloit bien paroître y prendre un intérêt personnel, en flattant le duc de l'épouser, rusé ordinaire de cette princesse. Les Calvinistes de France, les mécontents & toute la jeune noblesse, accoutumée aux armes, promettoient de se ranger sous ses étendards, sitôt qu'il paroîtroit en campagne. Plusieurs même l'avoient déjà prévenu sous la conduite de la Noue. Beaucoup de seigneurs Flamands, & les principales villes s'étoient engagées secrètement à le recevoir, & ne refusoient point de le proclamer souverain du pays, quand il se montreroit assez puissant pour en soutenir le titre.

Mal secondé
par le roi.

Henri III ne pouvoit que gagner à cette entreprise. Il y trouvoit l'occasion d'occuper Philippe II, voisin incommodé, dont les fourdes pratiques avoient souvent troublé son repos. Il se débarassoit avec honneur d'un frère turbulent; il procuroit à la France une augmentation de puissance, & diminueoit d'autant celle d'Espagne. Enfin, ce qui auroit dû le déterminer; il étouffoit, pour ainsi dire, dans son royaume le germe de la rebellion, en employant ailleurs ceux qui avoient coutume de

la soutenir. Il n'y avoit donc pour lui
que des avantages : cependant ce fut HENRI III.
de son côté que le projet manqua tou- 1578.
jours. Pour cette fois il n'y eut que
quelques retards occasionnés par une
bourasque de cour.

On l'attribue ordinairement à la ja- Insolence
lousie que le roi conçut de la gloire des mignons
dont son frere alloit se couvrir. Mais à l'égard de
sans rejeter cette cause, il paroît que Monsieur.
ce fut encore plutôt une suite de l'an- Mém. de
tipathie des favoris. Le duc d'Anjou ne Marguerite.
se plaisoit pas dans les parties de plai-
sirs du roi, où il se voyoit toujours
entouré de mignons qui enlevoient tou-
tes les distinctions & les faveurs. Il s'en
dispensoit autant que la bienséance &
ses intérêts pouvoient le permettre, ou
s'il étoit forcé d'y assister, il ne pou-
voit gagner sur lui de n'y point porter
un air ennuyé & dédaigneux, choquant
pour ces jeunes gens, & par contre-
coup pour le roi, qui regardoit ces ma-
nières comme une censure indirecte de
son goût.

Dans ce temps se firent les nœces de Mém. de
Saint-Luc, un des principaux favoris ; Henri III.
nœces remarquables par des profusions
scandaleuses, & des dépenses énormes.
Le duc d'Anjou ne voulut point assister

HENRI III.

1578.

à la cérémonie; cependant, par complaisance pour la reine mère, il se présenta le soir au bal; & eut tout lieu de s'en repentir. Comme on étoit piqué de ce qu'il avoit paru mépriser les amusemens du jour, on l'insulta. Chacun le montrait au doigt; on le regardoit en ricanant; on parloit de lui à l'oreille, assez haut cependant pour qu'il entendît que sa taille, son air, sa démarche étoient la matière des plaisanteries. Le duc d'Anjou n'osa rien dire dans le moment, crainte de se brouiller avec son frère, dont il avoit besoin, & sortit le cœur ferré de dépit. Il alla décharger son chagrin dans le sein de sa mère, & de concert avec elle, il résolut de s'absenter quelques jours pour se calmer. Elle se flatta de le faire agréer au roi, qui y consentit sur le champ.

Le roi les appuie & se brouille avec le duc.

Mais retiré avec son conseil de jeunes gens, ils lui remplirent l'esprit de terreurs, & lui persuadèrent que le duc ne quittoit la cour que pour se retirer auprès des mécontents, & recommencer la guerre. Plein de cette idée, le roi court chez sa mère, quoique la nuit fût déjà avancée. *Comment*, lui dit-il, *Madame! Que pensez-vous m'avoir demandé de laisser aller mon frè-*

re?

re? Ne voyez-vous pas, s'il s'en va, le danger où vous mettez mon Etat? HENRI III.
Sans doute il y a là-dessous quelque 1578.
dangereuse entreprise; je m'en vais me De Thou,
faisir de tous ses gens, & ferai cher- l. LXVII.
cher dans ses coffres. Je m'assure que Davila.
nous découvrirons de grandes choses. livre IX.

Envain la reine prie son fils de ne rien précipiter; il ne l'écoute pas. Tout ce qu'elle peut faire, c'est d'obtenir qu'elle l'accompagnera, dans la crainte qu'il ne se passe quelque scène fâcheuse entre les deux frères.

Le roi entre brusquement chez Monsieur; lui ordonne de se lever, commence à lui faire des reproches, avant que de savoir s'il est coupable; commande d'emporter ses coffres, & fouille lui-même le lit, pour voir s'il n'y trouvera pas des papiers. Le duc d'Angjou dans la première surprise veut cacher une lettre, le roi s'efforce de la prendre. Le duc supplie son frère à mains jointes de ne la pas voir. Plus Monsieur résiste, plus le roi s'obstine. Le duc la montre enfin; c'étoit un billet de sa maîtresse. Henri reste confus, mais il n'en ordonne pas moins les arrêts à son frère, & on mène à la bastille Bussi, avec quelques courtisans.

~~Henri III.~~ du duc d'Anjou, qu'on trouva dans le
HENRI III. Louvre.

1578.

Les deux frères se réconcilient.

On avoit agi ; on réfléchit le lendemain. Il y eut un grand conseil. Les ministres instruits par la reine mère, représentèrent au roi, la conséquence d'une pareille action. Il ouvrit les yeux, & trouva bon que le conseil lui demandât de recevoir son frère dans les bonnes grâces. Cela fut accordé à condition que Bussi se racommoderoit avec Caylus. On leva les gardes. Le duc d'Anjou parut devant le roi, qu'il assura de sa fidélité, le priant de ne plus concevoir désormais de soupçons contre lui. Henri le promit.

Et les favoris aussi.

Mém. de Marg.

Bussi parut à son tour. Le roi lui commanda d'oublier toute querelle & d'embrasser Caylus. *Bussi lui répondit, sire, s'il vous plaît que je le baise, j'y suis tout disposé ; & accommodant les gestes avec la parole, lui fit une embrassade à la pantalone ; de quoi toute la compagnie, quoi qu'encore étonnée & saisie de ce qui s'étoit passé, ne se put empêcher de rire. C'est ainsi que Henri III savoit se faire garder le respect.*

Le duc d'Anjou quitte la cour.

On rapporte ces particularités, tant parcequ'elles peignent les mœurs du

temps, que parce qu'elles donnent la ~~_____~~ HENRI III.

Ces tracasseries aboutirent à faire prendre au duc d'Anjou, le parti de quitter réellement la Cour. Il se sauva à Alençon, d'où il écrivit au roi, qu'il ne s'étoit retiré que pour vaquer plus aisément aux préparatifs de son entreprise de Flandre; que d'ailleurs il ne feroit rien qui pût déplaire à sa majesté, & il tint parole. 1578.

La reine mere souffroit comme les autres de la *desfordonnée outre-cuidance* des mignons; mais elle regardoit l'amitié excessive de son fils pour eux, comme une fantaisie qui passeroit; persuadée d'ailleurs que leur insolence même la vengeroit un jour. Elle ne tarda pas à en avoir satisfaction. Querelles des mignons, Journal de Henri III.

On ignore le motif de la querelle qui s'éleva entre Caylus favori du roi, & Antraguët attaché aux Guises. La reine Marguerite est soupçonnée d'y être entrée pour quelque chose; ils se battirent chacun avec deux seconds: Maugiron autre mignon du roi, & Livarot du côté de Caylus, Schomberg & Riberac du côté d'Antraguët. Antraguët échappa seul sain & sauf.

Mort de Caylus & Maugiron. Châtiment du roi.

HENRI III. 1578. Maugiron & Schomberg restèrent sur la place. Riberac mourut le lendemain, Livarot guérit, par la suite, d'une grande blessure, & Caylus percé de dix-neuf coups, languit trente-trois jours. Objet infortuné de la tendresse impuissante du roi, qui ne quittoit pas le chevet de son lit. *Il avoit promis aux chirurgiens qui le pansoient, cent mille francs, en cas qu'il revînt en convalescence, & à ce beau mignon cent mille écus, pour lui faire avoir bon courage de guérir. Non-obstant lesquelles promesses il passa de ce monde à l'autre.* Henri n'aimoit pas moins Maugiron, car il les baisa tous deux morts, fit tondre leurs têtes & emporter & ferrer leurs blonds cheveux: ôta à Caylus les pendans de ses oreilles, que lui-même auparavant lui avoit donnés & attachés de sa propre main. Il soulagea sa douleur, en leur faisant faire dans l'Eglise de S. Paul, des obsèques d'une magnificence royale, & en faisant élever des statues sur leurs tombeaux.

Mort de S. Maigrain. *Brantôme,* tom. XI, p. 256. Auprès d'eux fut bientôt après enfermé dans la tombe, Caussade de S. Maigrain, aussi favori du roi, que le sort des autres ne rendit pas plus sage.

Livre cinquième. 197

Il s'attaqua aux Guises même. Il affectoit de les mépriser. Un jour dans la chambre du roi, devant les seigneurs, qui étoient présens, *il tira son épée, & bravant de paroles, il en trancha son gand, par le mitan, disant qu'ainsi il tailleroit ces petits Princes.* Une pareille imprudence étoit seule capable de le perdre; mais on donne à son malheur une cause encore plus vraisemblable.

HENRI III.
1578.

Quoiqu'attaché au roi & par état ennemi du duc de Guise, S. Maigrain aimoit la duchesse, & on dit qu'il en étoit aimé. L'auteur de cette anecdote nous représente l'époux indifférent sur l'infidélité réelle ou prétendue de sa femme. Il résista aux instances que ses parens lui faisoient de se venger, & ne punit l'indiscrétion ou le crime de la duchesse, que par une plaisanterie. Il entra un jour de grand matin dans sa chambre, tenant une potion d'une main & un poignard de l'autre. Après un réveil brusque, suivi de quelques reproches: *Déterminez vous, Madame,* lui dit-il, d'un ton de fureur, *à mourir par le poignard, ou par le poison.* En vain demande-t-elle grace, il la force de choisir : elle avale le breuvage

Varillas, hist. de Henri III, livre XII.

& se met à genoux, se recommandant
 HENRI III. à Dieu & n'attendant plus que la mort.

1578. Une heure se passe dans ces alarmes. Le duc alors rentre avec un visage serain, & lui apprend que ce qu'elle a pris pour poison est un excellent consommé. Sans doute cette leçon la rendit plus circonspecte pour la suite.

On trouve ce fait raconté d'une autre manière par le fils d'un des acteurs, qui le tenoit de son pere. Nous le rapporterons dans ses termes (*) : « Le
 » cardinal de Guise & le duc de Mayen-
 » ne, voyant le bruit de l'intrigue de
 » la duchesse de Guise avec S. Mai-
 » grain si public, crurent que le duc
 » leur frère ne devoit pas être le seul
 » à l'ignorer. Comme il n'avoit pas d'a-
 » mi plus intime que Bassompierre, ils
 » le chargèrent de l'en instruire. Bas-
 » sompière connoissoit le génie & le
 » caractère du Duc; aussi n'accepta-t-il
 » la commission qu'avec peine & mal-
 » gré lui. Il demanda même qu'on lui
 » donnât trois jours, pour penser aux

(*) Anecdote racontée par le fils Bassompierre à l'Archevêque de Reims, Charles Maurice le Tellier, qui l'a écrite de sa main à la marge de son exemplaire, de l'historien de Thou. *De Thou, tome VI, livre LXXIV, page 133.*

» moyens d'insinuer au Duc une nou-
» velle si désagréable. Il l'aborda enfin,
» d'un air triste & rêveur, & le duc

HENRI III.

1578.

» lui ayant demandé ce qui le rendoit
» si chagrin : *Il y a quelques jours ,*
lui répondit Bassompierre , *qu'une per-*
sonne m'a consulté sur la manière dont
elle devoit s'y prendre , pour instruire un
ami du dérangement de sa femme , qui
le deshonoré , sans que de sa part il
ait aucun soupçon de ses galanteries.
La question m'a paru si embarrassante ,
que jusqu'ici je n'ai pu encore y ré-
pondre. Voilà quelle est la cause de ce
chagrin , que je n'ai pu vous cacher.
Inquiet sur la réponse que je dois fai-
re , je rêve inutilement , pour la trou-
ver ; mais puisque l'occasion s'offre si
naturellement de vous en parler , je
serois bien aise de savoir de vous mê-
me quel conseil je dois donner à mon
ami , sur une question si délicate.

» A ce discours le duc de Guise com-
» prit parfaitement de quoi il s'agis-
» soit. Cependant il ne parut point em-
» barassé. » *Quel que soit celui dont vous*
me parlez , dit-il à Bassompierre , si c'est
un ami , ou même s'il veut le paroî-
tre , qu'il se charge lui-même de ven-
ger l'affront fait à son ami ; mais d'ap-

~~_____~~ prendre en pareil cas à un ami ce qu'il ignore, c'est à mon avis prendre une
 HENRI III. 1578. peine inutile, & joindre même un nouvel outrage au premier. Pour moi, continua le duc, Dieu m'a donné une épouse aussi sage qu'on peut la souhaiter, & grâces au Ciel, je n'ai pas lieu de me défier de sa vertu. Si cependant elle avoit jamais le malheur de se déranger, & qu'un homme fût assez hardi pour me le dire, vous voyez ce fer, ajouta-t-il en mettant la main sur la garde de son épée, la vie de cet imprudent ami me répondroit sur le champ de sa folle témérité. Bassompierre remercia le duc de son avis & alla rendre compte au duc de Mayenne & au cardinal, qui prirent le parti d'agir eux-mêmes.

Brantôme,
 tome XI, p.
 356.

Ils dressèrent une embuscade à la porte du Louvre. Comme S. Maigrain en sortoit la nuit, des assassins apostés se jetèrent sur lui & l'étendirent sur le pavé, percé de trente-cinq coups. Il vécut cependant jusqu'au lendemain. Le roi fit pour lui les mêmes excès que pour Maugiron & Caylus. Il fut enterré comme eux dans l'Eglise de S. Paul, avec la même magnificence & une statue de marbre sur son tombeau :

de sorte que quand on en vouloit à un favori, le proverbe étoit : Je le ferai tailler en marbre, comme les autres. (*)

HENRI III.
1578.

Plus Henri III par ces honneurs funèbres, montrait d'attachement à ses favoris, plus il enhardissoit à choquer sa puissance, puisqu'avec tant de sensibilité, il ne les vengeoit pas. Loin de sévir par les voies de la justice contre de pareils crimes, à l'exemple de ses sujets dont il auroit dû reprimer la licence, le monarque se servoit quelquefois de l'assassinat, pour se débarrasser de ceux qui lui déplaisoient. Le fameux Buffi d'Amboise, favori de son frère, avoit long-temps bravé le roi; il eut enfin le sort de ces arrogans, qui croyant pouvoir impunément insulter les autres, font trophée de leur insolence & périssent immolés par la main qu'ils méprisoient.

1579.
Mort de Buffi:
De Thou,
LXXVJII.
Davila,
livre VI.
Fortune de
la cour, p.
540.
Journal de
Henri III.

Buffi étoit amoureux de la dame de

(*) Le roi de Navarre croyoit que le Duc de Guise lui-même avoit trempé dans cet assassinat. Quand il en reçut la nouvelle, il dit, *Je sai bon gré au duc de Guise mon cousin, de n'avoir pu souffrir qu'un Mignon de couchette, comme S. Maigrain, le fît C.... C'est ainsi qu'il faudroit acoustumer tous les autres petits galans de Cour, qui se mêlent d'approcher les Princesses, pour leur faire l'amour.* Journal de Henri III.

HENRI III. 1579. Montforeau. Henri III trouva moyen d'avoir des lettres du galant & les montra à l'époux. Elles certifioient la vérité de l'intrigue, & étoient de plus, écrites en termes moqueurs & insultans pour le mari. Montforeau plein de ressentiment, entraîne sa femme dans un château écarté, & la contraint d'y donner un rendez-vous à Bussi. Celui-ci vient avec sa confiance ordinaire; mais au lieu de la bonne fortune qu'il espéroit, il se voit investi d'assassins. Il se défendit long-tems; mais enfin il succomba sous le nombre, & fut tué.

Retour du
duc d'Anjou
à la cour.

Personne ne le regretta, pas même le duc d'Anjou, son maître, qui commençoit à se lasser de ses manières hautaines. (*) D'ailleurs le duc étoit en bonne intelligence avec le roi. Des favoris qui lui faisoient ombrage, les uns ayant été tués, les autres étant rendus plus circonspects, il ne fut pas difficile de réunir les deux frères. Le duc ne se rendit pas difficile sur les conditions de son re-

(*) *Ayant consenti, selon le bruit commun, à la partie qu'on lui dressa pour s'en débarrasser, en quoi se vérifie un méchant proverbe ancien, parlant des princes, qui dit : Très-heureux est qui ne les connoît, malheureux qui les sert, & pire qui les offense. Journal de Henri III.*

tour ; il se confia au roi , qui , ravi de ~~_____~~
cette franchise , se porta autant que son HENRI III.
indolence naturelle pouvoit le permet- 1579.
tre , à seconder les projets de son frère sur la Flandre.

Cette réunion fut l'ouvrage de la La reine tra-
reine mère , qui voyageoit depuis six vaille à réta-
mois , & travailloit à rétablir la paix blir la paix.
dans le royaume. Le motif apparent de
ses courses , fut de remener Marguerite , sa fille , au roi de Navarre son mari ,
qui la redemandoit. A cette occasion
Catherine dirigea sa marche vers les
provinces qui avoient le plus grand be-
soin de sa présence ; la Guyenne , le Lan-
guedoc , le Dauphiné & ses frontières.
Tous ces pays étoient désolés par une
affreuse anarchie. Selon leurs intérêts ,
les gouverneurs recevoient ou mécon-
noissoient les ordres de la cour. Ils
étoient à leur tour payés de la même in-
dépendance par les commandans parti-
culiers des villes. Ceux-ci avoient de
fréquens démêlés avec leurs bourgeois.
Sous le moindre prétexte on prenoit
les armes : rien de si commun que le
pillage des recettes , & la fraude des
mauvais comptables , soutenue par la
coupable connivence des chefs , qui
partageoient le profit du vol.

HENRI III. Au moindre reproche le Calviniste
1579. menaçoit de se livrer au roi; le royaliste, de passer chez les mécontents. Le Maréchal de Bellegarde, ancien favori du roi, mais favori négligé, ne voyant plus de fortune à faire à la cour, s'étoit cantonné dans le marquisat de Saluces, son gouvernement, presque tout environné des Etats de Savoie. Il s'y conduisoit en souverain, & s'appuyoit de la protection du duc qui avoit aussi ses vues: c'étoit de s'approprier quelques parties du marquisat à titre de récompense de ses secours, donnés soit au Maréchal, soit au roi, selon que les circonstances l'exigeroient. Ainsi le François comme l'Etranger démembroient déjà le royaume en espérance.

Traité de
Nérac.

art. 2, 3,
8 & 22.

La reine appliqua à ces maux plus de palliatifs que de vrais remèdes : elle tourna son attention sur la manière de faire exécuter l'édit de Poitiers. Ce fut le principal objet des conférences tenues à Nérac, capitale du duché d'Albret, résidence du roi de Navarre. Les articles dont on convint, ne sont la plûpart que des explications plus étendues de ceux de Poitiers & de Bergerac : on y ajouta le droit aux prétendus réformés, de se bâtir des tem-

ples, de lever des deniers pour l'entretien de leurs ministres, & quatorze places de sureté au lieu de neuf.

HENRI III.

1579.

Au moyen de tant d'avantages accordés aux mécontents, le roi se flattoit d'avoir la paix. Il ignoroit qu'avant même le traité on avoit pris des mesures pour le rompre, s'il déplaisoit. Le roi de Navarre, toujours en garde contre les pièges de la reine mère, en même temps qu'il écoutoit les propositions de paix, se mit en état de n'être pas surpris. Il partagea des pièces d'or, garda une moitié de chacune, & envoya les autres à des capitaines dispersés en plusieurs parties du royaume, avec ordre que sitôt qu'ils recevraient les moitiés, ils eussent à se mettre en campagne. La rupture ne tarda point, par des motifs que toute la sagacité de la reine mère n'auroit pu prévoir.

1580.

Rupture

Le sage Mornay fait à l'occasion de cette guerre, qu'on a nommée *la guerre des amoureux*, une réflexion applicable à bien d'autres endroits de cette histoire. On fera, dit-il, bien embarrassé à l'écrire, si on veut lui donner quelque dignité. Il faudra assigner pour cause d'un effet ce qui ne l'aura pas été, une cause généreuse, au lieu de l'amour

Septième guerre dite des amoureux.

Mém. de Bouillon.

p. 300.

Sully, t. I, p. 123.

Villeroi, D'Aubigné, t. II, l. 17.

p. 988.

HENRI III

1580.

Ses caufes.

*Mém. de la
reine Marg.**Mém. de
Mornay.
p. 45.*

d'une femme. C'est ce qui arriva dans cette occasion. La politique y fut mêlée aux intérêts du cœur, si même ceux-ci ne prévalurent pas.

Il en est peu d'aussi chers qu'une passion à défendre & des soupçons à écarter. Ce motif mit tout en mouvement dans la petite cour du roi de Navarre. Marguerite son épouse se rappelle dans ses mémoires, avec un retour de satisfaction, les plaisirs qu'elle y avoit goûtés. Les hommes, dit-elle, y trouvoient des femmes aimables, & les femmes, des cavaliers galans. *Il n'y avoit rien à regretter en eux, sinon qu'ils étoient Huguenots; mais de cette diversité de religion, il ne s'en oyoit point parler.* A en croire Marguerite, ce n'étoit que passe-temps innocens : le matin la conversation, l'après-midi la promenade, le soir le bal; nulle jalousie, liberté entière. Elle fait même entendre que les inclinations de Henri son époux pour quelques-unes de ses filles, étoient réglées par la vertu, & ne parle point des siennes.

*L'une galan-
te.*

Soit raison d'Etat, soit pure malice, Henri III mit tout en combustion dans cette société pacifique. Il n'aimoit pas sa sœur. Elle s'étoit attachée au duo

d'Anjou par préférence, crime que Henri ne pardonnoit pas aisément. Confidente des peines de ce jeune frère, de moitié dans ses disgrâces, il semble que tous les efforts employés par le roi, pour rompre cette amitié, n'avoient fait que l'affermir davantage. De Pau ou de Nérac, villes qui partageoient son séjour, Marguerite entretenoit avec le duc un étroit commerce. Une si grande intimité devint suspecte à Henri III; il craignoit que Marguerite, belle, engageante, peu avare de prévenances, ne fit à son frère des partisans de tous les Calvinistes dont elle étoit environnée. Il résolut donc de lui ôter leur confiance en la brouillant avec son mari, qui étoit le lien commun de tous ces seigneurs attachés à sa fortune.

Dans cette intention, Henri écrit au roi de Navarre que sa femme entretient avec le jeune vicomte de Turenne, un commerce scandaleux. A la lecture de cette lettre, Bourbon se persuade que le roi n'a point été porté à cette confidence par le seul intérêt de l'honneur de son beau-frère. Il en fait part à son épouse; le vicomte en est instruit. Les accusés se défendent, protestent de leur innocence, & rejettent la calomnie sur

HENRI III.

1580.

la malice du roi. » Il n'a intention ;
 HENRI III. » *disent-ils au roi de Navarre*, que
 1580. » de vous brouiller avec vos amis,
 » si vous prêtez l'oreille à ses insinua-
 » tions. Un de vos meilleurs servi-
 » teurs disgracié, sous prétexte de ga-
 » lanterie, il trouvera moyen de vous
 » faire éloigner tous les autres. Qui fait
 » même s'il n'a pas avancé cette accusa-
 » tion, pour avoir une raison spécieuse
 » de ne point vous délivrer Cahors &
 » les autres villes promises en dot à la
 » sœur ? Il n'y a point à hésiter, il faut
 » le prévenir, & s'en emparer de gré
 » ou de force. »

Dès ce moment on ne parla plus dans cette cour que de sièges, de batailles, d'entreprises militaires. L'adroite Marguerite voulant gagner son époux, & connoissant son foible, adoucit cette sévérité qui le forçoit de se tenir dans les bornes de la bienséance. Ses filles s'humanisèrent. Les autres dames, à l'instigation de la reine, échauffèrent les courages des guerriers qui leur étoient attachés, & inspirèrent le desir des combats à cette jeunesse qu'elles endormoient auparavant dans le sein de la volupté.

L'autre po-
 tique.

En même temps le duc d'Anjou écri-
 vit

vit qu'on se mît en campagne, & qu'il répondoit du succès, ou d'une paix avantageuse. L'éclat étoit nécessaire à ses desseins. Depuis son retour à la cour, il pressoit le roi de l'aider à se rendre maître de la Flandre, dont les peuples lui offroient la souveraineté, pour peu qu'il fût appuyé de son frère. Mais le monarque indolent, se voyant en paix, appréhendoit d'attirer sur lui les armes d'Espagne, & de voir sa tranquillité troublée, quand même il ne feroit que fermer les yeux sur les démarches de son frère. Or, le duc d'Anjou espéroit qu'en rallumant la guerre en France, Henri se prêteroit à tout pour avoir la paix. Il pressoit donc le roi de Navarre de commencer, se chargeant de l'événement.

Sur sa parole, les pièces d'or qui devoient être le signal de la rupture, sont envoyées. Presqu'au même jour le feu de la guerre paroît allumé en différentes parties de la France. Le roi de Navarre se jette dans Cahors; il y combatrit cinq jours & cinq nuits sans se reposer, & il ne lui restoit pas un morceau entier de ses habits, quand il eut assuré sa conquête.

*Bruſques
expéditions
de tous côtés.*

Condé, fait pour les aventures péril-

HENRI III.

1580.

leuses, de la Fère, ville de son gouvernement de Picardie, où il s'étoit déjà fortifié malgré le roi, passe aux Pays-bas, vole en Angleterre, revient en Allemagne; prêt à rentrer en France, il est arrêté sur la frontière de Savoie, volé & dépouillé sans être reconnu. Il échappe enfin & se met à la tête des Calvinistes de Languedoc.

Le roi se met
en défense,
& négocie.

Le roi, très-étonné de tous ces mouvemens, en demande la cause, envoie couriers sur couriers, prie sa sœur d'apaiser son mari & de l'engager à la paix. Marguerite nie d'abord les hostilités, promet ensuite, & amuse son frère. Pendant ce temps les mécontents font des progrès. Enfin Henri III s'aperçoit qu'il est trompé; il leve tout d'un coup trois armées. Comme de la part de cette jeunesse bouillante, tout s'étoit conduit sans système, la supériorité des forces fait tourner la chance, & les agresseurs sont repoussés de tous côtés. Alors le duc d'Anjou fait l'officieux, & offre à son frère de lui procurer la paix, s'il veut concourir à son entreprise de Flandre: le roi y consent. Sur cette assurance, le duc d'Anjou traite en Septembre avec les députés des Pays-bas, & part pour Fleix, château du Pé-

rigord, où se réunirent les parties intéressées.

HENRI III.

1580.

Septième
paix.

On fut bien-tôt d'accord: on ajouta seulement pour la forme, au traité de Nérac, quelques articles peu importants en faveur des réformés. Tous les autres sont à l'avantage du roi de Navarre, qui entra en possession de la dot de sa femme. On mit les armes bas. Il y eut un édit confirmatif de la convention. Le duc d'Anjou s'assura, pour sa guerre, des principaux chefs Calvinistes, & revint à Paris en Décembre veiller aux préparatifs de son expédition de Flandre.

Le moment paroissoit très-favorable pour l'exécution. Les principales forces d'Espagne étoient employées à la conquête du Portugal. Les Flamands, fatigués d'une longue anarchie, vouloient un prince, & nul ne pouvoit prendre ce titre plus utilement pour eux, que le duc d'Anjou. Il étoit assuré des secours de l'Angleterre; & peut-être de toutes ses forces, si le mariage projeté entre Elisabeth & lui, réussissoit. Du côté de la France, tant que la paix dureroit, il pouvoit compter sur les Calvinistes. Il n'y avoit que le roi son frère dont il ne pouvoit se promettre

1581.

Espérances
du duc d'Anjou.

HENRI III.
1581. beaucoup d'aide, tant à cause de la fausse politique qui lui faisoit toujours craindre de choquer le conseil d'Espagne, que parceque les profusions énormes de ce monarque le mettoient hors d'état de pousser une si belle entreprise.

Profusion
du roi en fa-
veur de ses
nouveaux fa-
voris.

De Thou,
liv. LXXIV.

Davila,
liv. VI.

Accoutumé à être gouverné, ce faible prince, après la perte de ses favoris, ne tarda pas à en faire de nouveaux. Les mêmes prodigalités qui avoient attiré aux autres l'indignation publique, excitèrent des murmures contre ceux-ci. Henri maria Joyeuse à la sœur de la reine, & fit pour cette nœce des dépenses plus que royales. Il acheta à la Vallette la terre d'Epéron, & lui donna d'avance en argent la dot de la femme qu'il lui destinoit. Le moins à charge fut François d'Epinay, sieur de S. Luc, que le roi maria richement, mais sans grand éclat & sans présens ruineux, à Jeanne de Cossé, fille du fameux maréchal de Brissac. Ce mariage produisit un événement auquel le roi ne s'attendoit pas, & qui lui fit perdre son favori.

Sa folle amitié
né pour eux.

L'histoire s'abstient de prononcer sur le genre de goût qui attachoit Henri III à ses mignons; mais elle ne peut se dispenser de rapporter les faits. Henri aimoit ses favoris jusqu'à les embrasser plus que

familièrement devant tout le monde, à les parer de sa main, à attacher des pendants à leurs oreilles, & des pierres à leurs cols. Il ne permettoit point qu'ils le quittassent ni le jour ni la nuit. Le jour il le passoit avec eux dans des appartemens écartés, inaccessibles à tous ceux qui n'étoient pas du secret : la nuit tous couchoient dans de petites cellules pratiquées autour d'une vaste salle séparée simplement par une mince cloison, & souvent il en choisissoit quelques-uns pour leur faire partager son lit. Une pareille amitié ne pouvoit qu'occasionner de violens soupçons, qui flétrissoient également tous les complices.

HENRI III.

1581.

La femme de S. Luc vit avec peine son jeune époux livré à une société qui le déshonorait aux yeux du public, quoique Henri en fut le chef. Mais des liens formés par un roi, ne se rompent point sans risque. S. Luc le fit sentir à sa femme, qui conçut le projet de dégoûter le monarque lui-même de ces plaisirs.

On doit cette justice à Henri III, que ses excès n'étoient jamais sans ces remords qui marquent du respect pour la religion, & qui donnent des espérances de retour. Voluptueux par tempé-

Ses fausses idées sur la religion.

HENRI III. 1581. rament, il se livroit sans ménagement aux plaisirs ; mais bientôt la satiété le ramenoit au repentir, & par une suite

nécessaire, à des résolutions plus sages pour l'avenir. C'étoit le moment qu'auroit dû prendre un directeur éclairé, pour lui faire connoître & graver dans son cœur les grandes vérités de la religion, dont il n'avoit jamais été assez instruit. Mais dans ces instans d'un trouble qui pouvoit devenir si salutaire, il ne trouvoit que trop de conducteurs complaisans & intéressés, qui, ou craignoient de l'offenser, ou s'ils l'épouvantoient quelquefois par la vue du jugement de Dieu, lui laissoient croire que de simples actes extérieurs de pénitence, sans conversion du cœur, suffisoient pour appaiser la colère divine.

De-là, ce mélange bizarre de processions & de cavalcades, de courses nocturnes & de retraites dans les couvents, de conversations licentieuses, & de liaisons avec des religieux austères. Après avoir quitté un habit efféminé & des parures immodestes, il portoit sur le sac de pénitent, une discipline attachée à sa ceinture, & un chapelet de têtes de mort au côté : appareil de dévotion que sa conduite dé-

mentoit bientôt ; mais appareil qui , du moins dans le commencement des désordres , tenoit à quelques desirs de conversion qu'on auroit pu rendre plus efficaces. C'est ce que tenta S. Luc , à l'instigation de sa femme.

HENRI III.

1580.

Une nuit qu'il étoit couché dans une de ces cellules dont nous avons parlé , il glissa une sarbacane au chevet du roi , & il lui prononça dans son premier sommeil , comme de la part de Dieu , les menaces les plus terribles , s'il ne revenoit de ses égaremens. Henri se réveille tout-à-fait , prête l'oreille & n'entendant plus rien , croit que c'est un songe & se rendort. S. Luc répète les mêmes menaces. Henri , alors bien convaincu qu'il ne rêve point , s'abandonne le reste de la nuit aux plus tristes réflexions , & se leve l'inquiétude & l'effroi peints sur le visage.

Aventure de
la sarbacane.

Les courtisans s'en aperçoivent & ne savent qu'imaginer. S. Luc paroît aussi embarrassé que les autres. Faisant néanmoins semblant de s'enhardir , il approche du roi & lui dit que cette même nuit il a vu en songe un ange avec un visage sévère , qui l'a menacé d'une ruine inévitable & prochaine , s'il ne renonçoit à ses égaremens ; & s'il

HENRI III. 1581. n'engageoit le roi à changer de vie. Soulagé par cette ouverture, Henri lui fait part à son tour de ce qu'il a entendu, lui ordonne le secret, promet de profiter de ces avertissemens célestes, & commence à effectuer sa promesse en s'éloignant insensiblement de ses mignons.

Ils furent très-étonnés de ce changement, & cherchèrent à en pénétrer les causes. Villequier, ministre des plaisirs du roi, s'y employa plus que les autres par la raison que son crédit devoit nécessairement souffrir, si le monarque changeoit de conduite. Il vint enfin à bout de tirer le secret de S. Luc, & le révéla aussitôt au roi. Ce prince, irrité de ce que son favori avoit voulu abuser de sa crédulité, méditoit d'en tirer vengeance, si S. Luc, averti à temps, ne se fût sauvé à Brouage, dont il étoit gouverneur, & où il n'arriva qu'une heure avant celui que Henri envoyoit pour s'emparer de la place.

Politique du
duc de Guise,

Il dut son salut à l'attention du duc de Guise, qui, par ses affidés, étoit instruit à point nommé de tout ce qui se passoit. Il prévint S. Luc sur ce qu'on méditoit contre lui, persuadé qu'un avis si important lui aquerroit un ami, dont il se serviroit au besoin. Telle étoit

étoit alors la politique de ce duc : épier ~~les~~ les fautes du roi pour en profiter ; obli- HENRI III.
ger tout le monde, sur-tout les disgraciés, & ne point paroître, quoique mêlé 1581.
dans toutes les affaires. Néanmoins en examinant de près sa conduite, on découvroit sans peine qu'il étoit le mobile secret de presque toutes les intrigues. Aussi le roi qui s'en déflloit, le tenoit à l'écart tant qu'il pouvoit.

Forcé d'avoir une armée sur pied, 1582.
pour faire exécuter ses différens édits, Celle du roi
Henri ne voulut point mettre à la tête bien inférieure.
le duc de Guise, quoiqu'il en fût vivement sollicité. Mais par égard pour les De Thou, liv. LXXV.
Catholiques, dont les Lorrains étoient Davila, liv. VI.
singulièrement aimés, il donna le commandement au duc de Mayenne, comme plus modéré & plus dépendant. Tout ce que le monarque gagna à cette conduite, fut de conserver à sa cour un homme plein de ruses, adroit à profiter de tous ses avantages, qui, par des manières insinuanes & une conduite toujours égale, bien différente de celle du roi, lui enlevait l'estime de ses peuples, & sur-tout la confiance du clergé, fort mécontent des privilèges accordés aux Calvinistes par les derniers édits.

Il y avoit une espèce de lutte entre Il se brouille avec le Clergé,
Tome II. T

HENRI III. les partis opposés. Chacun demandoit beaucoup plus que les circonstances & le desir d'entretenir la paix, ne permettoit d'accorder. Les Catholiques desiroient ardemment la publication du concile de Trente, espérant que ses décisions une fois connues, deviendroient une barrière sûre contre les innovations. Le roi craignoit au contraire de fournir par-là aux Calvinistes un nouveau prétexte de révolte. Dans cet embarras, quelquefois il faisoit des remontrances douces au Clergé, quelquefois il le reprenoit avec aigreur.

1582.

La patience lui échappoit, sur-tout quand on prétendoit lui faire acheter par des concessions extraordinaires, l'argent qu'il demandoit. (*) Il ne pouvoit alors cacher son indignation. On payoit dans la crainte d'exciter sa colère; mais il restoit toujours un fonds de mécontentement qui éclatoit en murmures. Le duc de Guise, attentif à tout ce qui pouvoit favoriser ses des-

(*) Le Clergé demanda cette année au roi, qu'il abdiquât le droit de nommer aux Evêchés, & qu'il rétablît les élections. *Si les élections avoient eu lieu*, répondit-il fort ému, *beaucoup d'entre vous, qui combattent pour elles avec tant de chaleur, ne paroîtroient pas revêtus de cette dignité.*

seins, entroit avec une sensibilité appa-
rente & tous les dehors d'un zèle de re-
ligion, dans les peines du clergé qu'il
plaignoit, & dont il gagnoit ainsi la
confiance : conduite adroite qui le lioit
avec Rome, avec l'Espagne, & qui le
rendoit le centre nécessaire des projets
de ces deux cours.

HENRI III.

1582.

Celle de Rome n'en avoit point d'au-
tres que de soutenir la religion Catho-
lique en France. Philippe II affectoit
la même pureté d'intention ; mais il se
socioit moins d'empêcher les progrès
du Calvinisme, que de susciter des
troubles dans le royaume, pour met-
tre le roi hors d'état de donner des se-
cours aux Flamands & au duc d'Anjou,
qui, du consentement de ces peuples,
venoit de prendre le titre de duc de
Brabant.

Le duc d'An-
jou nommé
duc de Bra-
bant,

Son entreprise donna d'abord les es-
pérances les plus flatteuses. Il vit les
grands comme le peuple, unis de vœux
& d'intérêt, lui jurer une fidélité d'au-
tant moins suspecte, qu'ils la regar-
doient comme nécessaire à leur bon-
heur. Elisabeth, reine d'Angleterre,
soit goût, soit politique, permit qu'on
traitât son mariage avec le duc. Elle alla
jusqu'à lui donner publiquement un an-

Ses affaires
prennent un
bon tour,

~~neveu~~ neau, comme gage de sa foi, & à recevoir celui du prince qu'elle mit à son doigt.

HENRI III.

1582.

Les Calvinistes de France, & beaucoup d'Allemands, coururent s'enrôler sous ses drapeaux. Les Catholiques mêmes prenoient parti dans ses troupes, pour le seul plaisir de voir humilier les Espagnols, dont les bravades révolutionnoient tout le monde. Rien ne prouve mieux le triste état de leurs affaires en Flandre, que les noires intrigues dont le désespoir & l'impuissance les rendirent coupables.

Dépôt des
Espagnols.

*Journal de
Henri III.*

*Busbec,
lett. 28.*

*Mém. de
Villeroi.*

t. I, p. 21.

*Vie de
Thou, t. XI,
p. 53.*

Personne ne doute que les divers complots tramés en Angleterre, complots qui menaçoient du poison & du poignard, la reine, les ministres, & les principaux seigneurs, n'ayent été l'ouvrage du conseil d'Espagne. L'assassin qui blessa le prince d'Orange d'un coup de pistolet, étoit certainement un émissaire de cette cour. Enfin ce fut Philippe qui, de concert avec le duc de Guise, imagina la fameuse conjuration de Salcède.

Conjuration
de Salcède.

De pareils monstres ne méritent point la peine qu'on prend quelquefois à vouloir découvrir les motifs qui les ont fait agir. Presque tous ne sont que

des scélérats aveuglés par des crimes précédens, & qui, s'imaginant devenir des personnages importans, ne s'apperçoivent pas qu'ils sont sacrifiés par des hommes plus habiles qu'eux. Salcède étoit un gentilhomme débauché, perdu de dettes, condamné à mort pour fausse monnoie, & à qui le duc de Guise avoit obtenu grace. On sera peut-être surpris que Salcède & Guise aient pu prendre confiance l'un à l'autre. Le premier, fils de ce gouverneur de Vic, qui, quoique bon Catholique, fut à la saint Barthelemi, puni par les Guises, de la guerre Cardinale qu'il avoit suscitée. Le second, chef de cette maison impérieuse, qui n'oublia jamais une insulte, sur-tout quand elle pouvoit porter atteinte à son crédit. Mais on fait qu'une passion à satisfaire applanit toutes les difficultés. Le duc de Guise étoit ambitieux. Il trouva dans Salcède un homme intrépide, sans mœurs & sans principes, capable de tout entreprendre : il le prévint de politesse & de confidences. Salcède fut flatté ; il se promit des honneurs & des richesses. C'en fut assez pour lui fermer les yeux sur le péril de l'entreprise.

Si l'on en croit sa déposition écrite

~~Henri III.~~
HENRI III.

1582.

toute entière & signée de sa main, rétractée ensuite, affirmée de nouveau & désavouée dans le dernier supplice, il étoit question d'allumer en même temps le feu de la guerre par tout le royaume, pour embarasser Henri III, & l'empêcher d'envoyer en Flandre des secours à son frère. On étoit sûr, disoit Salcède, des provinces de Picardie, de Champagne, de Bourgogne, du Cotentin & de la Bretagne. Les troupes du Pape, jointes à celles de Savoie, devoient fondre en France par le Lyonnois, & les Espagnols par deux endroits, du côté des Pyrénées. Le rôle de Salcède, rôle dans l'exécution duquel il fut arrêté, étoit d'aller trouver le duc d'Anjou avec un régiment de soldats affidés, de lui offrir ses services, de gagner sa confiance, & d'obtenir de lui le commandement de quelque place frontière, comme Dunkerque, pour la livrer ensuite aux Guises. Ceux-ci comptoient forcer le roi, effrayé par ce soulèvement général, de les mettre à la tête de ses armées, ensuite lui faire la loi à lui-même, & empêcher le duc d'Anjou de rentrer en France, pour le faire périr en Flandre, sans secours, accablé par toutes les forces Espagnoles.

Du reste, Salcède nia constamment d'avoir jamais eu dessein d'attenter à la vie ou à la liberté du duc d'Anjou; mais il avoua d'autres trahisons, comme d'avoir fait plusieurs fois le métier d'espion, entretenant commerce avec le conseil d'Espagne, allant sur les lieux s'assurer par lui-même des préparatifs de la France, & en donnant avis aux généraux ennemis. Il nommoit parmi les conjurés ce qu'il y avoit de plus distingué entre les courtisans & les ministres de France, presque tous les gouverneurs de provinces & de villes considérables, & jusqu'à des favoris du roi. Il leur prêtoit l'affreux projet de mettre Henri en prison, de se défaire du duc d'Anjou, & d'exterminer la famille royale. Le Cardinal de Pellevé étoit, disoit Salcède, l'agent de cette Ligue auprès du Pape.

HENRI III.

1582.

Bien des choses se contredisoient dans cette déposition; mais il en résul-
toit toujours l'indice certain d'une conjuration redoutable. Le duc d'Anjou qui avoit fait arrêter Salcède en Flandre, frappé de ces horreurs, ne crut pas devoir les laisser ignorer au roi. On reconnoît ici la fausse politique de Henri III; il regarda d'abord cet avis com-

Salcède puni;

HENRI III. me une ruse de son frère, pour tirer de
1582. lui des secours plus abondans, sous pré-
 texte du danger où ils se trouvoient
 tous les deux. Pour ne point troubler
 sa tranquillité & ses plaisirs, il étoit dé-
 terminé à n'en rien croire, & même
 à ne point faire de recherches : mais
 le duc lui envoya le coupable. Henri
 l'interrogea lui-même. Salcède nia tout
 ce qu'il avoit écrit de sa main, & répété
 en prison devant deux députés du roi.
 A la question il avoua de nouveau ;
 mais il se rétracta ensuite, & persista
 dans sa rétractation jusqu'à sa mort, qui
 fut celle des criminels de lèze-majesté.

On étouffe
 l'affaire.

Pendant & après le procès, il n'y eut
 point d'informations, point de perqui-
 sitions, point de confrontations des ac-
 cusés, du moins des plus suspects. Le
 Président de Thou conseilloit de garder
 le criminel, afin de le faire parler à me-
 sure qu'on découvreroit des traces de
 l'intrigue ; mais trop de personnes
 étoient intéressées à son silence. On con-
 seilla au roi de se débarrasser d'un scélé-
 rat, dont la vie ne faisoit que troubler
 sa tranquillité, & inquiéter nombre de
 gens que la crainte pouroit pousser au
 désespoir ; au lieu que l'indulgence du
 roi, & son attention à soustraire les

preuves de leur crime, les rameneroient sans doute au devoir, s'ils s'en étoient écartés. On verra par les fureurs de la Ligue, affreuse tragédie dont la conjuration de Salcède est comme le premier acte, combien ce lâche conseil fut pernicieux au malheureux Henri. Il le suivit, parce qu'il favorisoit son aversion pour les affaires, & son goût pour les plaisirs. Il continua à vivre au milieu de ses ennemis, comme s'il ne les eût pas cru tels, ou comme s'il n'en eût eu rien à craindre. Sans mesures, sans précautions, donnant même lieu à leurs complots de se fortifier, tant par la première impunité, que par les fautes & les imprudences perpétuelles qui lui échappoient.

Il seroit ennuyeux de remettre toujours sous les yeux du lecteur, les dévotions bizarres de Henri III, les longues processions dans lesquelles il traînoit après lui, princes, ministres, cardinaux, couverts du sac de pénitens; ses pèlerinages à Chartres & ailleurs, pour avoir des enfans; ses retraites aux Minimes & aux Feuillans, qu'il prêchoit lui-même en chapitre. Ce qu'on peut ajouter à ce que nous avons déjà dit, c'est qu'au plaisir du spectacle, qui fai-

HENRI III.
1582.

Excès des
prédicateurs.

De Thou, l.
LXXVII, &
LXXVIII.

Davila,
liv. VI.
Journal de
Henri III.

HENRI III. 1583. soit ordinairement agir le roi, il com-
 mença cette année, & continua jusqu'à
 la fin de sa vie, à joindre le désir de
 persuader les peuples de son attache-
 ment à la religion Catholique. Mais
 les factieux lui ôtèrent bientôt cette
 ressource, en faisant parler les prédica-
 teurs, qui, tantôt par des invectives,
 tantôt par des bons mots, indignes de
 la chaire, lui ôtèrent tout le fruit de
 cet appareil. (*)

(*) Le prédicateur de la cathédrale, nommé Poncez, appela publiquement une nouvelle confrairie de pénitens érigée par le roi, *la confrairie des hypocrites & athéistes*, & qu'il ne soit vrai, (dit-il, en propres mots,) j'ai été averti de bon lieu qu'hier au soir, » qui étoit le vendredi de leur procession, la broche » tournoit pour le souper de ces gros pénitens, & » qu'après avoir mangé le gras chapon, ils eurent pour » collation de nuit le petit rendron qu'on leur tenoit » tout prêt. Ah ! malheureux hypocrites ! vous vous mo- » quez donc de Dieu sous le masque, & portez par con- » tenance un fouet à votre ceinture ? Ce n'est pas là de » par D . . . où il faudroit le porter : c'est sur votre » dos & sur vos épaules, & vous en étriller très bien. » Il n'y a pas un de vous qui ne l'ait bien gagné. » Le roi se contenta de reléguer ce prédicateur insolent, dans une abbaye qu'il possédoit. Un des mignons (les uns disent Epernon, d'autres, Joyeuse) voulant se moquer de la disgrâce de Poncez, fut payé de sa raillerie par une réponse qui fut trouvée fort à propos. « Monsieur no- » tre maître, lui dit le mauvais plaisant, on dit que » vous faites rire les gens à votre sermon, cela n'est » guère bien. Un prédicateur comme vous, doit prê- » cher pour édifier, & non pas pour faire rire. Mon- » sieur, répondit Poncez sans s'étonner, je veux bien

Le roi n'opposa à ces insultes que quelques réprimandes, ou autres légers châtimens peu capables d'arrêter l'enthousiasme, qui, dirigé en secret par les Guises, gagnoit de tous côtés. Il ne fut pas plus ferme à l'égard de François de Rozières, archidiacre de Toul, auteur d'un livre plein de calomnies contre les descendans de Hugues Capet, & contre le roi lui-même. Non-seulement Henri pardonna à l'auteur; mais il permit que la flétrissure du livre fut tenue secrète, en considération des Guises qui se donnèrent beaucoup de mouvemens pour obtenir cette grace, de peur que le déshonneur de la condamnation, ne retombât sur la maison de Lorraine, dont cet ouvrage contenoit les prétentions au trône; foiblesse bien dangereuse dans ces circonstances. Il falloit ou ignorer cet attentat, ou le punir plus sévèrement.

Mais le roi mon frère, dit amèrement la reine Marguerite dans ses mémoires. Offense faite à la reine

» que vous sachiez que je ne prêche que la parole de
 » Dieu, & qu'il ne vient point de gens à mon sermon
 » pour rire, s'ils ne sont méchans & athéistes: & aussi
 » n'en ai-je jamais tant fait rire en ma vie, comme vous
 » en avez fait pleurer. *Journal de Henri III.*

~~Henri III.~~ moires, n'avoit de courage que contre les
HENRI III. femmes. Elle en fit elle-même dans ce
1583. temps une fâcheuse expérience. Après

Marguerite
par son frère.

Busbec
liv. 23.

Mém. de
la Ligue,
t. I, p. 544.

Journal de
Henri III.

Amours de
Henri IV.

p. 26.

Mém. de
Mornay.

p. 90.

De Bouil-
lon, p. 325.

De Sulli,
t. I.

la guerre des amoureux, cette princesse revint à la cour de France. Trop aimée du duc de Guise, étroitement liée avec le duc d'Anjou son frère, dont le roi étoit jaloux, Marguerite devint suspecte au roi. Il rechercha sa conduite, & crut y découvrir des taches déshonorantes pour son mari & la maison royale. Au lieu de la renvoyer simplement de la cour, théâtre trop exposé pour ses désordres, Henri fit un éclat qui ne pouvoit servir qu'à satisfaire quelque vengeance particulière.

Son mari la redemandoit depuis quelque temps : le roi fit semblant de se rendre aux instances de son beau-frère; mais à peine étoit-elle en route, qu'il envoya après elle des archers de sa garde. Ils l'arrêtent au milieu du chemin, fouillent sa litière, démasquent ses femmes sous le prétexte de voir s'il n'y a point d'hommes parmi elles, en emmenent deux prisonnières, & traitent fort mal les autres.

Elle reste
déshonorée
& oubliée.

Elle se plaignit hautement de cet affront. Le roi son mari en demanda justice par des envoyés exprès. Henri ne

voulut ni la condamner, ni la justifier. Il refusa toujours de s'expliquer, prétendant que cette aventure devoit être regardée comme une querelle de frère à sœur. Des affaires plus importantes empêchèrent le roi de Navarre de faire d'autres instances, & Marguerite déshonorée, n'osant retourner auprès de son époux, alla cacher sa honte & la combler dans des châteaux écartés, où elle crut pouvoir se livrer plus librement à ses penchans. Depuis cette époque, ce qu'un Historien peut faire de plus avantageux pour elle, c'est de n'en plus parler.

Tout se tient dans le système politique. Souvent les révolutions les plus étonnantes viennent par un enchaînement successif de causes, bien éloignées de leurs effets. Personne n'approuvoit sans doute les dérèglemens de Marguerite ; mais bien des gens, même les plus sensés, trouvèrent mauvais qu'une reine, sœur du roi, & presque le dernier rejetton de la famille royale, eût été traitée si injurieusement. Les femmes sur-tout, déjà aigries contre Henri à cause de ses mignons, le détestèrent sans retour, quand elles virent que prodiguant à ceux-ci les parures de leur

HENRI III.
1583.

Contrariétés entre les loix de Henri & sa conduite.

Code Henri.
Journal de Henri III.

Busbec,
lettre 29.

~~Henri III.~~ sexe, il les dépouilloit elles-mêmes de leurs ornemens, par des édits contre le
 1583. luxe : édits qui furent si sévèrement exécutés, qu'on arrêta à Paris en pleine rue, & qu'on traîna en prison des femmes de qualité, pour avoir porté les étoffes ou les bijoux interdits.

Indignation
 des peuples
 contre le luxe
 & les divertis-
 semens du roi.

On voyoit avec indignation que le roi, en même temps qu'il prescrivait à ses sujets cette épargne forcée, augmentoit lui-même ses dépenses, grossissoit sa garde, introduisoit à sa cour un faste inconnu, & s'occupoit sérieusement du projet d'adopter le cérémonial de la cour d'Angleterre, beaucoup plus pompeux alors que celui de France. Chaque jour Henri donnoit des édits burlesques qu'il faisoit recevoir par force dans des lits de justice. Il créoit aussi une infinité de charges inutiles, dont il abandonnoit les provisions à ses mignons, & ceux-ci à leurs tailleurs, cuisiniers & parfumeurs. Enfin il étoit difficile de ne point éclater en voyant un roi de France s'avilir jusqu'à faire parade publiquement de goûts puérils, d'amusemens ridicules, (*) pendant qu'il y avoit

(*) Le roi jouoit au bilboquet dans les rues de Paris avec ses courtisans. « Sulli introduit dans son

dans l'Etat une fermentation qui présageoit les plus funestes mouvemens.

HENRI III.

1584.

Tous les partis négocioient , non pour prévenir les troubles , mais pour en tirer avantage. Le duc de Joyeuse, jeune favori , se mit en tête de se faire agréer par le pape pour chef des Catholiques , au préjudice du duc de Guise , de l'aveu du roi qui se prêta à ce projet , dans l'espérance de substituer son favori au duc. Joyeuse partit pour Rome avec un train magnifique ; il y fit ses propositions & ses offres , qui furent reçues très-froidement. Il voulut aussi décrier Montmorenci gouverneur de Languedoc , qu'il représenta comme fauteur d'hérétiques, & il demanda au pape des forces pour le supplanter ; mais ses calomnies ne furent payées que d'indifférence.

Négotiations générales.

De Thou ,

liv. LXXIX

& LXXXI.

Davila , l.

VI & VII.

Memoire de la ligue , t.

I , p. 533.

De Mor-

nay , p. 74.

Discours

de ce qui se

passa au ca-

binet du roi

de Navarre.

Boutfeu des

Calvinistes.

De Sulli ,

p. 292.

Montmorenci ainsi attaqué , traita avec le roi de Navarre , pour se soutenir. Celui-ci envoya en Angleterre & en Allemagne , solliciter des secours contre les complots des princes Lor-

» cabinet , pour affaires importantes , le trouva l'épée
 » au côté , une cape sur ses épaules , son petit to-
 » quet en tête & un panier pendu en écharpe au col ,
 » dans lequel il y avoit deux ou trois petits chiens ,
 » pas plus gros que le poing. » *Sulli , t. I , p. 232.*

HENRI III.

1584.

rains , prêts à éclater. Guise resserroit de son côté les nœuds, qui l'unissoient depuis long-temps avec l'Espagne , & donnoit pour prétexte de ses engagements avec une puissance étrangère , la nécessité de défendre la religion Catholique.

Mais uniquement attentif à ses intérêts , en même temps qu'il prétextoit aussi son zèle pour la religion , Philippe offroit au roi de Navarre & aux Calvinistes de l'argent & des troupes , pour renouveler la guerre en France & empêcher Henri de secourir les Flamands. Il prit pour faire ces offres le moment où il supposa Bourbon irrité, de l'affront fait à sa femme. L'Espagnol proposoit à Henri de rompre son mariage avec une épouse déshonorée, de lui donner l'Infante sa fille , & d'épouser lui-même la princesse de Navarre. *Vous ne voulez pas* , dirent les négociateurs Espagnols à Mornay , chargé d'écouter leurs propositions , *& bien vous ne savez que vous faites de nous refuser : nos marchands sont prêts.* Mot qui décèle , à ne s'y pas tromper , les motifs de la Ligue & les ressorts cachés qui l'ont soutenue si long-temps.

Il y avoit encore d'autres négociations particulières sur le tapis : savoir, HENRI III.
1584.
de la reine mère avec le duc de Lorraine, qu'elle auroit voulu élever au préjudice de la branche de Guise; du duc de Lorraine lui-même avec le roi de Navarre, dont il souhaitoit obtenir la sœur, pour un de ses fils; du duc de Savoye avec le même prince, pour le même sujet; des Flamands avec la cour de France; enfin des Guises avec le cardinal Bourbon oncle du roi de Navarre, qui croyoit ou feignoit de croire qu'arrivant la mort du duc d'Anjou, il devoit être reconnu héritier présomptif de la couronne de France, au préjudice de son-neveu.

Le roi voyoit tout le monde autour de lui prendre ses assurances & seul il ne s'inquiétoit de rien. La mort du duc d'Anjou son frère, le surprit dans cette inaction. Ce jeune prince livré à des conseils téméraires, vit après les plus beaux commencemens, ses espérances s'évanouir, parcequ'il voulut les réaliser trop tôt. Ses flatteurs lui persuadèrent qu'on abusoit de sa bonté, & que pendant qu'on lui laissoit en apparence le titre de la souveraineté, c'étoit le prince d'Orange qui

*Faute du Duc
d'Anjou en
Flandre.*

en avoit tout le pouvoir. Le duc ré-
 HENRI III. solut de se tirer de cette espèce de tu-
 1584. telle. Il attaqua à l'improviste les vil-
 les où il n'étoit pas le maître absolu.
 Elles se défendirent. Il fut repoussé &
 forcé de se retirer.

Sa mort.

Cette entreprise mal concertée, lui
 fit perdre la confiance des Flamands.
 Envain tenta-t-il de la regagner, par
 les promesses les plus flatteuses : ou
 elles ne furent point écoutées, ou el-
 les le furent trop tard. Plongé dans un
 noir chagrin, d'avoir par sa faute mis
 obstacle à sa fortune, il se renferma
 dans Chateau-Thierry, ville de son
 appanage, où il ne traina que quel-
 ques mois une vie languissante. Les
 uns disent qu'il mourut de tristesse,
 les autres du poison, que lui donnè-
 rent les Espagnols, auxquels il étoit
 encore redoutable, même dans son dis-
 crédit.

Son caractè-
 re.

François duc d'Anjou étoit vif, em-
 porté, turbulent ; mais plein de can-
 deur, de générosité & de bonne foi.
 Le malheur des temps le força quel-
 quefois à déguiser ses pensées ; mais
 jamais il ne put soutenir une entre-
 prise, qui auroit demandé certain ra-
 finement de dissimulation. Il aimoit la

gloire. Cette passion l'éloigna souvent de son devoir. Il s'en repentit au lit de la mort & en demanda sincèrement pardon au roi son frère.

HENRI III.

1584.

Jamais il n'en avoit été sincèrement aimé, non plus que de la reine sa mère. Accoutumés à le regarder comme un enfant, ni l'un ni l'autre n'eurent pour lui à mesure qu'il avançoit en âge, les égards convenables à son rang. Le dépit qu'il en conçut le força souvent de prêter son nom aux factions qui divisèrent le royaume, afin d'obtenir une considération, qu'on lui refusoit. Il avoit enfin trouvé en Flandre un théâtre digne de sa bravoure, lorsque la jalousie du commandement lui fit perdre en un instant le fruit de plusieurs années de travaux. Sa mort changea quelques intérêts, & elle ouvrit un plus vaste champ à ceux qui projettoient des troubles & qui se préparoient déjà à l'exécution.

Nous avons vu qu'aux états de Blois en 1577, le roi au lieu de détruire la Ligue, s'en étoit déclaré le chef, expédient qui n'auroit pas manqué d'adresser, si Henri en l'employant, avoit eu intention de miner sourdement, à l'ombre de cet titre, une cabale dan-

1585.

La Ligue se fortifie sous le nom du roi.

De Thou,

l. LXXXI.

Davila,

l. VII.

HENRI III. gereuse. Mais il ne songeoit qu'à pa-
 1585. rer les inconvéniens présens. Le péril
 étant passé, il se conduisit comme si
 la même crise ne pouvoit pas revenir,
 & il laissa fortifier sous son nom une
 faction, qui devoit bouleverser son
 royaume.

Le duc de
 Guise se déter-
 mine à agir.
Lézeau. mss.
de sainte Gé-
revière.

Un seul trait de différence peint
 les deux concurrens, Henri roi de
 France & Henri duc de Guise. Le pre-
 mier paroissoit à la tête des affaires,
 par son rang seul, sans les avoir ima-
 ginées, & sans les conduire. Le second
 n'ayant de titre que son mérite, pré-
 sidoit réellement à tout & faisoit mou-
 voir tous les ressorts. S'il n'avoit pas
 dressé le plan de la Ligue, on ne peut
 douter que ce ne fût lui qui en pres-
 soit l'exécution, qui mettoit, pour ain-
 si dire, les armes à la main des factieux
 & cependant il se faisoit prier pour
 les prendre : *On fut, dit un auteur con-*
temporain, plusieurs jours à détermi-
ner le duc de Guise, parceque, disoit-
il, si on me fait déguainer l'épée con-
tre mon maître, il faut en jeter le
fourreau dans la rivière.

On prend le
 prétexte de la
 succession au
 trône.

Il étoit aussi question de trouver un
 prétexte pour lever des troupes en
 pleine paix, contre un roi légitime,

bien affermi sur son trône. Rien de moins plausible que la raison qu'on HENRI III. imagina, & cependant elle réussit. Tant 1585. il est vrai que le peuple prévenu peut être poussé aux plus grands excès par les plus foibles moyens ! En dix ans de mariage, le roi n'avoit point eu d'enfans. Mais il n'étoit point sûr qu'à la fleur de son âge, ainsi que son épouse, il dût se voir privé de postérité ; on le supposa néanmoins. On osa même l'assurer ; il se répandit des écrits qui taxoient Henri d'impuissance & qui alarmoient ses sujets sur la succession au trône, comme s'il eût été prêt à vaquer.

Personne ne doutoit qu'au défaut de la branche de Valois, la couronne ne fût due à la maison de Bourbon, Droit prétendu par le cardinal de Bourbon. issue de saint Louis, par Robert comte de Clermont son dernier fils. On ne doutoit pas non plus, qu'elle n'appartînt à l'héritier en ligne directe, Henri roi de Navarre ; mais la religion prétendue réformée, dont il faisoit profession, aliénoit de lui les cœurs des Catholiques. C'en fut assez, pour faire imaginer à ceux qui vouloient brouiller, de lui opposer un rival. Ils prirent son oncle Charles de Bourbon,

HENRI III. **1585.** vieux , archevêque & cardinal , plus près à la vérité du trône que le jeune roi de Navarre , mais de la branche cadette.

Cayet, t. I. Il n'est pas sûr que ce prélat ait été lui-même persuadé de son prétendu droit. Cayet rapporte qu'un de ses plus fidèles serviteurs l'excitant à quitter la cabale des Guises , dont le but étoit de ruiner sa maison , le cardinal répondit : *Je ne me suis point accordé à ces gens-ci sans raison ; penses-tu que je ne sache pas bien qu'ils en veulent à la maison de Bourbon ? Pour le moins, tandis que je suis avec eux ; c'est toujours Bourbon qu'ils reconnoissent : le roi de Navarre mon neveu , cependant fera sa fortune. Le roi & la reine savent bien mon intention.*

Appas que le duc de Guise lui présente.

Charles néanmoins soutint d'abord ses prétentions avec toute la chaleur d'un homme convaincu. Mais comme il étoit inconstant & léger , il peut se faire que séduit dans un temps , il se soit détrompé dans un autre , sur-tout lorsque son nom étant devenu moins nécessaire au soutien de la Ligue , ses flatteurs commencèrent à brûler moins d'encens devant l'Idole de sa royauté. Dans les commencemens ils eurent l'a-

dressé d'en faire à ses yeux un être réel, auquel le vieux cardinal sacrifia jusqu'à ses scrupules. On lui parla d'une dispense pour lui faire épouser la veuve du duc de Montpensier, Catherine de Lorraine, qui fit depuis éclater tant de fureur contre Henri III; & le vieux cardinal y prêta l'oreille.

HENRI III.

1585.

Ainsi le duc de Guise avoit un apas prêt pour chacun de ceux qu'il vouloit envelopper dans ses filets. A la reine mere, il lui persuadoit qu'il ne cherchoit à éloigner du trône le chef des Bourbons, que pour y placer ses petits-fils, enfans du duc de Lorraine & de Claude de France sa fille. Les courtisans, il les flattoit de l'espérance de les rendre nécessaires par la guerre, & d'obliger le roi à partager entr'eux les faveurs qu'il rassembloit toutes sur ses mignons. Il promettoit à la noblesse plus de considération & des préférences à ceux qui rendroient les premiers services; aux peuples diminution des impôts, & au clergé la destruction de toutes les sectes.

Ruses par lesquelles il gagne les autres à la Ligue.

Des prédicateurs gagés ou séduits, faisoient valoir en chaire ses promesses. On exposoit aux portes des Eglises & aux coins des rues, des tableaux

Alarmés qu'il jette dans l'esprit des peuples,

qui représentoient les supplices, dont
 HENRI III. on supposoit que les catholiques étoient
 1585. punis en Angleterre & dans les pays
 bas. Ainsi serez vous traités, disoient
 au peuple des gens apostés, lorsque
 le roi de Navarre occupera le trône
 avec ses hérétiques.

Il ne trouve Ces différentes adresses gagnèrent une
 pas la Ligue infinité de partisans à la Ligue, dont
 encore assez on faisoit par-tout signer des formulai-
 forte pour res, sous le nom de *sainte Union*. Ce-
 éclater.

Journ de pendant ils ne paroissent pas encore
Henri, III. assez nombreux au duc de Guise, pour
Daubigné, faire un éclat, tel que celui de pren-
t. II. liv. v. dre les armes. Il voulut temporiser ;
Mém. de

Villeroi , mais le roi d'Espagne ne le lui permit
 F. 27.
Tavannes , pas.

520. Philippe avoit besoin des troubles
Nevers, t. de la France, pour empêcher le roi de
p. 605. secourir les Flamands. Ces peuples en-
Rohan. voyèrent demander au roi sa protec-
Busbec, l. tion, par une célèbre ambassade : ils
 48. Cayet, t. I.

Le roi d'Es- lui proposoient même de devenir ses
 pagne exige sujets. Les partisans d'Espagne cru-
 l'éclat, rent appercevoir dans Henri quelque in-
 clination à profiter de ces offres. Ils fi-
 rent part à Philippe de leurs appréhen-
 sions. Celui-ci ne trouva pas de meil-
 leur expédient pour se délivrer de ses
 craintes, que d'occuper Henri chez lui.

Il exigea donc du duc de Guise un éclat & lui en imposa même la nécessité, en le menaçant, disent quelques historiens, de remettre au roi de France les originaux de ses traités avec l'Espagne, & de l'abandonner à sa discrétion.

HENRI III.

1585.

Le premier crime, comme il arrive d'ordinaire, força le duc au second. Entraîné par les circonstances, il n'eut que le temps de faire précéder de quelques formalités l'éclat qu'il préparoit. A son instigation le cardinal de Bourbon se retire dans son diocèse de Rouen. Une députation solennelle de la noblesse de Picardie, députation concertée, va l'inviter à passer dans cette province, & l'emmène à grandes journées à Péronne. Des Suisses & des Réîtres, partie soudoyés de l'argent d'Espagne, partie levés sur le crédit du chef de l'union avancent vers les frontières. Des capitaines expérimentés partent pour se mettre à leur tête. Guise & ses frères rassemblent autour d'eux la noblesse de Champagne & de Bourgogne. Plusieurs villes se soulèvent, les unes séduites, les autres forcées. Lyon ouvre ses portes aux secours que les révoltés avoient obtenus de la Savoye; Toul & Verdun à ceux que la Lorraine ti-

Premiers efforts de la Ligue & huitième guerre.

242 *L'Esprit de la Ligue.*

~~Henri III.~~ roit d'Allemagne. Les Ligueurs man-
qu coast Henri III. quent Marseille & Bordeaux ; mais ils
1585. se rendent maîtres, dans le cœur du
royaume, de Bourges, Orléans & An-
gers. Enfin la Ligue s'établit solidement
à Paris.

Origine de
la faction des
seize.

Depuis long-temps il s'y faisoit des
assemblées clandestines, dans lesquel-
les on critiquoit la conduite du roi &
le gouvernement. Les premières se tin-
rent au collège de Fortet. Elles étoient
composées de prêtres, de gens de ro-
be ; on y admit par la suite de simples
bourgeois. De la censure du gouverne-
ment au desir d'avoir la gloire de le
réformer, le pas est glissant : on dit d'a-
bord ce qui devroit se faire ; on cher-
che après les moyens de l'exécuter.
Ainsi les principaux de ce conseil se-
cret, qui devinrent peu après les chefs
de la formidable faction *des seize*, des
murmures passèrent à des projets gé-
néraux, des projets à des complots
moins vagues & plus déterminés.

Paris devient
le centre de la
Ligue.

Ils écrivirent dans les principales vil-
les. Ils y firent passer des émissaires,
pour y former des assemblées pareilles
& établir une correspondance généra-
le, dont Paris seroit le centre. Enfin
ils se cotisèrent & amassèrent des ar-

mes. Il n'est pas sûr qu'ils ayent alors conçu le dessein d'arrêter le roi. Mais HENRI III.
 du moins ce Prince en eut peur. Et ce 1585.
 fut à cette occasion, qu'il se forma une
 garde de quarante-cinq gentilshommes, bien appointés, avec bouche en
 cour, qui avoient ordre de ne le ja-
 mais quitter.

Cette précaution bonne pour la su- Fermentation
 reteté de la personne, ne pourvoyoit qui y regne.
 pas au salut de l'Etat. Henri crut ar- Pasquier,
 rêter ce transport fanatique, par un liv. II, let-
 simple édit qui défendoit les levées tre, 3.
 d'hommes & les attroupemens, mais
 on n'en tint aucun compte. A Paris mê-
 me, sous ses yeux, le roi souffroit que
 le peuple se familiarisât avec les ar-
 mes: tolérance, toujours dangereuse,
 sur-tout quand les esprits sont échauf-
 fés. Pasquier écrivoit à un de ses amis:
Nous sommes maintenant devenus tous
guerriers désespérés. Le jour nous gar-
dons les portes, la nuit faisons le guet,
patrouilles & sentinelles. Bon Dieu!
que c'est un métier plaisant à ceux qui
en sont apprentifs!

A la fin de mars parut le mani- Manifeste de
 feste de la Ligue, donné à Péronne; la Ligue & au-
 sous le nom seul du cardinal de Bour- tres écrits.
 bon. On s'y étoit sur-tout appliqué à

exagérer le danger que couroit la
 HENRI III. religion catholique , si la branche hé-
 1585. rétique des Bourbons montoit sur le
 trône. Le roi répondit foiblement. Les
 écrits se multiplièrent , sous toutes sor-
 tes de titres : *apologies* , *déclarations* ,
complaintes , *protestations* , & autres
 semblables : tous en différens termes ;
 ne faisoient que répéter la même cho-
 se. Les Ligueurs sembloient ne crain-
 dre que pour la religion , crioient
 contre les favoris , demandoient le sou-
 lagement des peuples & affectoient le
 plus grand désintéressement. Les royalis-
 tes tâchoient de justifier le prince & ses
 courtisans , & de rassurer les catholi-
 ques , par des promesses. Ils rejetoient
 tout le malheur des temps sur les fac-
 tieux , qui vouloient la guerre. Le lec-
 teur nous dispensera d'extraire ces piè-
 ces , faites uniquement pour en impo-
 ser à la multitude , & dans lesquelles
 on ne trouve presque jamais les mo-
 tifs & le but des chefs. C'est dans les
 mémoires secrets qu'il faut les chercher ,
 & sur-tout dans les lettres & les aveux
 échappés aux agens particuliers.

Ses agens les
 plus zélés.

Jouvenci ,
 hist. de la so-

Un des plus actifs étoit le père
 Mathieu Jésuite. Tout son Ordre étoit
 dévoué à la Ligue , au point que

l'historien de la société long-temps après l'appelle encore : *Un lien sacré, pour défendre la religion*, & qu'il assure que le P. Edmond Auger, confesseur de Henri III, fut éloigné de la cour par les supérieurs, parce qu'il détournait de toutes ses forces les François d'entrer dans la Ligue. Que ce dévouement vint de jalousie, causée par les faveurs que Henri répandoit sur les Feuillans & autres religieux, ou qu'il vint de pur zèle de religion, peu importoit au duc de Guise. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'eut jamais de partisans plus fermes, de prédicateurs plus hardis, de coopérateurs plus infatigables; entr'autres, ce P. Mathieu, qui fut surnommé *le courier de la Ligue*. Le voyage de Rome n'étoit qu'un jeu pour lui; sans le moindre besoin essentiel, pour un simple avis à porter ou à recevoir, il passoit les monts, revenoit en France, retournoit en Italie; toujours prêt à partir, il se multiplioit pour ainsi dire, par sa diligence.

HENRI III.
1585.

ciété: Rome,
1718, liv.
16, n. 24,
p. 377.

Le P. Mathieu courier de la Ligue.

L'affaire qui lui donna le plus de peine, fut l'association du duc de Nevers à la Ligue; encore ne réussit-il pas. Le duc vouloit bien en être,

En manque le but.

Mém. de
Nevers, t. I,
p. 605.

HENRI III. 1585. mais à condition que le pape l'approuveroit par une bulle, comme s'il y avoit sur la terre quelque autorité qui pût légitimer la révolte des sujets contre leur souverain. Mais telle étoit l'erreur du temps. Instruit de ces scrupules, Mathieu part pour Rome, & n'en rapporte que des promesses générales d'autoriser la Ligue par une bulle, quand le temps sera plus favorable. Le duc demande du moins que pour calmer sa conscience, le souverain pontife lui adresse un bref, qu'il ne montrera à personne. A cette nouvelle proposition, Mathieu revole en Italie & n'en rapporte encore que des lettres de créance & des discours vagues. C'est dans un de ces voyages que le Jésuite écrivoit naïvement au duc, comme un expédient très-sage, un projet criminel que la Ligue chercha toujours à réaliser. *Le pape, dit-il, ne trouve pas bon que l'on attente sur la vie du roi, car cela ne se peut faire en bonne conscience; mais si on pouvoit se saisir de sa personne & lui donner gens qui le tinssent en bride, & lui donnassent bon conseil & le lui fissent exécuter, on trouveroit bon cela.* Enfin Nevers rebuté de ces tergiver-

fations, alla lui-même à Rome; mais n'y trouvant apparemment pas les sûretés qu'il exigeoit, il renonça à la Ligue. La cour gagna aussi quelques autres seigneurs, & peut être par un peu de fermeté auroit-elle dissipé tout le complot; mais c'étoit trop demander à Henri III: la vue du danger lui cacha les ressources.

HENRI III.

1585.

Au fond, les forces des confédérés étoient plus apparentes que réelles. Ils parloient & écrivoient avec hauteur; & sans examiner, la cour avoit la foiblesse de croire que cette fierté étoit inspirée par la puissance. Cependant leurs troupes se réduisoient à environ mille hommes de cavalerie, presque tous gentilshommes des Provinces voisines, prêts à reprendre le chemin de leurs maisons sitôt que l'argent leur manqueroit. Ils avoient peu d'infanterie, & pour toutes finances environ trois cens mille écus, pris dans les recettes royales, qui une fois épuisées ne devoient se remplir de long-temps. Les troupes étrangères n'étoient point arrivées, & mille inconvéniens pouvoient les empêcher de pénétrer en France. Ils comptoient à la vérité de leur côté plusieurs villes & des plus considéra-

Le roi se laif.
se épouvanter.

Cayet, t. I.
p. 9.

HENRI III. 1585. bles; mais dans ces villes même, il y avoit un grand nombre de gens sensés, ennemis des troubles & qui n'avoient besoin que d'être appuyés, pour faire rentrer les autres dans le devoir. Enfin, au pis-aller, le roi pouvoit opposer parti à parti; au duc de Guise chef des Ligueurs, le roi de Navarre à la tête des Calvinistes. Il hésita; il consulta. C'étoit l'avis de ses meilleurs conseillers; mais il craignit de soulever contre lui par cette conduite tous les Catholiques; & l'appréhension d'un malheur incertain, qui même en cas d'événement n'étoit pas sans remède, lui fit choisir le dernier moyen que doit prendre un souverain; celui de traiter avec ses sujets, quand ils ont les armes à la main.

Il prend le plus mauvais parti.

Il pria sa mere de se charger de cette négociation; c'étoit ce qu'elle demandoit. On prétend même qu'elle n'avoit pas été fâchée de voir élever une tempête, parcequ'elle se croyoit trop négligée dans le calme. Pour ne point trouver le roi d'Espagne contraire, Henri refusa les députés Flamands, qui lui offroient la souveraineté de leurs provinces: complaisance qui ne servit à rien. Philippe persévère dans ses mau-

vaies dispositions contre la France ; & forts de sa protection , autant que de la foiblesse du roi , les Ligueurs n'en devinrent que plus audacieux.

HENRI III.

1585.

La reine mere s'aboucha avec les principaux , à Epernay en Champagne. Soit qu'ils l'eussent épouvantée elle même par l'ostentation de leurs forces , soit qu'elle inclinât secrètement pour eux ; ils n'eurent qu'à demander ; ils n'éprouvèrent de la part de la négociatrice , ni objections , ni refus. D'ailleurs qu'auroit-elle fait ? Le roi sembloit s'abandonner lui-même. Il ne levoit point de troupes , il ne prenoit aucunes mesures , en cas que la négociation ne réussît pas. C'étoit donc une nécessité de tout accorder , pour empêcher du moins les confédérés de pénétrer jusqu'à Paris , d'où ils n'étoient point éloignés.

Conférence
d'Epernay.

En effet il paroît qu'il n'y eût pas grande discussion. Par un traité conclu le sept Juillet à Nemours , où les conférences avoient été transférées , le roi s'engagea à défendre dans toute l'étendue de son royaume l'exercice de toute autre religion que de la romaine , sous peine de mort contre les contrevenans ; d'ordonner aux ministres

Traité de
Nemours.

de sortir dans un mois du royaume ;
 HENRI III. & dans six, aux autres sujets Calvinis-
 1585. tes, qui ne voudroient pas changer ;
 de déclarer tous les hérétiques possé-
 dant quelques emplois publics, incapables de les exercer, & de casser les chambres mi-parties établies en leur faveur. Il promet de plus de redemander les places de sûreté qu'il leur avoit accordées, & de leur faire la guerre en cas de refus.

Ces articles rendus publics par un édit enregistré au parlement dans un lit de justice tenu le dix-huit Juillet, il y en eût deux autres réputés secrets, bien humilians pour la souveraineté. Par le premier, Henri s'obligea de payer les troupes étrangères du duc de Guise : par le second, de donner à la Ligue, comme autrefois aux Calvinistes, des places de sûreté, à condition que les garnisons seroient payées des deniers du roi. Ces villes étoient Châlons & S. Dizier en Champagne ; Soissons, Reims, S. Esprit de Rue en Picardie, Dinan & Concarnau en Bretagne, la ville & le château de Dijon en Bourgogne, les châteaux de Beaune, Toul & Verdun.

Crainte qu'il
 inspire.

Ce qui avoit été publié comme le

principal motif de la guerre, savoir, les prétentions du cardinal de Bourbon à la couronne, ne fut point réglé. Les Ligueurs se contentèrent que le roi le reconnût, non *premier prince du sang*, mais *le plus proche* ; tel qu'il étoit en effet en qualité d'oncle du roi de Navarre. Ainsi on ne statua rien contre le droit de représentation, (avantage que le neveu avoit sur l'oncle, en cas que le trône vint à vaquer.) Le jeune Bourbon n'en prévint pas moins les peines & les dangers que lui préparoit ce fatal traité de Némours. *Le roi de Navarre*, dit l'historien Mathieu, *parlant un jour au marquis de la Force & à moi, de l'extrême regret que son ame conçut de cette paix, dit que pensant à cela profondément & tenant sa tête appuyée sur sa main, l'appréhension des maux, qu'il prévoyoit sur son parti, fut telle qu'elle lui blanchit la moitié de la moustache.* Ses ennemis n'étoient pas plus assurés. Le Duc de Guise avoua, qu'étant allé à S. Maur saluer le roi, après le traité de Némours, lorsqu'il se vit entouré des gardes, à la discrétion de son souverain, qu'il avoit si cruellement offensé, *il se crut mort & son chapeau étoit*

HENRI III.

1585.

Cayet, 1.

VIII, page, 205.

Lezeau ms. de S. Geneviève.

~~Henri III.~~ porté sur la pointe de ses cheveux.
 HENRI III. Ainsi l'ambitieux a dans sa vie des mo-
 1585. mens d'angoisse, dont tout l'éclat du
 succès ne peut le garantir.

Combien Le duc de Guise avoit obtenu tout
 cette paix fut ce qu'il pouvoit desirer. Ceux qui pré-
 utile au duc tendent qu'il devoit ne point faire de
 de Guise. paix & pousser sa fortune, se trom-
 pent. Outre qu'il n'avoit pas beaucoup
 de troupes, que la faveur des peup-
 les est journalière, & le sort des ar-
 mes incertain; tant que cette guerre
 auroit duré, il auroit fallu combattre
 sous le nom du cardinal de Bourbon,
 pour des intérêts étrangers & sur son
 seul crédit; au-lieu qu'en faisant la
 paix, comme il la fit, il s'assura des
 villes, des troupes dépendantes de
 lui seul, de l'argent pour les payer,
 & un motif de rupture quand il vou-
 droit le faire valoir, savoir, la sûreté
 de la religion.

Le roi de Na- Henri de Navarre avoit prévu ces
 varre par con- inconvéniens. Pendant le cours de la
 descendance négociation, il ne cessa d'avertir Hen-
 ne s'y oppose ri III, qu'une guerre même fâcheu-
 pas. se, vaudroit mieux qu'une paix si fu-
 Cayet, t. I, nesté. Ce n'étoit même qu'à regret
 p. 7. qu'il avoit consenti de se tenir dans
 l'inaction, forcé par les défenses &

les promesses du roi. Dès le temps de la mort du duc d'Anjou, le roi de France adressa à son beau-frère une célèbre députation, pour l'engager à se faire Catholique; plusieurs fois depuis il renouvela les sollicitations. Cette conversion auroit en effet détruit tout d'un coup les projets de la Ligue; mais le roi de Navarre refusa constamment. Le roi de France exigea du moins de lui, qu'il resteroit tranquille: & lorsque Bourbon, de Nérac, où il tenoit sa cour, écrivoit à Valois que l'indolence dans laquelle il le retenoit étoit ruineuse à l'un & à l'autre, & qu'il lui offroit ses services personnels & des troupes, « laissez les » Guises porter les premiers coups, » lui répondoit le foible Henri; afin » qu'on ne vous accuse pas de trou- » bler la paix du royaume, & qu'on » voye au contraire que ce sont eux » qui veulent la guerre. » Avec ce système il temporisa si bien, qu'il fut réduit à la triste paix de Nemours.

Pour Henri de Bourbon, il fit du moins ce qui lui étoit permis. Il répandit des manifestes dans le royaume, il offrit le duel au duc de Guise, pour épargner le sang François.

HENRI III.

1535.

Il prend
néanmoins
des mesures:

254 *L'Esprit de la Ligue.*

~~Henri III.~~ Le duc de Montmorenci, gouverneur du
HENRI III. Languedoc, très-bon Catholique, flot-

1585. toit entre les deux partis; le roi de Navarre vint à bout de lui ouvrir les yeux sur les terribles conséquences de la Ligue, & de former avec lui une alliance offensive & défensive. L'excès même du danger devint avantageux à ce prince. Le voyant prêt à être écrasé par une faction formidable, munie désormais de l'autorité royale, amis & indifférens lui tendirent la main. Des pays étrangers on lui fit passer de petits détachemens de soldats, en attendant de plus grandes troupes: & le même homme qu'on avoit cru réduit à fuir & à abandonner la partie, se vit en état d'attaquer.

Henri III, Les choses n'alloient pas si vite du
se prépare à côté de la Ligue. Outre que le roi
la guerre contre le roi de ne se prêtoit pas volontiers à des des-
Navarre. sirs quand il auroit voulu commen-
cer la guerre, il manquoit du moyen
le plus nécessaire, l'argent. Après l'en-
registrement de l'Edit qui proscrivoit
les Calvinistes, il manda au Louvre
le premier président du Parlement de
Paris, le prévôt des Marchands, le
doyen de l'Eglise Cathédrale, aux-
quels il joignit le cardinal de Guise.

Il en marque Je suis charmé, leur dit-il, en les

» abordant d'un air ironique, d'avoir
» enfin suivi les bons conseils qu'on HENRI III.
» m'a donnés & de m'être déterminé, 1585.
» à votre sollicitation, à révoquer le sa répugnance.
» dernier Edit que j'avois fait en fa-
» veur des Protestans. J'avoue que j'ai
» eu de la peine à m'y résoudre, non
» pas que j'aie moins de zèle qu'un au-
» tre pour les intérêts de la religion;
» mais parceque l'expérience du passé
» m'avoit appris que j'allois faire une
» entreprise où je trouverois des ob-
» stacles que je ne croyois pas sur-
» montables; mais puisqu'enfin le sort
» en est jeté, j'espère qu'assisté des
» secours & des conseils de tant de
» braves gens, je pourrai terminer heu-
» reusement une guerre si considéra-
» ble.

» Pour l'entreprendre & la finir avec
» honneur, j'ai besoin de trois armées.
» L'une restera auprès de moi: j'en-
» verrai l'autre en Guyenne, & la troi-
» sième, je la destine à marcher sur la
» frontière, pour empêcher les Alle-
» mands d'entrer en France. Car quoi-
» qu'on puisse dire au contraire, il
» est certain qu'ils se disposent à ve-
» nir nous voir. J'ai toujours cru qu'il
» étoit dangereux de révoquer le der-

HENRI III. 1585. » nier Edit, & depuis que la guerre est
 » résolue, j'y vois encore plus de dif-
 » ficultés & c'est à quoi il faut pour-
 » voir de bonne heure; car il ne sera
 » pas temps d'y penser, quand l'en-
 » nemi sera à vos portes, & que de vos
 » fenêtres vous verrez brûler vos mé-
 » tairies & vos moulins, comme ce-
 » la est déjà arrivé autrefois. C'est con-
 » tre mon avis que j'ai entrepris cer-
 » te guerre; mais n'importe, je suis
 » résolu à n'épargner ni soins ni dépen-
 » se, pour qu'elle réussisse: & puisque
 » vous n'avez pas voulu me croire,
 » lorsque je vous ai conseillé de ne
 » point penser à rompre la paix, il est
 » juste du moins que vous m'aidiez à
 » faire la guerre. Puisque ce n'est que
 » par vos conseils que je l'ai entreprise,
 » je ne prétends pas être le seul à en
 » porter tout le faix.

Puis se tournant vers M. de Har-
 lay, » M. le premier Président, lui dit-
 » il, je loue votre zèle & celui de vos
 » collègues, qui ont si fort approuvé
 » la révocation de l'Edit, & m'ont ex-
 » horté si vivement à prendre en main
 » la défense de la religion; mais aussi
 » je veux bien qu'ils sachent, que la
 » guerre ne se fait pas sans argent &
 que

» que tant que celle-ci durera, c'est
» envain qu'ils viendront me rompre
» la tête au sujet de la suppression de
» leurs gages. Pour vous, ajouta-t-il,
» M. le prévôt des Marchands, vous
» devez être persuadé que je n'en ferai
» pas moins à l'égard des rentes de l'hô-
» tel de ville. Ainsi assemblez ce ma-
» tin les bourgeois de ma bonne ville
» de Paris, & leur déclarez que, puis-
» que la révocation de l'Edit leur a
» fait tant de plaisir, j'espère qu'ils ne
» seront pas fâchés de me fournir deux
» cens mille écus d'or, dont j'ai be-
» soin pour cette guerre; car de compte
» fait, je trouve que la dépense mon-
» tera à quatre cens mille écus par
» mois.

» Ensuite, s'adressant au cardinal de
» Guise, vous voyez, Monsieur, lui
» dit-il d'un air irrité, que je m'arran-
» ge & que de mes revenus joint à ce
» que je tirerai des particuliers, je
» puis espérer fournir, pendant le pre-
» mier mois, à l'entretien de cette
» guerre : c'est à vous d'avoir soin que
» le Clergé fasse le reste; car je ne pré-
» tends pas être seul chargé de ce far-
» deau, n'y me ruiner pour cela. Et
» ne vous imaginez pas que j'attende

HENRI III.
1585.

258 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.

1585.

» le consentement du pape. Car, com-
 » me il s'agit d'une guerre de religion,
 » je suis très-persuadé que je puis en
 » conscience, que je dois même me
 » servir des revenus de l'Eglise & je
 » ne m'en ferai aucun scrupule. C'est
 » sur-tout à la sollicitation du Clergé
 » que je me suis chargé de cette entre-
 » prise : c'est une guerre sainte, ainsi
 » c'est au Clergé à la soutenir.

Tous vouloient repliquer & faire
 des remontrances ; mais le roi les
 interrompit brusquement. » Il falloit
 » donc m'en croire, leur dit-il d'un
 » ton altéré, & conserver la paix plutôt
 » que de se mêler de décider la guer-
 » re, dans une boutique, ou dans un
 » chœur ; j'apprehende fort que pensant
 » détruire le Prêche, nous ne mettions
 » la Messe en grand danger. Au reste
 » il est question d'effets & non de pa-
 » roles. « Après ces mots, il se retira,
 laissant confus & en désordre, dit Da-
 vila, tous ceux à la bourse desquels il
 venoit de déclarer la guerre.

Les Ligueurs
 n'en devien-
 nent que plus
 hardis.

Cette harangue, selon la remarque
 de l'historien de Thou, n'aboutit qu'à
 faire connoître les sentimens secrets
 de Henri. Il en devint plus odieux
 aux Catholiques zélés, qui vouloient

la guerre, & méprisable aux princes Lorrains, qui étoient l'ame de l'entreprise. *Quand ils eurent une fois compris que ce prince étoit assez foible pour souffrir impunément qu'on fît violence à son autorité, il n'y eut rien qu'ils n'osassent dans la suite.*

HENRI III.
1585.

Il sembloit que le roi travaillât lui-même à leur inspirer de l'audace, par des déférences qui marquoient plutôt de la foiblesse que des égards. Avant que de mettre en campagne les différens corps qu'il destinoit contre les Huguenots, il envoya consulter le duc de Guise, sur les chefs qu'il leur donneroit, & lui offrir le choix. Guise prit le commandement de celui qui devoit repousser les Allemands de la frontière, parce que cette commission l'éloignoit moins de la cour & qu'elle lui promettoit des succès plus éclatans. Il confia au duc de Mayenne l'armée qui devoit aller en Guyenne, contre les Bourbons.

Le roi met
des troupes sur
pied.

Elle fut la première prête. Henri la fit précéder par une députation solennelle de théologiens, de jurisconsultes & de politiques, pour faire un dernier effort sur le roi de Navarre: ce qui donna lieu au bon mot de la

Bon mot de
la duchesse
d'Uzès.

~~_____~~
 HENRI III. duchesse d'Uzès : *Il faudra bien qu'il*
 1585. *se convertisse , s'il ne veut pas mourir sans contrition , puisqu'à la suite des confesseurs viennent les bourreaux.*

Neuvième
 guerre dite des
 trois Henri.

Quelqu'efficace que dût être cette mission , les Docteurs ne réussirent point à convaincre le roi de Navarre , ni à fléchir une ame généreuse , qui ne vouloit pas être amenée par force à la religion ; les Jurisconsultes n'eurent pas davantage le talent de persuader à Bourbon qu'il devoit se laisser prévenir par les Ligueurs , afin de les mettre dans leur tort , & en vain les politiques se réduisirent à lui demander une conférence avec la reine mère , & qu'en attendant il suspendît les hostilités & sur-tout la marche des Allemands , qui s'avançoient à son secours ; il fut inflexible & se mit en campagne. Ainsi commença la guerre dite des trois Henri ; savoir Henri III à la tête des Royalistes , Henri de Guise chef des Ligueurs , & Henri de Navarre chef des Calvinistes.

Exploits rapides du roi de Navarre.

Ce fut d'abord un tourbillon qui ravage , & un torrent qui entraîne. Bourbon , en moins de deux mois , par lui-même ou par ses lieutenans , ajouta au Languedoc , déjà soumis par un trai-

ré, la plus grande partie de la Guyenne, du Dauphiné, de la Saintonge, du Poitou; & ses armées pénétrèrent jusqu'en Anjou, sous le commandement du prince de Condé. A la vérité elles n'y furent point heureuses, par l'imprudence du chef. Sans places de retraite, sans pont sur la Loire, il osa passer cette grande rivière & se jeter dans le pays ennemi : les Communes rassemblées au son du tocfin, suffirent presque seules pour détruire une armée florissante. Elle fut contrainte de se débander. Condé lui onzième se sauva en Angleterre. Mais destiné à tirer toujours avantage de ses disgrâces, on le revit quelque temps après à la tête d'une petite flotte, descendre à la Rochelle avec des troupes & de l'argent qu'Elizabeth lui prêta, & procurer à son parti des succès qui firent oublier sa défaite.

Une telle rapidité de conquêtes effraya la Ligue; elle s'en prit au roi, dont la coupable connivence étoit cause, disoit-on, que les Sectaires triomphoient, pendant que l'armée du duc de Mayenne & les autres corps Catholiques dépourvus de tout & divisés d'opinions, n'osoient paroître en cam-

La Ligue a recours au pape.

_____ pague. On résolut d'ôter à Henri la
 HENRI III. ressource de ces subterfuges secrets
 1585. ruineux pour le parti, & de le forcer
 à une conduite décidée. Rien ne parut
 plus propre à cet effet, qu'un coup d'é-
 clat de la part du Saint Siège, qui,
 déclarant les Bourbons excommuniés,
 lieroit les mains à leurs plus zélés par-
 tisans, au roi lui-même, en lui faisant
 craindre d'être frappé du même fou-
 dre. Il ne fut plus question que d'ob-
 tenir cette bulle de Rome, & l'infati-
 gable Jésuite Mathieu partit pour la
 solliciter.

Dispositions
 de la cour de
 Rome.

Mém de
Nevers, t.
 II. p. 605.

Le Saint Siège n'étoit plus occupé par
 Grégoire XIII, pontife pieux & savant,
 mais plus théologien que politique,
 qui n'apercevant dans la Sainte Union
 que ce qu'on lui faisoit voir, la croyoit
 nécessaire au soutien de la religion Ca-
 tholique en France. Sixte V, son suc-
 cesseur, montant sur le trône ponti-
 fical, avec des préventions trop bien
 fondées contre l'avidité Espagnole,
 fut éclairé par ces mêmes préventions,
 sur les vrais motifs de la Ligue. Le duc
 de Nevers qui étoit allé le consulter,
 pour savoir s'il persisteroit dans ce par-
 ti, dit qu'il trouva ce pape très-inf-
 truit des affaires de France, qu'il l'en-

tendit plusieurs fois plaindre le roi ,
condamner les factieux & gémir sur HENRI III.
le sort du Royaume (*.) 1585.

Mais il faut apparemment distinguer Sixte V. ful-
dans Sixte V, le particulier, qui juge des mine une bul-
choses sans intérêts, d'avec l'homme le contre le
public obligé de sacrifier ses propres roi de Navar-
idées à la nécessité des circonstances ;
car , malgré son attachement au Roi ,
non-seulement le pape donna cette bulle
dont il prévoyoit les fâcheuses consé-
quences , mais encore il la soutint avec
une hauteur & une opiniâtreté que le
foible Henri III étoit seul capable de
souffrir.

Après un préambule dans lequel Ce qu'elle
Sixte relevoit en termes magnifiques contenoit.
les prérogatives de son siege , il fai-
soit l'histoire des variations des deux
Bourbons , qui , élevés d'abord dans
l'hérésie de Calvin , l'avoient abjuré
sous Charles IX , & par légèreté , ou
par malice , étoient revenus aux mêmes
erreurs. En conséquence il les traitoit

(*) Il refusa le secours d'hommes & d'argent que
Grégoire XIII avoit promis à la Ligue. L'ambassa-
deur d'Espagne le menaçant, s'il persistoit dans son
refus , de le sommer au nom de tous les catholi-
ques, le fier Sixte lui répondit : *Si vous me faites*
cette sommation, je vous ferai trancher la tête.
Note sur la Sat. Menippée pag. 84.

HENRI III.

1585.

d'hérétiques relaps, d'ennemis de Dieu & de la religion, & comme tels, il les déclaroit déchus de tous les droits & prérogatives de princes du sang, indignes de succéder jamais à la Couronne, de posséder aucunes principautés. Il déclaroit aussi les sujets du roi de Navarre absous du serment de fidélité, exhortoit le roi très-chrétien, en vertu du serment fait à son sacre, de veiller à l'exécution de cette sentence, & mandoit à tous les évêques & archevêques de la faire publier dans leurs diocèses.

Elle se répandit, mais sans forme légale.

Elle parut & se répandit avec la plus grande rapidité, vantée par les ligueurs, dans les conversations, louée en chaire par des allusions claires, quoiqu'indirectes; mais elle ne fut point revêtue des formalités qui donnent en France de l'autorité à ces sortes de décrets. Henri, qui auroit dû la supprimer, fit comme s'il l'ignoroit. Il se contenta de faire quelques représentations au pape & quelques tentatives pour suspendre l'arrivée d'un nonce, dont les intentions secrètes lui étoient suspectes. Sixte tint ferme, le nonce vint; mais, soit douceur naturelle ou conformément à des instructions

tions particulières , il se comporta plus modérément qu'on n'avoit craint.

HENRI III.

1585.

Les Bourbons ne furent pas si patients. Bravant le Pape jusques sur son trône, ils firent afficher aux portes du Vatican une protestation contre sa Sentence. Ils y disoient: Qu'en les traitant d'hérétiques, Sixte se disant Pape en avoit menti: que c'étoit lui même qu'on devoit regarder comme hérétique: qu'on le lui montreroit dans un Concile: qu'en attendant ils le tenoient pour excommunié & Antechrist, & qu'ils lui déclaroient en cette qualité une guerre mortelle & irréconciliable, se réservant le droit de punir en lui ou en ses successeurs l'affront qu'il venoit de faire à la majesté royale. Ils appelloient comme d'abus de sa sentence au tribunal des Pairs, dont ils étoient membres, & ils invitoient tous les rois, princes & républiques de la chrétienté à se joindre à eux, pour châtier la témérité de Sixte & des autres brouillons.

Les Bourbons
en appellent.

Sans doute on n'étoit point accoutumé à Rome à être contredit, puisque la hardiesse des princes y causa le plus grand étonnement. Néanmoins quelques personnes sensées, Sixte entre

Ce qu'on en
pense à Rome,

HENRI III. autres, tirèrent de cette audace un bon
1585. augure pour le roi de Navarre, & l'en
 estimèrent davantage.

Edit du roi
 de Navarre.

Ce prince finit l'année par un autre
 coup de vigueur, non moins frappant.
 A force d'importunité, les Ligueurs ou-
 trés du succès des Calvinistes avoient
 arraché à Henri III un édit qui restrei-
 gnoit à quinze jours les deux mois
 qui restoient des six accordés par l'édit
 de Juillet aux Religionnaires, pour for-
 tir du royaume. Non-seulement Bour-
 bon défendit d'obéir à cet édit dans les
 provinces de ses conquêtes; mais il y
 confisqua les biens des Catholiques, &
 les vendit pour les frais de la guerre.

1586.

Ses Manifes-
 tes.

De Thou,
 l. *LXXXV*.
Davila,
 liv. *VIII*.
Mém. de la
Ligue. t. I.

L'année s'ouvrit par plusieurs lettres
 que le roi de Navarre adressa à tous les
 ordres du royaume. On les croit de la
 plume de Mornay, qui avoit le talent
 de faire parler son maître d'une ma-
 nière conforme à son caractère héroï-
 que. Henri dans ces lettres ne s'abaisse
 ni ne supplie: il montre au clergé séduit
 les ruses des princes Lorrains qui font
 servir à leur ambition le zèle & l'argent
 des Catholiques. *Je ne crains*, dit-il,
& Dieu le fait, le mal qui me peut ad-
venir, ni de vos deniers, ni de leurs
armées; mais je gémis sur le sort d'un

million d'innocens , que la guerre civile HENRI III.
1586.
va faire périr. Il exhorte le peuple à la
paix , en faisant voir que c'est sur lui
que va tomber le faix des impôts. Il tâ-
che enfin d'exciter dans la noblesse l'at-
tendrissement qu'il éprouvoit lui-même.
Les princes François , leur dit-il , sont
les chefs de la noblesse... je vous aime
tous.... je me sens périr & affoiblir en
votre sang. L'étranger ne peut avoir ces
sentimens. Plein d'une ardeur martiale,
tempérée par l'amour de la concorde ,
en finissant , il propose à ses ennemis
l'assemblée des Etats , un concile ou
le duel.

Sous un pareil chef , de petits corps Henri III
soupçonné de
connivence.
valaient des armées. Avec peu de trou-
pes, mais toutes animées de son esprit,
il prit des places fortes, subjuga des
provinces, rendit inutile l'armée du duc
de Mayenne, & fit des exploits si éton-
nans que les soupçons de connivence
entre lui & le roi de France se renou-
velèrent plus que jamais. Henri III em-
barrassé de cette imputation, qui alloit
à lui ôter tout crédit auprès de son peup-
le, crut la faire tomber en donnant en
Avril un édit plus sévère contre les
Calvinistes.

En même temps il mit sur pied deux Leve deux

HENRI III.

1586.

nouvelles ar-
mées & de
l'argent.

armées, dont il destina le commandement à ses favoris, afin que les Ligueurs ne fussent pas maîtres de toutes les forces du royaume. Il crut par ces préliminaires avoir gagné la confiance des Catholiques, au point d'obtenir sur-le-champ l'argent qu'il demandoit; mais le Parlement refusa d'enregistrer ses édits burseaux. *Suivant la mauvaise coutume, qui commençoit à s'introduire*, dit le président de Thou, *le monarque vint tenir son lit de justice & les fit enregistrer de son autorité royale.*

Il emploie
mal l'un &
l'autre.

On savoit malheureusement l'usage que le prince faisoit de ces sommes arrachées à la misère du peuple, & prodiguées sans discrétion à Joyeuse & à Epernon, favoris avides, dont la cupidité étoit moins excitée par le besoin que par l'envie de se procurer une plus haute réputation de faveur, en accumulant un plus grand nombre de grâces. Ils se disputoient les emplois & les gouvernemens; & celui qui, prévenu par l'autre, n'emportoit que les moindres, obtenoit de l'argent en compensation: ainsi le roi étoit toujours pauvre, pendant que tous ceux qui l'environnoient regorgeoient de richesses.

Les Ligueurs profitoient de l'indi-

gnation que le luxe des mignons exci-
roit, pour fortifier la haine des peuples
contre le roi. Bourbon plus retenu,
loin de divulguer dans des écrits amers
les foiblesses de son prince, les couvroit
d'un voile respectueux. Ces égards lui
gagnoient l'estime des courtisans qui
le plaignoient, mais qui n'en alloient
pas moins grossir les armées levées con-
tre lui.

HENRI III.
1586.

Sentant combien le nom du roi &
l'attachement du plus grand nombre
des François à la religion de leurs peres
lui laissoit peu de ressource auprès des
régnicoles, Bourbon appela sous ses
drapeaux tout ce qu'il put d'étrangers.
Le succès passa peut-être ses espéran-
ces, puisque des nations en corps, non
contentes de lui envoyer des secours
secrêts, firent en sa faveur des démar-
ches publiques.

Le roi de
Navarre a re-
cours à l'étran-
ger.

Les Calvinistes si menacés en France,
n'avoient pas manqué de jeter des cris,
qui retentissant dans les pays voisins,
mirent en mouvement tous les esprits
prévenus des mêmes opinions. Les
premiers qui parurent prendre part
aux craintes des réformés, furent les
Suisses; mais ils le firent d'une manière
qui ne montroit ni envie de troubler,

Ambassade
des Suisses à
Henri III.

HENRI III.

1586.

ni haine contre le roi. Leurs ambassadeurs présentèrent à Henri III des lettres de François I son aïeul, par lesquelles ce prince leur ami, les exhortoit à mettre bas les armes que des différends de religion leur avoit fait prendre les uns contre les autres. Cette manière indirecte de faire des remontrances, ne déplut pas au roi. Il les remercia & les pria de compter sur son attention à entretenir l'amitié de ses alliés, & la paix dans l'intérieur de son royaume.

Espèce de
croisade d'Al-
lemands con-
tre les Li-
gueurs.

Les Allemands ne s'y prirent pas avec la même modération. Les sollicitations du roi de Navarre & de ses partisans avoient eu bien de la peine à émouvoir ces esprits lents, d'ailleurs refroidis par les alternatives précédentes de guerre & de paix, dans lesquelles les Allemands auxiliaires avoient toujours été sacrifiés à l'intérêt des chefs François. Les agens de Bourbon ne trouvoient qu'indifférence dans les grands, indolence dans les petits. Les princes n'empêchoient point les levées; mais le défaut d'argent les faisoit aller très-lentement.

Le zèle, quel qu'en soit le principe, supplée à tout. Beze ce fameux minis-

tre, dont l'éloquence avoit brillé au colloque de Poissy, part de Genève; quoique dans un âge avancé, il parcourt l'Allemagne, harangue les peuples, conjure les princes, souffle dans les cœurs le feu dont il est brûlé. Les plus assoupis se réveillent à sa voix, ces mains engourdies se raniment. Il se forme une espèce de croisade & on prend les armes de tous côtés.

Cependant, comme on étoit en paix avec la France, les princes sentent qu'il seroit indécent d'entreprendre la guerre contre un allié, sans avoir auparavant observé les égards convenables. Ils préparent donc une magnifique ambassade. A la tête marchaient Frédéric de Virtemberg comte de Montbéliard, & Wolfgang comte d'Isembourg. Les autres députés étoient tous personnages de marque. Ils arrivèrent à Paris dans le mois d'Août; & quoiqu'annoncés, ils n'y trouvèrent point le roi.

Il étoit parti pour le Bourbonnois avec la reine sa femme, sous deux prétextes: le premier d'y prendre les bains, dans l'espérance d'avoir des enfans; le second de s'approcher de ses armées, qui s'assembloient de ce côté, sous les ordres, l'une de Joyeuse, l'autre

HENRI III.
1586.

Précédée d'une ambassade qui ne trouve pas le roi à Paris.

Motifs de son éloignement.

HENRI III.**1586.**

d'Epemon, ses deux favoris, & d'en diriger plus aisément les opérations. Tels furent les motifs d'éloignement que dirent aux ambassadeurs les officiers chargés de les recevoir. Ils promirent que Henri reviendrait en Octobre & qu'il leur donnerait audience ; mais les historiens conviennent assez généralement que le roi ne se décida à ce voyage, qu'afin d'éviter ces mêmes ambassadeurs, & de n'être point forcé à leur donner réponse avant que d'avoir vu ce que produirait une conférence qui se ménageait entre le roi de Navarre & la reine mère.

Ses amuse-
mens puérils à
Lyon.

Il fixa son séjour à Lyon, pendant cette attente. A le voir dans cette ville oublier ses affaires, s'occuper gravement d'amusemens puérils, on auroit cru que dégouté de la royauté, il ne cherchoit qu'à s'étourdir sur le péril de son état. Il lui prit non pas un goût, mais une passion violente pour les petits chiens, les singes & les perroquets, qu'il payait des sommes exorbitantes : outre ce que lui coutait une multitude d'hommes & de femmes, chargés, moyennant de gros appointemens, de la nourriture de ces animaux. Une autre manie le saisit encore ; il recherchoit

avec avidité les miniatures , qui se trouvoient dans les anciens manuscrits de dévotion , les achetoit très-cher & les colloït lui-même aux murailles de sa chapelle ; *caractère d'esprit incompréhensible !* dit de Thou ; *en certaines choses capable de soutenir son rang , en quelques-unes au dessus de sa dignité , en d'autres au dessous même de l'enfance.*

Quelque doux que fussent au roi ces amusemens , le temps vint de les quitter , faute de prétexte pour les prolonger. Il retourna à Paris & donna audience aux Allemands. Les deux princes chefs de l'ambassade étoient partis presqu'en arrivant , ne croyant pas qu'il fût de leur dignité d'attendre si long-temps. Les autres ambassadeurs présentèrent leurs lettres de créance. Conformément à leurs instructions , ils s'appliquèrent à justifier les Calvinistes de France , qu'ils appeloient leurs frères , prétendant que c'étoit à tort que le roi les déclaroit dans ses édits , auteurs de la guerre ; pendant qu'au contraire cette guerre étoit l'ouvrage de la cour de Rome & de ses adhérens. Ils finissoient par offrir au roi du secours , non , disoient-ils , dans l'inten-

HENRI III.

1586.

Il revient à Paris & donne audience aux ambassadeurs.

De Thou, LXXXVI.

Davila, liv. VIII.

Mém. de la Ligue, t. I.

~~Henri III.~~ tion de se mêler de ses affaires, mais
 HENRI III. pour le délivrer de ses ennemis.

1586.

Leur hauteur
 choque le roi
 qui les mécon-
 tente.

Un point de leur harangue choqua le roi ; c'est qu'ils lui reprochèrent plus clairement qu'il n'auroit voulu, & même que le respect dû à sa personne ne comportoit, qu'il avoit manqué à sa parole & violé sa foi, en révoquant les édits de pacification. Il leur répondit fièrement qu'il pourvoiroit à tout selon sa prudence, qu'à lui seul appartenoit le droit de faire des loix & de les changer, & qu'il n'en avoit à recevoir de personne. Pendant toute l'audience Henri soutint dignement l'indépendance de sa couronne. Croyant même n'en avoir pas assez dit de vive voix, il envoya le soir aux ambassadeurs un écrit tout de sa main, en forme de cartel. Quiconque, y disoit-il, prétend qu'en révoquant les édits de pacification, j'ai violé ma foi & fait une tache à mon honneur, en a menti ; mais mêlant toujours de la foiblesse à ses démarches les plus ferines, le roi ne voulut permettre, ni qu'on leur laissât l'écrit, ni qu'on en donnât copie. Ils partirent très-mécontents, se regardant comme insultés, & déterminés à ne point tarder de secourir le roi de Navarre.

C'étoit le sort de Henri de se brouiller avec un parti , sans rien gagner avec l'autre. A la vérité il y avoit des personnes intéressées à lui ôter l'honneur de ses démarches les plus favorables au soutien de la cause Catholique ; mais y auroient-elles réussi , s'il n'avoit , pour ainsi dire , aidé lui-même leur malice , par une conduite pleine d'ambiguïté ? Sur les pressantes instances des Catholiques zélés , il avoit donné des édits violens contre les réformés. Il tenoit actuellement plusieurs armées sur pied contre eux , & il ménageoit une conférence entre sa mère & le roi de Navarre. Les Catholiques ne pouvoient se persuader que le but de cette entrevue fût d'amener Bourbon à la Religion Romaine ; chose jusqu'alors si souvent & si inutilement tentée. C'est donc , concluoient les Ligueurs , pour faire une suspension d'armes ou quelque nouveau traité , dont les sectaires auront encore tout l'avantage & à l'abri duquel ils se fortifieront en France : malheur le plus grand qui pût arriver & dont la crainte seule étoit capable , à leur avis , de légitimer les moyens extrêmes qu'on prendroit pour le prévenir.

HENRI III.
1586.

Et ses projets
d'accommodement en-
quent la Li-
gue.

276 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. D'après ces principes, dans une assemblée tenue à Orcamp abbaye du cardinal de Guise, les Ligueurs résolurent de prendre les armes & de ne les

1586. Les chefs dans l'assemblée d'Orcamp, se déterminent à pousser la guerre à toute outrance.

point quitter, par quelque ordre que ce fût, qu'ils n'eussent détruit, ou chassé de France les Hérétiques, jusqu'au dernier. En conséquence le duc de Guise, qui s'étoit toute l'année morfondu sur la frontière à attendre les Allemands qui ne parurent pas, profita de l'arrière-saison, pour tomber sur les états du duc de Bouillon, qu'on crut pouvoir dépouiller comme Calviniste, mais encore plus comme voisin de la Lorraine, qui s'accroîtroit de ses pertes. Le duc de Mayenne se ranima aussi & eut quelques avantages dont on fit courir des relations magnifiques. En même temps par d'autres écrits, on augmenta les ombrages que prenoient les Catholiques de la conférence entamée dans le mois de Décembre entre la reine mère & le roi de Navarre, à Saint-Bris, château de l'Angoumois près de Cognac.

1587. Ceux qui connoissoient les dispositions secrètes des acteurs de la conférence de Saint-Bris, durent en prévoir l'issue. La

reine n'aimoit point son gendre ; le gendre avoit été averti de se défier de sa belle-mère. Les historiens ne marquent point les causes de cette defunion. Si on vouloit en donner une raison politique , on la trouveroit dans un mot échappé à Catherine. *Elle auroit fort souhaité*, dit Brantôme , *l'abolition de la loi Salique , pour que sa fille épouse du duc de Lorraine régnât ; & à ce propos elle racontoit avec complaisance , qu'aux conférences de Cercamp, pour la paix, le cardinal de Granvelle rabroua fort le cardinal de Lorraine, lui disant que c'étoient de vrais abus, que notre loi Salique.* Voyant donc le roi son fils sans enfans, & la branche masculine des Valois prête à finir, Catherine se sentoit de l'éloignement pour Bourbon, que la loi Salique appeloit au trône , au préjudice de la ligne féminine. Voici donc , autant qu'on peut le conjecturer , quel étoit son système par rapport à la Ligue. Elle n'auroit pas voulu que cette faction eût réussi pendant la vie de son fils ; mais elle auroit été charmée de lui voir prendre assez de force pour éloigner Bourbon, quand Valois viendroît à mourir, afin

HENRI III.

1587.

instances de la reine mère.

Mém. de la Ligue, t. II.

Matthieu, liv. VIII.

Mém. de Nevers, t. II.

Journal de Henri III, tome III.

Brantôme ; tome I.

Sully, p. 258.

Pasquier, liv. XI lett. XII.

HENRI III. de pouvoir mettre la couronne sur la tête des enfans de sa fille.

1587.

Intentions
du roi de Na-
varre.

Le roi de Navarre, au contraire, désiroit que la Ligue éclatât sous un roi d'un catholicisme non équivoque, afin qu'on sentît mieux le but du complot. Il n'avoit garde non plus de laisser refroidir, en temporisant, le zèle de ses alliés, de peur de ne les plus trouver au besoin. Ainsi les intérêts des agens étoient directement opposés. Bourbon n'avoit de choix qu'entre la guerre actuelle, ou des sûretés à l'abri de tout événement; comme auroit été un traité entre les deux rois, par lequel ils se feroient engagés de ne point mettre les armes bas qu'ils n'eussent détruit la Ligue. La reine ne vouloit que des arrangemens de précaution, trêves, promesses, projets, pour-parlers, entrevues, enfin tout ce qui pouvoit titer en longueur, sans décider; mais elle trouva son gendre en garde contre ses ruses; plus ferme même qu'elle n'avoit pensé, contre un appas auquel ce prince n'étoit ordinairement que trop sensible.

Piège sédui-
sant qu'on lui
rend en vain.

Catherine avoit amené avec elle ses Dames de compagnie, troupe brillante, dont elle espéroit sans doute

quelque facilité à ses desseins. Bourbon connut l'adresse & lui fit même sentir qu'il n'en étoit pas dupe. Piquée un jour de voir toute ses propositions refusées, la reine lui dit d'un air de dépit : *Que voulez-vous donc, Monsieur ? Il n'y a rien ici qui m'accommode, Madame*, lui répondit-il en parcourant des yeux le cercle brillant qui l'environnoit.

HENRI III.

1587.

Entre ces Dames étoit Christine, qui avoit pour mère Claude femme du duc de Lorraine, première fille de la reine, princesse aimable, élevée avec soin à la cour de France, par son aïeule, & joignant aux agrémens de la figure des vertus dignes de son rang. Catherine proposa à Bourbon de faire casser son mariage avec la méprisable Marguerite, & de lui donner la jeune Christine : nouvelle preuve de l'extrême desir qu'avoit la reine mère de voir sa postérité assise sur le trône de France.

Comme cet expédient, & beaucoup d'autres mis en avant, demandoient des délais, ils furent tous également rejetés. On s'étudioit, on s'observoit, on supposoit quelque finesse dans les moindres choses. Les plus simples devenoient matière à soupçon, & avec raison ; parce

Grandes précautions qu'il est obligé de prendre.

~~_____~~ qu'il y avoit des gens attentifs à profiter de tout, pour semer des défiances.

HENRI III.

1587.

Le roi de Navarre étoit obligé de marcher avec la plus grande circonspection, au point de n'oser consentir à une trêve pendant la tenue des conférences.

Trait cruel
de la reine
mère.

Brantôme,
tome I.

La reine en avoit cependant fait publier une. Bourbon s'en plaignit, comme d'une ruse imaginée, pour ralentir l'ardeur des Allemands, & refusa de conférer d'avantage, si on ne révoquoit la publication. *Vraiment*, dit la reine à son conseil, que cet incident embarrassoit, *vous êtes bien esbahis sur ce remède, vous avez à Maillezaïs le régiment de Neufvy & de Sarlu Huguenots, faites-moi partir de Nyort le plus d'arquebusiers que vous pourrez, & allez les tailler en pièces, & voila aussi-tôt la trêve desserrée & décosue sans autrement se peiner.* Ils se défendirent courageusement quoique surpris. Les officiers se firent presque tous tuer & il y eut un grand carnage de soldats. Affreuse politique, qui dispose si froidement de la vie des hommes!

La conférence
se rompt
sans succès.

Cette inhumanité ne servit à rien. Bourbon refusa d'aller en cour, encore plus de suspendre la marche des Allemands.

mands. Il offrit seulement de faire entrer l'armée auxiliaire en France, sous le nom du roi, & de l'employer de concert avec lui, contre les perturbateurs du repos public : il fut refusé à son tour & on se sépara.

Henri III homme à s'accommoder de toutes sortes d'expédiens, pourvu qu'ils lui donnassent le temps de respirer, se trouva très-embarrassé, quand il se vit comme dans un détroit, entre la nécessité de se joindre aux Ligueurs pour abattre les Huguenots, ou aux Huguenots pour détruire les Ligueurs, ou enfin de soutenir seul la guerre contre tous les deux. Il fit sonder le duc de Guise & tâcha de l'éblouir par des promesses d'honneurs, de richesses & de dignités de toutes espèces, s'il vouloit renoncer à la Ligue. Mais le monarque n'avoit pas le talent d'inspirer de la confiance. Ce que Guise auroit peut-être accepté de la main d'un autre, plutôt que de s'exposer aux suites périlleuses d'une entreprise aussi hasardeuse que la sienne, il le refusa du roi, qui avoit la réputation de ne point tenir à sa parole.

Les Calvinistes de leur côté lui tendirent un piège. La Noue, au nom de

HENRI III.
1587.

Le roi embarrassé fait des propositions au duc de Guise.

Journ. de Henri III, tome III.

Cayet.

Les Calvinistes lui en font aussi.

282 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III.

1587.

*Mémoires de
Tavannes ,
p. 264.*

son parti , lui proposa de s'unir à eux contre Henri III , pour en arracher tout ce qu'ils voudroient. Ils proposoient de ne point parler de religion dans leurs manifestes , & de prendre pour prétexte commun le bien public & la réformation de l'état , contre les Mignons. Guise rejeta une association qui ne lui donnoit que des espérances , pendant qu'avec la machine de la religion il remuoit tout le royaume , & qu'il avoit pour lui le pape & les *doublons d'Espagne* : aussi ne croit-on pas que cette proposition fût sérieuse de la part des réformés. On la rapporte seulement , pour faire voir que dans les guerres civiles , il y a souvent entre les ennemis les plus acharnés , des intelligences secretes , qui peuvent en un moment changer la face des affaires.

Complica-
tion d'inté-
rêts.

Le roi se défit à juste titre de ces correspondances clandestines. Dans sa cour & dans son conseil , les attachemens étoient divers comme les opinions. Joyeuse un des mignons , Ville-roy un des principaux ministres , la reine mère , beaucoup de seigneurs panchoient pour la Ligue. Espernon autre favori , & tous ceux que les pré-

tentions audacieuses du duc de Guise
révoltoient, favorisoient les Bourbons. HENRY III.

1587.

Il seroit impossible d'exposer les motifs qui déterminoient chaque particulier à embrasser un parti plutôt que l'autre. Intérêts de famille, liaisons d'amitié, ambition, soif des richesses, envie de se signaler, haines personnelles, desirs de vengeance, enfin tout ce qui peut remuer les cœurs & subjuguier les esprits étoit souvent, beaucoup plus que l'amour de la patrie & de la religion, la vraie cause des attachemens; de sorte qu'il n'étoit pas extraordinaire de voir un Calviniste partisan de la Ligue, & un Catholique ennemi des Ligueurs: le premier, uni à la faction, sans être ami des Guises; le second, contraire à la sainte union sans penchant pour le roi de Navarre. L'un suivant la générosité de son caractère affectionnoit les Bourbons, comme braves & malheureux: l'autre amateur de l'intrigue se passionnoit pour le duc de Guise, dont les rares talens promettoient une révolution. Très-peu étoient sincèrement dévoués au roi.

Se présentoit-il une affaire dans le conseil? Il étoit obligé, avant que d'embrasser un avis, d'en pénétrer le motif,

*Le roi ne
fait à qui se
fier.*

de voir si la différence de sentimens
 HENRI III. ne venoit pas de rivalité, plutôt que de
 1587. zèle pour le bien. Plus d'une fois il
 fut réduit à interposer son autorité,
 pour faire cesser les querelles scanda-
 leuses entre ministres & courtisans ;
 querelles élevées en sa présence, au
 mépris de sa dignité, & qui dégéné-
 roient en reproches amers & en in-
 vectives. Pareille défiance l'empêchoit
 de donner son secret tout entier à ceux
 qu'il mettoit à la tête de ses armées :
 prince malheureux, qui avec de la
 religion, ne put se faire aimer des
 Catholiques ; avec un grand fonds de
 bonté, fut haï de ses peuples ; fut mé-
 prisé de la noblesse, avec de la bra-
 voure, & avec de la générosité fut trahi
 par ses courtisans les plus chéris : tout
 cela pour n'avoir jamais su, en se déci-
 dant, décider les autres & les ramener
 par sa fermeté, au devoir & à la fidé-
 lité.

Il ne fait
 que luter d'a-
 dressé avec les
 rebelles.

Ce qu'on a vu jusqu'à présent de sa
 trop grande bonté, prépare certaine-
 ment à des épreuves de patience bien
 extraordinaires dans un Souverain, mais
 encore moins étonnantes que celles qui
 nous restent à raconter. Henri seul
 étoit capable d'observer de sang-froid

les complots de ses sujets rebelles : d'opposer ruse à ruse : de ne les déconcerter qu'en faisant voir qu'il étoit instruit , sans jamais punir : de tirer vanité de la surprise & de la confusion que les mesures secrètes prises contre le crime , causoient aux coupables , comme s'il n'eût voulu que disputer d'adresse avec eux ; ignorant apparemment que le prix d'un pareil combat entre un Souverain & ses sujets est ordinairement tôt ou tard la perte de sa couronne & peut-être de la vie.

HENRI III.

1587.

Il est certain que le duc de Guise fut poussé plus vite qu'il ne voulut d'abord. C'étoit lui à la vérité, & ses partisans , qui par la bouche des prédicateurs , par la plume des écrivains , par le pinceau des peintres , l'ascendant des confrairies , le spectacle des processions & autres assemblées pieuses , avoit échauffé l'imagination des peuples ; mais qu'on examine attentivement la marche du complot , on verra que les résolutions extrêmes partirent du conseil de la Ligue. C'étoit une espèce de comité , formé presque fortuitement , de gens ramassés de tous états , plus passionnés qu'éclairés : avocats , huissiers , procureurs , greffiers , magistrats , des

Le conseil
de la Ligue
brusque les
affaires.

HENRI III.
1587.

curés trop zélés , un apostat du Calvinisme , des banqueroutiers , des prédicateurs séditieux , un Bussi-Leclerc , ancien maître en fait d'armes , des Marchands, Crucé, Louchard, la Chapelle-Marteau, & d'autres de diverses professions. Guise n'avoit entre eux qu'un homme dépositaire de son secret ; savoir , François de Roncherolles de Menneville , gentilhomme aimable , hardi , éloquent , propre à inspirer l'enthousiasme ; mais qui ne fut pas toujours le maître de calmer la fougue qu'il avoit excitée. Une femme furieuse souffloit aussi à ces forcenés sa haine & ses desirs de vengeance.

Passion de
la duchesse de
Montpensier
contre le roi,

On ignore en quoi Henri III avoit offensé Catherine-Marie de Lorraine , sœur du duc de Guise & veuve du duc de Montpensier. Il est à présumer par la vivacité que cette princesse mit dans ses ressentimens , qu'elle avoit à venger ses appas méprisés , peut-être des avances négligées , ou des intrigues galantes révélées , crimes qu'une femme ne pardonne jamais. Quoiqu'il en soit du motif , la veuve de Montpensier jura à Henri une haine irréconciliable , & le poursuivit jusqu'au tombeau. Elle se trouva dans toutes les conjurations

formées, tant contre son état, que contre la personne : il en éclata cette année de l'une & de l'autre espèce. HENRI III.
1587.

Les intérêts d'Espagne devenoient aux Ligueurs plus chers que ceux de la France, persuadés qu'ils étoient que de ce royaume devoit venir leur salut & l'accomplissement de leurs projets. Conjuration contre Boulogne, révélée par Poulain.

Dans ce temps Philippe préparoit contre l'Angleterre une flotte qu'il nomma l'*Invincible*, & que les flots engloutirent. Comme s'il eût prévu ce malheur, il desiroit avoir sur les côtes de France un port où il pût en cas d'accident retirer ses vaisseaux. Les Ligueurs non-seulement lui prêtèrent la main pour s'emparer de Boulogne; mais ils se chargèrent même de l'exécution, par leurs émissaires. Le roi n'eut besoin que de savoir le dessein pour le faire avorter; mais il ne punit pas les auteurs.

Ces ménagemens attribués à foiblesse les enhardirent à conspirer contre lui-même. Ils proposèrent de l'arrêter un jour qu'il reviendrait de Vincennes, peu suivi à son ordinaire. Une autrefois ils voulurent profiter, pour l'enlever, du tumulte de la foire Saint-Germain, où le roi alloit quelquefois se divertir, mal accompagné. Il fut averti de ces com-

Il en découvrit d'autres, contre la personne du roi.

288 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. plots par Nicolas Poulain Lieutenant du
1587. prévôt de Paris, qui avoit eu l'adresse
de gagner la confiance des conjurés,
au point d'être chargé par eux du soin
d'acheter des armes & de les cacher.

Pour faire parvenir au roi le détail
d'une autre conjuration beaucoup plus
dangereuse, Poulain employa un stra-
tagème assez singulier. Il donna avis
au chancelier de le faire mettre en
prison, comme soupçonné de mauvais
desseins. Ce magistrat le fit ensuite
paroître devant lui, & au lieu de l'in-
terroger, Poulain lui expliqua toute
l'intrigue.

Projet de
barricades.

Les Ligueurs, malgré leur sécurité
apparente, trembloient que le roi pouf-
se à bout, ne prît enfin une résolution
vigoureuse & ne les punit en une
seule fois de tous leurs attentats. Quel-
ques-uns avoient été menacés secrète-
ment; la cour avoit fait des tentati-
ves, pour en enlever d'autres. Le ton-
nerre grondoit sur la tête des coup-
ables, ou du moins ils se l'imaginoient;
& dans cette prévention, ils crurent
que le meilleur moyen de se mettre
à l'abri, étoit de prévenir le roi.

Le duc de
Mayenne à la
tête.

Ils en écrivirent au duc de Guise,
& le presserent aussi, par députés, de
venir

venir se mettre à leur tête. Comme ils le trouvèrent assez froid , parce-qu'il ne croyoit pas encore la partie bien préparée , ils s'adressèrent au duc de Mayenne son frère. Il venoit de quitter son armée pour maladie feinte ou réelle ; mais au fonds , outré du rôle qu'on lui avoit fait jouer , en le mettant à la tête d'une armée délabrée , avec d'autres chefs , qui par ordre du roi le traversoient dans tous ses projets. Ainsi voyant jour à se vanger , quoique naturellement ennemi des desseins téméraires & turbulens , Mayenne promit d'appuyer les conjurés.

On se prépara donc à exécuter le plan dressé de longue-main. Il consistoit à s'emparer de la Bastille , de l'Arsenal , du Temple , du grand & petit Châtelet , partie par force , partie par des intelligences secrètes ; à égorger de Harlay premier président , d'Espesses avocat-général , le chancelier & tous les gens attachés à la cour ; à fortifier l'hôtel-de-ville , investir le Louvre ; & dans la crainte que la noblesse ou quelques troupes cachées ne courussent au secours du roi , on devoit tendre les chaînes attachées aux coins de chaque rue , & les soutenir avec des tonneaux remplis de terre.

HENRI III.

1587.

avec des planches & des poutres ; ce qui seroit à la tête de chaque rue , comme autant de petits forts , derrière lesquels la bourgeoisie pouroit se défendre ainsi que derrière un rampart. Ces choses achevées , les Ligueurs ne bernoient plus leurs espérances. Ils arrêtoient le roi , le gardoient en prison , lui défendoient de se mêler du gouvernement , créoient un Parlement pour rendre la justice , & un Conseil pour gouverner l'Etat , & envoioient les Espagnols , qu'on leur avoit promis , combattre & vaincre le roi de Navarre.

Le roi se
contente de
le railler.

L'avertissement de Poulain renversa tous ces projets. Le roi bien instruit des détails , rassemble des troupes , s'empare des portes , s'assure des lieux menacés. Quand on voit le complot découvert , tous les conjurés restent confus ; Mayenne se retire , & Henri a la bonté de souffrir qu'il prenne congé de lui. Il se contenta de lui dire d'un ton moqueur : *Quoi , mon cousin , vous abandonnez ainsi vos bons amis les Ligueurs ?* Je ne sais ce que veut dire votre majesté , répondit le duc déconcerté. Mais en s'en allant il promit aux factieux de ne les point abandonner , & qu'à la première alarme son frère & lui

voleroient à leur secours. Il leur laissa quelques officiers, gens de main & d'exécution, pour cautions de sa parole, & encore plus pour les maintenir dans leurs dispositions présentes.

Guise qui auroit volontiers profité de leur entreprise, si elle avoit réussi, la voyant manquée, le taxe d'imprudence & de précipitation. Il se met en colere contre eux, paroît disposé à les abandonner & à faire sa paix particuliere avec le roi. Menneville porteur de ces menaces négocie leur raccommodement. D'accord avec le duc, il se rend caution de leur docilité pour la suite, & obtient leur pardon. Exemple de ce que peut un scélérat habile, sur les subalternes qu'il a poussés à des crimes, dont ils n'espèrent l'impunité que par sa protection.

On peut remarquer entre la conduite de Henri roi de France & celle d'Elisabeth reine d'Angleterre, une différence, qui, n'ôtant rien au mérite de la clémence, fait voir que cette vertu, si digne des rois, est souvent, lorsqu'on l'emploie mal, plus dangereuse qu'une juste fermeté. Henri pardonna toujours & périt assassiné. Elisabeth ne fit point de grace & régna glorieusement. Elle

HENRI III.
1587.

Le duc de Guise s'irrite de la précipitation des Ligueurs & s'apaise.

Différence entre Henri III & Elisabeth.

HENRI III.

1587.

ne passa presque pas une année, sans voir le poignard levé sur elle; mais aussi-tôt après la conviction, le sang des chefs, comme celui des complices, couloit sur les échafauts: excusable, louable même, si elle n'eût pas étendu sa sévérité jusques sur l'infortunée Marie Stuard.

Mort de
Marie Stuart.

Que cette princesse du fond de sa prison ait sù les conjurations formées contre Elisabeth, qu'elle leur ait même prêté son nom, c'étoit une raison de la resserrer davantage; mais non pas de la faire mourir par la main d'un bourreau. Aussi soupçonne-t-on la reine d'Angleterre, d'avoir eu, pour se débarrasser de Marie, des motifs de rivalité, autres que la jalousie du gouvernement. Si elle poussa jusqu'à cet excès le dépit de voir sa beauté effacée par les charmes de la reine d'Ecosse, le sort de celle-ci en devient encore plus touchant.

Dix-neuf ans de prison commencés à l'âge de vingt-cinq ans auroient dû faire oublier les fautes dont on accuse sa jeunesse; car on doit avouer que, si elle ne fut pas coupable de la mort de son mari, elle donna lieu à l'accusation, en épousant son assassin. La providence, qui vouloit la faire servir d'exemple à

celles que leur rang étourdit quelquefois sur leurs crimes, permit qu'une si longue captivité, mêlée des chagrins les plus amers, ne finît que par une mort violente.

HENRI III.

1587.

Marie dans ce dernier moment s'arma de fermeté & finit en héroïne chrétienne. Elle parut sur l'échafaut un crucifix à la main, vêtue en reine, avec un visage serein & tout l'éclat de sa première beauté. On voulut faire retirer ses femmes, & quelques domestiques, qui éclatoient en sanglots. Elle promit qu'ils seroient plus modérés & les retint pour lui rendre les derniers services. Comme la douleur leur arrachoit encore des soupirs: *J'avois promis*, leur dit-elle d'un air ferme, *que vous seriez plus tranquilles ; retirez-vous & priez pour moi.* Elle pria elle-même à haute voix pour la paix de l'église, pour le roi d'Ecosse son fils, pour la reine d'Angleterre, se fit bander les yeux & tendit le col au bourreau, qui en deux coups sépara la tête du corps.

L'histoire présente peu de morts aussi héroïques. Sans plaintes, sans regrets, sans cette ostentation de courage, marque ordinaire d'une ame qui cherche à s'affermir, Marie cessa de vivre, comme un voyageur quitte un pays qui

HENRI III.

1587.

Son supplice
utile aux Li-
gueurs.*De Thou, l.*
*LXXXVII.**Davila,*
*liv. VIII.**Theatrum*
Crudelit. &c.
Antverpiæ
apud Adria-
num Huberti.
*in-4°. 1587.*Processions
blanches.

lui est devenu indifférent ; les Protet-
tans en firent une criminelle justement
punie , & les Catholiques une martyre
sacrifiée à la religion.

En France, les Guises ses parens , qui
l'avoient abandonnée pendant sa vie ,
jettèrent des cris percans à sa mort ,
peut-être parceque ces cris pouvoient
leur être utiles. On imprima des rela-
tions de cette tragique catastrophe , &
on y joignit des descriptions effraian-
tes des tourmens qu'on supposoit que
les Hérétiques faisoient souffrir aux Ca-
tholiques en Angleterre, en Allemagne,
& dans les Pays-bas, & qu'ils ne man-
queroient pas, ajoutoit-on , de faire
souffrir en France, sitôt que le roi de
Navarre & ses adhérens y feroient les
maîtres. Il nous reste encore de ces
estampes, accompagnées d'explications
également outrées & propres à échauf-
fer les esprits.

Le zèle renouvela alors , avec plus
d'ardeur que jamais, les dévotions pu-
bliques. On voyoit les chemins couverts
de troupes d'hommes & de femmes ,
qui alloient en stations d'églises en égli-
ses , revêtus d'aubes trainantes ; d'où est
venu le nom de *processions blanches*. Il
s'en faisoit la nuit dans les villes & dans

Paris sur-tout ; moyen très-commode aux Ligueurs de se rassembler plus promptement & plus sûrement. On y chantoit des Litanies d'un ton triste & lugubre, comme dans une calamité publique ; ce qui persuadoit au peuple que l'Etat & la Religion étoient menacés du plus grand péril & le dispoisoit à tout sacrifier pour sa défense.

HENRI III.
1587.

Un exemple de conversion bien frappant, vint encore à l'appui de ces dispositions. Le comte du Bouchage, jeune courtisan, frère du duc de Joyeuse, renonçant tout-à-coup aux espérances brillantes que la faveur lui promettoit, s'enferma chez les Capucins & y prit l'habit. Prières, sollicitations, larmes de son frère & du roi même, rien ne fut capable de lui faire changer de dessein. Sa retraite fut citée comme une preuve du danger où étoit le catholicisme dans la cour qu'il abandonnoit, & les esprits s'en échauffèrent davantage.

Henri triste avec Joyeuse , se con- Nôces du
sola avec Epernon , dont la fortune pre- duc d'Eper-
noit de la solidité par les soins du roi. non.
Il lui fit épouser une très-riche héritière; *Journal de*
& ce que la rigueur des circonstances *Henri III.*
ne permit point au monarque de pro-

Noces du
duc d'Eper-
non.

*Journal de
Henri III.*

HENRI III. diguer en dépenses fastueuses ; il le
1587. donna en argent & en terres à son favori. Il y eut pourtant à ces nœces un magnifique bal auquel Henri se trouva *avec son grand chapelet à tête de mort.* Heureux, selon les uns, malheureux selon les autres, de s'étourdir sur les maux qu'un soulèvement général, & une inondation d'ennemis étrangers préparoit à son royaume.

Les Alle-
mands entrent
en France.

Ce ne fut point une vaine cérémonie, que l'ambassade des princes Allemands. Elle produisit son effet. Aussi-tôt après leur retour dans leur pays, plus de trente mille hommes, cavalerie & infanterie, ramassés de toutes les parties de l'Allemagne & de la Suisse, fondirent en France, sachant bien qu'ils venoient au secours de leurs frères réformés ; mais ignorant la plupart contre qui ils auroient à combattre. On avoit persuadé au plus grand nombre, que sitôt qu'ils paroistroient, le roi se mettroit à leur tête & tomberoit sur les Ligueurs. Il ne tint qu'à lui de se prévaloir de cette occasion. Le roi de Navarre l'y exhortoit ; mais Henri se flatta de détruire les uns par les autres. C'étoit pour ainsi dire le refrain de toutes ses réflexions. On l'entendoit

souvent dire : *De inimicis meis vindicabo inimicos meos*. En conséquence de cette résolution, voici le plan d'opérations qu'il imagina.

HENRI III.
1587.

Premièrement, opposer aux Bourbons, des forces bien supérieures aux leurs, dont il donna le commandement à Joyeuse son favori. Il se flattoit de diriger ce jeune général, qui avoit ordre de tenir simplement les Calvinistes en échec, afin que le roi en cas de besoin, fût toujours maître de les appeller à son secours contre la Ligue. En second lieu, ne fournir à Guise que des troupes médiocres, pour choquer ce gros corps d'allemands, dans l'espérance qu'il en seroit maltraité. Enfin se mettre lui-même à la tête de la plus grosse armée, pour donner la loi à tous les partis, quand ils seroient épuisés l'un par l'autre. Le projet étoit bien conçu ; mais Henri ne connoissoit ni Joyeuse, ni Guise, ni lui-même.

Le roi forme un plan de défense.

On a déjà vu que Joyeuse s'étoit imaginé pouvoir se substituer au duc de Guise dans la faveur des Catholiques, & qu'il avoit même prié le pape de le seconder dans ce dessein. Quand il se vit à la tête d'une puissante armée, ses anciennes idées se réveillèrent. Il crut qu'il

Présomption de Joyeuse.

298 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. 1587. n'avoit qu'à frapper un coup important contre les Calvinistes, qu'aussi-tôt les Ligueurs abandonneroient le duc de Guise devenu inutile & s'empresseroient autour de lui. Une victoire lui parut propre à produire cet effet, & il résolut d'essayer ses forces, en bataille rangée, contre le roi de Navarre.

Elle le pousse
à combattre le
roi de Navar-
re.

Bourbon faisoit la guerre avec avantage dans les provinces méridionales du royaume, lorsque les Allemands entrèrent en France, par la Lorraine, dans le mois de Septembre. Aussi-tôt il interrompit ses succès pour les joindre. Joyeuse de son côté se mit en devoir lui fermer le passage. Les deux armées se rencontrèrent en Périgord, auprès d'un bourg nommé Coutras, d'où la bataille a pris son nom.

Bataille de
Coutras.

De Serres,
t. I. p. 789,

C'étoit l'armée de Darius, contre celle d'Alexandre : du côté de Joyeuse, plus de troupes ; mais des courtisans efféminés, des soldats chargés d'or, un chef amolli par les délices d'une cour voluptueuse : du côté de Bourbon, moins de combattans ; mais une noblesse exercée aux fatigues, des hommes de fer, un jeune héros nourri dans les camps, familiarisé avec les revers comme avec les triomphes, & échauffant tous les

cœurs de l'ardeur guerrière dont il étoit animé. Ce contraste se remarquoit à la première vue des deux armées. Quelqu'un faisant observer à Henri la pompe fastueuse des bataillons ennemis : *Eh bien*, répondit-il avec une gaieté martiale, *nous en aurons tant plus belle visée sur eux, quand nous viendrons à mêler les mains ensemble.*

Il ne faut rien perdre des circonstances de cette action qui fraya le chemin du trône à notre immortel Henri IV. Quand les armées furent en présence, s'adressant à ceux qui l'environnoient, il déplora dans les termes les plus touchans, le funeste effet des guerres civiles, qui arment amis contre amis, parens contre parens, frères contre frères. Il s'attendrit sur le sort de la France & prit tous les seigneurs à témoin des efforts qu'il avoit faits pour terminer à l'amiable ses différends, dût-il lui coûter la vie. » Périront, » ajouta-t-il d'un ton animé, les auteurs » de cette guerre; & que le sang, qui » va être répandu, retombe sur leur tête». Puis se tournant vers le prince de Condé & le comte de Soissons, ses cousins, il leur adressa ces mots : *Pour vous, je ne vous dis autre chose, sinon*

HENRI III.
1587.

Bonté & bravoure de Henri IV.

Matthieu,
liv. VIII.
p. 423.

300 *L'Esprit de la Ligue.*

HENRI III. *que vous êtes du sang de Bourbon, & vive Dieu ! Je vous ferai voir que je*
1587. *suis votre aîné ; & nous , répondirent ces princes , que nous sommes de bons cadets.*

Sa piété.

Dans ce moment se présente le sévère Mornay. Il remontre au jeune guerrier qu'emporté par le feu de ses passions, il s'est permis une liaison criminelle, dont les éclats ont affligé une honnête famille ; qu'il va peut-être paroître devant Dieu, & qu'il doit à son armée la réparation de ce scandale public. Henri n'hésite pas. Il reconnoît humblement sa faute devant le ministre Chandieu. Quelques seigneurs peu scrupuleux veulent lui persuader que c'est trop exiger d'un roi. *On ne peut*, leur répond-t-il, *trop s'humilier devant Dieu, ni trop braver les hommes.* Il se met ensuite à genoux. Toute l'armée en fait autant, & le ministre commence la prière. A ce spectacle, Joyeuse s'écrie : *Le roi de Navarre a peur ; ne le prenez pas là*, dit Lavardin son principal lieutenant, *ils ne prient jamais sans qu'ils soient résolus de vaincre ou de mourir.*

Défaire des
 Catholiques.

Joyeuse éprouva à ses dépens la vérité de la remarque. Ses nombreux escadrons ne tinrent pas contre le choc

de la cavalerie Calviniste. Après une foible résistance, ce fut moins un combat qu'une déroute, L'infortuné Joyeuse au désespoir de voir ses projets renversés par cette défaite, ne cherche point à se sauver. *Que faut-il faire ?* lui demande un de ses lieutenans. *Mourir.* En parlant il s'enfonce dans les bataillons ennemis avec Claude de saint-Sauveur son frère, & ils y sont tués tous les deux.

HENRI III.

1587.

Mort de Joyeuse.

Brantôme.

Après la victoire, Bourbon parcourt le champ de bataille, fait enterrer les morts, ordonne qu'on prenne soin des blessés, reçoit avec affabilité les prisonniers qu'on lui amène en foule, rend à quelques-uns leurs drapeaux en récompense de leur bravoure, & plaint le sort de l'ambitieux Joyeuse, dont il envoie le corps à ses parens. Modeste dans son triomphe, il voit, sans laisser paroître d'émotion, la salle, où il s'étoit retiré pour prendre un léger repas, tapissée des étendards enlevés aux ennemis, & sa table environnée de vaincus, qui, pleins d'une égale admiration, s'empressoient autour de lui.

Modestie de Henri après la victoire.

La nouvelle de cette victoire arriva à l'armée des Allemands, lorsqu'ils étoient dans la plus grande détresse.

L'armée Allemande souffre dans sa marche.

HENRI III.

1587.

Depuis leur entrée en France, Guise avec son petit corps de troupes, n'avoit cessé de les cotoyer, ne manquant aucune occasion de les harceler, de leur couper les vivres & de traverser leur marche de toutes les manières possibles. Cependant cette armée formidable malgré ses pertes avançoit toujours; mais mal conduite, n'ayant point à sa tête de prince d'un nom à contenir le soldat; sans conseil, sans but fixe, livrée, à ce qu'on prétend, aux insinuations perfides d'un traître, donné à ces étrangers, par les Calvinistes eux-mêmes, comme un guide assuré, & cependant espion secret de la Ligue.

Elle est mal commandée.

Le baron d'Hona, nommé par les princes de l'Empire, général de cette armée, étoit un homme indécis, bon commandant pour un coup de main; mais ignorant le local & les intérêts des parties. On proposa d'abord d'établir le théâtre de la guerre en Lorraine, pays abondant, enrichi depuis long-temps des malheurs de la France, d'où, en cas d'échec, il seroit facile de retourner en Allemagne. C'étoit le moyen d'arracher à la Ligue ses chefs, & de les forcer à la paix, dans la crainte qu'auroient eue les princes Lorrains de voir

dévaler le patrimoine de leurs ancêtres pour des espérances très-incertaines. Cet avis prudent fut combattu par un raisonnement spécieux. Nous sommes venus, disoient les plus ardens, pour secourir le roi de Navarre; il faut donc le joindre.

En conséquence on marche vers la Loire, sans provisions, sans route déterminée, sans point d'appui, en cas d'accident. Ils rencontrent de petites villes, ils les rançonnent & les pillent. Celles qui font mine de résister, on les laisse de côté, & on passe outre. Ils arrivent enfin, excédés de fatigues, devant la Charité. Leurs prédécesseurs, sous le duc de Deux-Ponts, avoient eu autrefois le bonheur de trouver ce passage ouvert; mais en cette occasion les Catholiques s'en étoient emparés les premiers.

On est donc forcé de revenir sur ses pas. Le pain manque, les murmures commencent. Le soldat se plaint des marches forcées, des gardes continuelles, de la disette d'équipages & d'habits. De temps en temps ils sont renforcés par quelques troupes de François, qui viennent les joindre à travers les embuscades dressées de tous côtés; mais

HENRI III.

1587.

Elle veut joindre le roi de Navarre & se trouve arrêtée.

Etat déplorable où elle se trouve réduite.

le récit des dangers qu'ils ont courus ,
 HENRI III. diminue bien-tôt la joie de les voir.

1587. Le découragement devient enfin général , quand on s'apperçoit que les chefs incertains avancent , reculent & , comme s'ils eussent perdu la tête, viennent se placer entre les troupes du duc de Guise & une forte armée commandée par le roi en personne.

Le roi sort
de Paris con-
tre les Li-
gueurs.

Il avoit fallu , non-seulement une rumeur des Parisiens , mais encore une sédition portée aux excès les plus violens pour tirer Henri de son indolence. On disoit qu'il abandonnoit la cause de Dieu , qu'il laissoit le duc de Guise à la merci de cette grande armée , dans le dessein de le faire périr & d'abolir la religion avec lui. Les prédicateurs débitoient en chaire ces calomnies , & il y en eut un assez hardi , pour appeler le roi en plein sermon, tyran , & ses ministres fauteurs d'hérétiques. Henri eut dessein de le punir. Il se retint néanmoins parce qu'il le vit peuple disposé à le défendre ; ensuite il prit le parti de paroître l'avoir oublié , & il sortit de Paris pour se mettre à la tête de son armée ; mais il s'y comporta en homme qui n'auroit voulu qu'être témoin des exploits du chef de la Ligue.

Ce

Ce n'est pas qu'il ne fût plus prudent d'affoiblir l'armée des Allemands par la désertion, que par le trenchant de l'épée, & de la laisser fondre pour ainsi dire, puisqu'elle commençoit à se dissoudre d'elle-même; mais en suivant ce système, il n'auroit pas fallu souffrir que le duc de Guise s'attirât tout l'honneur de la défaite, par des victoires, qui quoi qu'inutiles, le relevoient infiniment aux yeux des Ligueurs. Ils s'éblouirent même tellement de l'éclat de ses exploits, que ceux de Paris l'exhortèrent sérieusement à se saisir du roi, au milieu de son armée, se faisant fort d'arrêter ses ministres & le Parlement, de se rendre maîtres de la capitale, & de causer ainsi une révolution avantageuse à la bonne cause. Sans rejeter leurs offres, Guise les renvoya à un temps plus commode.

HENRI III.

1587.

Ils pressent le duc d'arrêter le roi.

En effet le moment n'étoit pas favorable. La France retentissoit du bruit de la victoire remportée à Coutras, & le roi poussé à bout par les factieux, auroit pu appeler à son secours les vainqueurs de Joyeuse, prendre à sa solde les Suisses, recevoir dans ses escadrons les Rêîtres de l'armée Allemande, & avec ces troupes tomber sur les Li-

Raisons politiques qui l'en empêchent.

~~Henri III.~~ gueurs , incapables de résister à ces forces réunies. Les circonstances exi-

1587. geoient donc des ménagemens , & une politique adroite , pour ne pas débar-
rasser le roi , mais aussi ne le pas jeter
dans un danger qui lui ouvrît les yeux
sur ses vrais intérêts.

Le roi de
Navarre ne se-
conde point
l'armée Alle-
mande.

Vie de
Mornay, p.
122.

Un événement imprévu facilita les
projets du duc. Aux bruits de la victoire
de Coutras , succéda une incertitude
étonnante sur le sort de l'armée victo-
rieuse. On apprit ensuite qu'elle s'étoit
débandée toute entière. Les uns disent
qu'il fut impossible au roi de Navarre
de retenir sous ses étendards un corps
de noblesse volontaire , qui ne s'étoit
ramassée que pour un coup de main ;
les autres qu'il ne s'en soucia pas , & que
dans le transport d'un premier triom-
phe , il ne fut pas fâché d'avoir le pré-
texte de la défection de son armée ,
pour aller porter aux pieds de Corisande-
d'Andouin , comtesse de Guiche , les
drapeaux enlevés à l'ennemi. De bons
historiens le justifient de cette galante-
rie déplacée , mais ils ne l'excusent point
de n'avoir pas du moins tenté avec les
troupes assez nombreuses qui lui res-
toient encore , de s'ouvrir un passage
jusqu'aux Allemands.

Quoiqu'il en soit du motif de son éloignement, il fut des plus funestes à l'armée Allemande. Le prince de Conti, frère du prince de Condé que le roi de Navarre avoit envoyé pour le remplacer, ne put relever ces esprits abattus. La crainte, qui devoit inspirer des précautions, les aveugla ; on négligeoit les gardes par découragement, & cette négligence donna lieu à des surprises qui produisirent la consternation, comme si elles eussent été des défaites entières. Telles furent les attaques de Vimory & d'Auneau, deux Bourgs occupés par les troupes Allemandes ; attaques qu'on peut appeller camifades, plutôt que véritables combats. Guise y montra beaucoup d'intelligence & de valeur ; mais elles n'auroient eu aucune suite décisive avec des troupes moins effrayées.

HENRI III.

1587.

Battue & investie, elle pose les armes.

Après ces échecs, les chefs étrangers, comme les soldats, ne parlèrent plus que de traiter. Le duc d'Epéron se rendit médiateur. La lenteur de l'accommodement occasionna de nouvelles pertes, qui rendirent leur condition plus mauvaise ; de sorte qu'ils furent trop heureux d'obtenir permission de retourner chez eux par petites bandes,

On lui permit de se retirer.

HENRI III.

1587.

Affreux massacre qu'on en fait dans leur retraite.

enseignes ployées, avec serment de ne jamais porter les armes contre le roi. On leur donna aussi des sauf-conduits, qui ne furent guères respectés.

Les paysans en assoimèrent grand nombre dans leur marche. On leur couroit sus, comme à des bêtes féroces. Les traîneurs, les malades étoient égorgés sans pitié. Le duc de Guise, qui se plaignoit du traité, comme fait exprès par le duc d'Epéron son ennemi, pour lui ravir la gloire de délivrer la France de ces étrangers, suivit le corps le plus nombreux, jusque sur la frontière, où il en fit un carnage effroyable. De trente mille, à peine en retourna-t-il six à sept mille dans leur pays. Telle fut l'issue de cette invasion; & telle sera toujours la fin de toute expédition lointaine, moins dirigée par la prudence, que par la bravoure.

Le roi rentre triomphant dans Paris.

Pasquier, l.
XI, lettre
XIV.

Le roi retourna deux jours avant Noël à Paris, où il fit une entrée publique, revêtu de sa cotte d'armes, le casque en tête, comme s'il eût triomphé de tous ses ennemis. Le peuple s'en mocqua. N'osant peut-être pas, par un reste de respect, s'attaquer directement à sa personne, les railleurs tombèrent sur le duc d'Epéron. Ils l'accablèrent

de traits satyriques. Les colporteurs crioient dans les rues de Paris : *Faits-d'armes du duc d'Epéron , contre les Hérétiques.* On ouvroit le livre , & à chaque page , on trouvoit en gros caractères ce seul mot : *Rien.* Henri consola son favori , en lui donnant la dépouille de Joyeuse : *Et en ce faisant , dit Pasquier , sans coup férir , il a perdu plus de gentilshommes , qu'il n'avoit fait à la bataille de Coutras.*

En revenant de la poursuite des Allemands , le duc de Guise se rendit à Nancy , où étoient assemblés les principaux de sa famille & de la Ligue. On y tint un grand conseil. Les avis y furent différens comme les intentions ; mais le résultat fut le même , parce que , pour arriver chacun à leur but particulier , ils avoient tous besoin du même moyen , savoir le trouble de l'Etat. Par-là le duc de Lorraine se flattoit de forcer le roi à fermer les yeux sur les invasions qu'il méditoit , même à se faire offrir une augmentation de domaines. Les cadets & alliés de cette maison , tels que le duc de Nemours , le duc d'Elbœuf , le duc & le chevalier d'Aumale , le duc de Mayenne lui-même , frère du duc de

HENRI II.

1587.

1588.

Assemblée
de Nancy.

De Thou,
liv. XC.

Davila ,
liv. IX.

Mém. de la
Ligue t. II.
& III.

Math. liv.
VIII.

Pasquier ,
liv. XII.

Mém. de
Nevers , t. I.

Mém. de
Villeroy , t.
I.

HENRI III.

1588.

Guise, espéroient par cette voye, des établissemens considérables. Ils vouloient donc qu'on continuât de susciter des embarras au roi, mais non qu'on le poussât à bout, de peur que, ne voyant plus d'autres ressources, il ne prît quelque résolution vigoureuse, qui ruineroit leurs espérances. Pour le duc de Guise, on ne peut guères douter qu'il n'eût des prétentions bien plus étendues; mais il n'en faisoit confiance à personne, si on excepte peut-être son frère, le cardinal de Guise, dont les actions dirigées au même but que celle du duc, & suivies de la même catastrophe, ont toujours marqué un concert parfait avec son aîné.

La Ligue y dresse une requête insolente au roi.

Poussés par ces motifs divers, sans parler de ceux des Ligueurs, qui n'étoient qu'une fureur aveugle contre un roi trop clément à leur égard, les confédérés de Nancy prirent une résolution uniforme : ce fut de paroître toujours unis, sous le nom du cardinal de Bourbon, premier prince du sang, & de signifier à Henri leurs prétentions, sous la forme de requête. Ils y supplioient le roi de se déclarer d'une manière plus authentique, en faveur de la sainte union, d'éloigner des emplois

publics, & d'auprès de sa personne, les courtisans suspects de favoriser l'hérésie, dont on lui fourniroit la liste, de faire publier le concile de Trente, d'établir au moins dans chaque capitale un tribunal de l'inquisition, d'accorder aux chefs de l'union, tant dans l'intérieur, que sur les frontières du royaume, des villes, dont le roi entretiendrait les garnisons, de leur soudoyer un certain nombre de troupes; de payer leurs dettes, de déclarer la guerre à toute outrage aux Hérétiques & de ne faire quartier à aucun prisonnier, à moins qu'il ne promît de vivre dorénavant dans la religion Catholique, & d'employer désormais ses biens & sa vie, pour le service de la sainte union.

HENRI III.
1588.

Pendant qu'on dressoit à Nancy cette insolente requête, le roi commençoit à ouvrir les yeux sur les desseins des Ligueurs, sans cependant pouvoir encore se persuader les excès que ses fidèles serviteurs vouloient lui faire entendre. Il fut encore long-temps à croire qu'il y avoit de l'outré dans les rapports qu'on lui faisoit; qu'à la vérité les factieux, dans la chaleur de leurs assemblées, étoient bien gens à méditer des projets de révolte; mais que, quand

Perplexité
du roi.

il faudroit en venir à l'exécution , ou
 HENRI III. ils manqueroient de cœur , ou la moin-
 1588. dre précaution visible , de la part du
 prince , seroit capable de les arrêter.

Quelquefois aussi, il pensoit que ces délations pouvoient bien lui venir de la part des sectaires , qui imaginoient tous ces complots , pour l'aigrir contre les Catholiques , lui faire prendre un parti extrême & le compromettre sans retour avec les Ligueurs. Ce fut par ces soupçons que Henri paya , presque jusqu'à la fin , les avis du fidèle Poulain. Malheureusement cet homme ne jouissoit pas d'une réputation bien intégrè du côté des mœurs & de la conduite. On savoit qu'il étoit considérablement obéré , qu'il cherchoit par tous moyens à raccommo-der sa fortune ; c'en étoit assez pour donner à ses dépositions un air d'intérêt , capable de lui ôter tout crédit. Le roi s'en défioit & se fortifioit dans ses soupçons , par les avis contraires de ses courtisans & de ses ministres , qui , plus ou moins étoient tous trompés & l'induisoient en erreur.

Causée par
 Pignorance où
 on le tient.

La reine mère , par exemple , ne vouloit pas qu'on éclairât trop le roi sur son état , qu'elle ne croioit pas elle-même si dangereux ; parce qu'elle espé-
 roit

roit l'amener, par le dégoût des embarras, à avoir en elle plus de confiance, & elle l'auroit employé cette confiance à établir solidement en cour le marquis de Pont, né de sa fille la duchesse de Lorraine, afin de lui procurer la couronne si le roi venoit à mourir sans enfans. Le Seigneur d'O & les autres courtisans, qui ne cherchoient que le plaisir, cachotent soigneusement au roi la situation, de peur que leur faveur diminuât, si la connoissance de ses affaires l'obligeoit à s'y appliquer.

Villeroi & les autres ministres détestoient le duc d'Epemon, qui les maltraitoit dans le conseil & qui en toute occasion, les accabloit du poids de son crédit. Il avoit eu la hardiesse de donner à Villeroi un démenti en présence du roi, & de l'appeller fourbe & fripon. Il avoit reproché en face à Pierre d'Espinac archevêque de Lyon, homme important par son siège & son esprit violent, un commerce incestueux avec sa propre sœur. Le roi savoit toutes ces imprudences, que son caractère doux ne lui permettoit pas d'approuver mais qu'il n'avoit pas non plus la force de punir, dans un homme qu'il aimoit.

Il lui restoit simplement des ombra-

Tome II.

* D d

HENRI III.

1588.

Par les partialités dont il est témoin.

HENRI III.
1588.

ges : de sorte que quand le duc d'Epernon venoit l'allarmer sur les complots des factieux, il se persuadoit aisément ce que lui souffloient perpétuellement les ministres ; savoir, que tout cela n'arrivoit que par haine contre le duc, & cette prévention se gravoit d'autant plus aisément dans son esprit, que les libelles qui paroissoient, se déchaînoient avec la plus grande aigreur contre Epernon ; d'où Henri concluoit que ce n'étoit donc pas à lui qu'on en vouloit ; & qu'en sacrifiant son favori il calmeroit quand il voudroit, la fureur de la populace. Ainsi ce prince, jouet des passions des autres, trouvoit ses plus intimes confidens réunis en faveur de ses ennemis, sans qu'on puisse cependant prouver qu'aucun eût un dessein formel de le trahir.

Estime générale pour le duc de Guise.

Balzac, vingt-quatrième entretien.

Mais s'il n'y avoit pas à la cour de mauvaise volonté absolue contre le monarque, il y avoit pour le chef de la Ligue, un penchant secret qui entraînoit tous les cœurs. Un courtisan disoit : *Que les Huguenots étoient de la Ligue, quand ils regardoient le duc de Guise.* Les femmes dont le suffrage met en France un poids dans la balance des affaires publiques, n'ont pas tu leur

admiration. On a recueilli de la maréchale de Retz une expression , qui peint le sentiment : *Ils avoient si bonne mine* , dit-elle , *ces princes Lorrains , qu'auprès d'eux les autres princes paroissent peuple !*

HENRI III.

1588.

Les avantages , qui , même séparés , faisoient aimer chacun de ces princes , le duc de Guise les réunissoit tous en lui seul : air de dignité , belle taille , traits réguliers ; port majestueux , regard doux , quoique perçant , manières polies & insinuanes , enfin ce qui rendroit un grand l'idôle de la Nation , n'eût-il que ces qualités extérieures ; mais Guise y joignoit une bravoure à toute épreuve , & le talent rare de faire valoir ses exploits sans forfanterie ; l'esprit du commandement , la discrétion sous l'air de franchise , l'art de se faire croire trop retenu , lors même qu'il agissoit sans ménagement & de faire penser qu'il n'étoit poussé que par le zèle de la religion , quand il n'alloit qu'à ses intérêts : aussi pour me servir des termes d'un écrivain estimé , *La France étoit folle de cet homme là ; car , c'est trop peu dire amoureuse.*

Ses grandes qualités.

Balzac, *ibid.*

Guise avoit de plus en vraies vertus , de la grandeur d'ame , beaucoup de

HENRI III.

1588.

patience, une prudence jamais déconcertée par les événemens, le coup d'œil de maître dans les affaires, & la facilité de se déterminer, quoique l'étendue de son génie lui montrât toutes les difficultés. Point de lenteur. L'action alloit chez lui, comme la pensée. Le duc de Mayenne son frère, l'exhortant un jour à peser quelques inconvéniens avant que de prendre un parti : *Ce que je n'aurois pu résoudre en un quart d'heure*, répondit-il, *je ne le résoudrai pas en toute ma vie.*

Médiocrité
du roi. Mort
du prince de
Condé.

Voilà l'homme contre lequel lutta le foible Henri III déjà trop dépeint, & dont on fait bien qu'il n'y a que des inconséquences à attendre. Sous les yeux des Parisiens, si aigris contre lui, il s'amusa au commencement de l'année à arranger lui-même les obsèques du duc de Joyeuse, qui coûtèrent des sommes immenses, & il ne parut pas seulement songer à la mort d'un des princes de son sang, Condé, qui périt empoisonné dans la ville de Saint-Jean d'Angely.

*Journal de
Henri III.*

Ce prince avoit épousé Charlotte de la Trémouille, en revenant d'Angleterre, après sa malheureuse expédition d'Anjou. La réputation de cette jeune prin-

cesse ne fut pas respectée. On fit courir sur sa conduite des bruits deshonorans : **HENRI III.** de sorte que le prince son époux étant mort d'une manière si tragique , on soupçonna l'épouse d'y avoir contribué, pour se mettre à l'abri de son ressentiment. Cette opinion s'accrédita tellement que le roi de Navarre lui-même s'en laissa prévenir. Il accourut de Béarn en Xaintonge , pour venger son cousin : & Charlotte n'échappa au premier mouvement de sa colere , que parce-qu'elle étoit enceinte. Il la laissa sous une garde sûre ; mais après six ans de captivité , le Parlement de Paris déclara la princesse innocente. 1588.

Le Prince de Condé étoit recom- **Son caractère,**
mandable par une haute probité , une activité infatigable , & une intrépidité qui ne fut pas toujours réglée par la prudence. On fait les courses & les hafards de sa vie , qu'obligé de fuir de Noyers avec son père , il le vit périr à Jarnac. Il combattit à Moncontour , & n'échapa qu'avec peine au massacre de la Saint Barthélemi. Condé traversa plus d'une fois la France en fugitif , fut dépouillé sur les frontières , deux fois prisonnier , sans être reconnu , démonté à Coutras d'un coup de lance. Il vint

HENRI III. 1588. enfin mourir de poison à l'âge de trente-cinq ans, dans le sein de sa famille. Le roi de Navarre, en apprenant sa mort, s'écria : *J'ai perdu mon bras droit.* Ses ennemis même le pleurèrent. Le duc de Guise, admirateur constant de ses vertus, en rival généreux, lui donna des larmes; peut-être, disent quelques historiens, parceque la mort violente d'un homme de ce rang, le forçoit à un triste retour sur lui-même.

Comment
Guise est pouf-
fé aux derniers
éclats.

Guise en effet couroit alors une carrière fertile en pareilles catastrophes. Avoit-il préparé le dernier événement, ou s'y laissa-t-il entraîner? C'est ce qu'on ignora toujours. Tout examiné, je croirois que les excès, dont nous allons parler, furent dans le peuple, le comble d'une faveur aveugle que Guise avoit excitée, sans prévoir où elle pourroit le mener; & qu'il en profita ensuite, pour monter à la place que la fortune sembloit lui marquer.

Fin du Tome Second.

